1981/A/1

J XXXIII
18/2

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2876528x

RECHERCHES

SUR

LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE LA

FIÈVRE PUERPÉRALE.

55166

RECHERCHES

SUR

LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE LA

FIÉVRE PUERPÉRALE

OU

INFLAMMATION D'ENTRAILLES

DES FEMMES EN COUCHE.

Par M. DELAROCHE, Médecin de Monſeigneur le Duc d'Orléans, Membre du Collège des Médecins de Genève, & de la Société Royale de Médecine d'Edimbourg.

A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur; quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, et Privilege du Roi.

HISTORICA
MEDICAL

PREFACE.

C'EST une choſe généralement reconnue, que tous les arts, toutes les profeſſions, tant celles qui ſont purement mécaniques, que celles qui intéreſſent plus particulièrement les facultés de l'eſprit, ne peuvent être bien exercées que par des gens qui en ont fait une étude approfondie, & dont l'occupation eſſentielle a été relative aux travaux qui leur ſont propres. C'eſt encore une choſe dont perſonne ne doute, lorſqu'on la conſidère de ſang froid & ſans préjugé, que de tous les arts la Médecine eſt un de ceux qui ſuppoſent le plus de connoiſſances, qui exigent le plus de travaux pour

ſe mettre en état de l'exercer, & qu'il n'y en a point dont l'objet ſoit d'une plus grande importance, puiſqu'il a pour but de conſerver la ſanté & la vie des hommes. Telle eſt même la crainte que l'on a eue, de s'expoſer à ſouffrir des erreurs de ceux qui s'ingèreroient à le pratiquer, ſans être ſuffiſamment qualifiés pour cela, que dans tous les pays policés, les Gouvernemens ſe ſont occupés des moyens d'empêcher les abus qui pouvoient avoir lieu à cet égard, & qu'ils n'ont permis les fonctions de Médecin, qu'à ceux qui auroient donné à des experts, des preuves ſuffiſantes de leur ſavoir & de leurs talens.

Cependant, par une contradiction incroyable, & une inconſé-

quence que rien ne ſauroit juſtifier, la médecine eſt proſtituée au point, que l'on voit des gens de tout état, des gens d'une ignorance la plus craſſe, & les plus bornés quant aux facultés intellectuelles, ſe donner pour adeptes dans l'art de guérir, porter leurs avis chez celles de leurs connoiſſances dont la ſanté eſt dérangée, & ſouvent à force d'importunités & de perſécutions les obliger à les ſuivre. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'eſt que l'on voit la plupart des hommes donner leur confiance à des conſeils de cette eſpèce; des perſonnes inſtruites d'ailleurs, des perſonnes de bon ſens & capables de juger ſainement dans la plupart des affaires, des perſonnes qui dans preſque tous

leurs beſoins ont aſſez de raiſon pour s'adreſſer aux Artiſtes les plus entendus, & les plus capables de les ſervir à leur gré; qu'on les voit, dis-je, tous les jours commettre les fautes de jugement les plus groſſieres, quand il s'agit de leur ſanté, c'eſt-à-dire du bien le plus précieux qu'elles puiſſent avoir; recourir dans leurs maux à des gens dont elles mépriſeroient les conſeils s'il s'agiſſoit de quelqu'affaire d'intérêt, ou d'autre choſe de peu d'importance, & qui ignorent auſſi profondément les principes ſur leſquels il faudroit agir, que la nature des moyens qu'ils employent, & les effets que l'on peut en attendre. L'on voit les perſonnes les moins crédules, celles qui ſe piquent le plus

d'être exemptes de préjugés, ſe mettre à cet égard au niveau du peuple, croire qu'un Charlatan lit toute l'hiſtoire de leur ſanté dans un verre d'urine, ou qu'une bonne femme poſſède des ſecrets de médecine merveilleux, parce que leurs voiſins & leurs connoiſſances le leur affirment; enfin ſe payer de mots qui ne ſignifient rien, & les employer eux-mêmes dans les raiſonnemens qu'ils font ſur leur propre ſanté, ou ſur celle des autres, ſans pouvoir ſe rendre raiſon du ſens qu'ils y attachent.

Il n'y a rien de plus déſagréable, j'ai preſque dit, de plus dégoûtant pour un Médecin, que les diſcours qu'il entend tenir tous les jours à des perſonnes on ne peut pas plus ineptes, & quelquefois

à d'autres plus inſtruites, ſur l'état des malades auprès deſquels il eſt appelé, ſur les principes & les cauſes de leurs maux, ſur les ſuites qui peuvent en réſulter, ſur les moyens à employer pour les guérir. Il faut qu'après avoir donné un avis bien motivé, il puiſſe entendre de ſang froid les objections les plus futiles, qu'il prenne même ſon parti de voir donner la préférence à quelqu'opinion de préjugé dont perſonne ne peut rendre compte. *Je ne ſuis pas de votre avis* eſt une phraſe qu'il entend ſouvent répéter, & dont il faut qu'il ſe contente, quelques argumens qu'il puiſſe alléguer. Les choſes vont même au point, que le Médecin qui voudroit réfuter toujours par des argumens les adverſaires de

cette eſpèce, & les heurter de front, réuſſiroit fort mal, & tomberoit bientôt en diſcrédit. Il faut qu'il paroiſſe entrer dans leur ſens en répondant par des mots à leurs argumens de mots, s'il veut ménager ſa réputation, & demeurer le maître d'agir de la manière la plus convenable pour le bien de ſes malades.

Pour être bien jugé il faut être jugé par ſes Pairs; c'eſt là un axiome de la plus grande vérité, & qui ne ſouffre, je crois, aucune exception : le mérite d'un Artiſte ne peut être évalué que par les maîtres de l'art qu'il profeſſe. Il faut avoir travaillé pour le Barreau ou pour la Chaire, pour bien apprécier les talens d'un Avocat ou d'un Prédicateur; il faut être

Peintre pour connoître le prix d'un tableau; il faut être Comédien pour bien juger du jeu d'un Acteur; ou du moins ce n'eſt qu'à proportion de ce qu'on eſt verſé dans ces différens arts, que l'on peut en haſarder la critique. Il en eſt de même relativement à la Médecine & aux Médecins; on ne devroit jamais s'ingérer à porter à la légère un jugement ſur ce qui les concerne, ſans connoiſſance de cauſe; & cependant tout le monde ſe le permet; il ſemble que plus on eſt éloigné de connoître les principes d'après leſquels on doit juger, moins on ſent ſa diſtance, & moins on ſe doute de l'abſurdité de tout ce que l'on peut dire à cet égard.

La ſanté, a dit très-heureuſement quelqu'un, eſt l'unité qui

fait valoir les zéros de la vie ; c'eſt de tous les biens le plus précieux, celui ſans lequel on ne jouit point des autres ; c'eſt un bien pour lequel on s'intéreſſe dans tous les temps & dans toutes les circonſtances. La poſſibilité de le perdre à chaque inſtant, la facilité apparente des moyens de le recouvrer, font que l'on eſt porté à tourner ſon attention ſur les cauſes qui peuvent en priver, comme ſur celles qui peuvent en ramener la jouiſſance. Delà naît néceſſairement une Médecine naturelle, qui ne peut être qu'un pur empiriſme ; c'eſt-à-dire, qui conſiſte ſeulement à faire uſage des moyens qui ont réuſſi dans des cas parfaitement ſemblables. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette Médecine qui

paroît à la portée de tout le monde, prise dans sa juste étendue, n'offre que bien peu de ressources contre la multitude des maux qui affligent l'humanité. Le nombre des cas parfaitement semblables est peu considérable, du moins il est difficile de les rassembler, & toute la vie d'un homme ne suffiroit pas, pour observer & recueillir assez de faits pour lui servir de guides dans chacun des cas qui pourroient se présenter. D'ailleurs, à moins d'une mémoire & d'une netteté d'esprit extraordinaires, tous ces faits entassés sans ordre se confondroient aisément, & il arriveroit ce que nous voyons arriver tous les jours, c'est que l'on regarde comme exactement semblables des maladies qui sont on ne peut pas plus diffé-

rentes. On conçoit aiſément, quelles doivent être dans la pratique, les conſéquences de tant de jugemens erronés.

Pour parer à ces inconvéniens, & pour tirer un parti plus ſûr de l'obſervation & de l'expérience, on a eu recours à l'analogie, au moyen de laquelle on a donné un ordre à ces faits, on a rapproché ceux qui ſe reſſembloient le plus, & l'on en a tiré des concluſions générales, dont chacune ſert de règle pour un grand nombre de cas. Mais pour ne point s'égarer dans cette manière de raiſonner, & pour reconnoître ſûrement ces analogies qui doivent diriger dans la pratique, il faut être inſtruit des rapports qui peuvent exiſter entre différens faits; il faut ſavoir quels

ſont les fondemens de ces rapports, & pour cet effet il faut connoître les fonctions de l'économie animale ; il faut avoir fait une étude approfondie du mécaniſme par lequel elles s'exécutent, & des principes dont elles dépendent ; il faut connoître les dérangemens dont ce mécaniſme eſt ſuſceptible, & les maux qui en réſultent ; il faut être au fait de la nature des moyens qu'on emploie, des effets ordinaires de chaque remède, des cauſes qui peuvent modifier ces effets dans chaque individu, comme l'âge, le ſexe, le tempérament, les maladies antécédentes. Toutes ces connoiſſances ſont abſolument eſſentielles à un Médecin. Or je le demande, ces femmes, ces hommes d'un eſprit étroit & borné,

qui trouvent tant de plaiſir à médicamenter les autres, & qui cependant n'oſent pour l'ordinaire, ſe médicamenter eux-mêmes, en ont-ils la moindre idée ? Ils dogmatiſent néanmoins dans leur pratique, ils parlent toujours de bile noire, de bile cuite, d'humeur âcre, goutteuſe, rhumatiſmale, de ſang corrompu, échauffé, &c. ils en parlent, dis-je, auſſi hardiment qu'ils parleroient des choſes qu'ils connoiſſent le mieux; il n'y en a pas un cependant, qui pût rendre raiſon d'aucun de ces termes qu'il emploie avec tant d'emphaſe, & donner à quelqu'un d'autre, une idée nette du ſens qu'il y attache.

Toutes ces expreſſions, ſi familières aujourd'hui chez le vulgaire,

étoient autrefois familières aux Médecins, & réſultoient de théories admiſes généralement parmi eux, mais qui depuis ont été abandonnées, la plupart avec raiſon. Il ſeroit intéreſſant de pouvoir anéantir auſſi l'uſage des termes qui ne donnent à l'eſprit que des idées fauſſes, mais c'eſt une choſe à laquelle on peut difficilement ſe flatter de parvenir. Il faudroit pour cela, que les Médecins vouluſſent bien conſentir à ne plus les employer avec le peuple; à ne jamais faire croire à perſonne, qu'ils lui expoſent préciſément leur opinion, lorſqu'ils ne diſent que des mots, auxquels ils n'attachent eux-mêmes aucune idée; qu'ils renonçaſſent à raiſonner avec ceux auxquels ils ne peuvent pas ſe faire entendre;

mais que lorſqu'ils raiſonnent, ce fût toujours pour exprimer ce qu'ils penſent ; qu'enfin dans les livres qu'ils publient, ils recherchaſſent par deſſus toutes choſes la clarté & la ſimplicité. Les termes ſcientifiques devroient toujours être proſcrits, lorſqu'on peut en employer de plus ſimples & de plus connus, avec le même avantage. L'obſcurité n'eſt jamais bonne à rien, & le myſtère doit être abandonné à l'ignorance.

Je n'ai pu me refuſer à préſenter au public ces réflexions ſur les abus de la Médecine populaire, en entreprenant de traiter un ſujet qui les fait naître ſi naturellement, puiſque c'eſt chez les femmes en couche qu'on en voit les exemples les plus marqués. Mille coutumes

abſurdes & pernicieuſes préſident chez elles, & leur dictant des lois, rendent inutiles tous les efforts de la nature pour leur montrer la route qui doit les conduire à un prompt rétabliſſement.

D'abord qu'une femme eſt accouchée, on a ſoin de l'enfermer dans ſes rideaux, on bouche avec exactitude toutes les ouvertures par leſquelles l'air peut entrer dans ſa chambre ; on l'accable de couvertures dans ſon lit, où elle ſe tient toujours dans une ſituation horizontale, ſans oſer faire un mouvement : trop heureuſe encore, ſi la crainte de lui faire prendre l'air ne s'oppoſe pas à ce que l'on change ſes linges, & ne la contraint pas à demeurer longtemps dans une atmoſphère, dont

la putridité ne peut qu'être extrêmement pernicieuſe, comme elle eſt inſupportable par ſa puanteur!

Si elle eſt altérée (& comment ne le ſeroit-elle pas avec un pareil traitement?) on ſe garde bien de lui donner une boiſſon telle qu'elle la deſire, & propre à la rafraîchir; non-ſeulement on ne lui permet que des boiſſons chaudes, mais encore on les charge d'aromates. A Genève, l'infuſion de canelle paſſoit, il y a quelques années, pour un article abſolument eſſentiel au régime des femmes en couche, dans quelqu'état qu'elles ſe trouvaſſent; on auroit cru commettre une faute capitale d'y ſubſtituer de l'eau pure, ou ſimplement mélangée de quelque ſirop, dans l'intention de la rendre plus

agréable ; & ſi depuis peu une pratique plus raiſonnable a commencé à s'introduire, elle eſt encore bien éloignée de devenir générale.

Auſſi-tôt que l'accouchée a la force de manger, on la gorge de ſoupes ſucculentes, de pigeon, & d'autres alimens échauffans ; & ſous prétexte de la fortifier, d'exciter l'écoulement des vidanges, de calmer ou de prévenir ce qu'on nomme le dérangement, on lui fait prendre de la confection, des rôties au ſucre, des vins de liqueur &c. malgré toute la répugnance qu'elle peut y oppoſer. Si le Médecin, qu'on n'appelle à l'ordinaire que pour la forme dans ces occaſions, veut s'oppoſer à cette pratique, les femmes forment bientôt une ligue contre lui ;

& quelque avis qu'il ait donné, on ne ſonge point à le ſuivre s'il n'eſt approuvé de la garde, de la téteuſe, ou des voiſines. Je connois un Médecin qui ne put jamais empêcher dans ſa propre maiſon, qu'on ne prît, toutes les fois qu'il s'abſentoit, le contrepied des ordres qu'il avoit donnés à cet égard.

Si la femme en couche ſe propoſe de nourrir ſon enfant, on ſe garde bien de le mettre de bonne heure au ſein, comme la nature indique de le faire; le premier lait plus âcre que celui qui ſe ſépare enſuite, deſtiné à purger le méconium, ſe repompe & devient une nouvelle cauſe d'irritation dans le ſyſtême ſanguin. Les mamelles ſe gonflent exceſſivement, & deviennent très-douloureuſes; la fiè-

vre de lait, qui ſeroit peu conſidérable, ſi le dégorgement naturel avoit eu lieu, monte à un point extrême ; & des maux de ſein ſans nombre, ſont trop ſouvent la conſéquence de cette mauvaiſe conduite.

Ce tableau paroîtra peut-être exagéré ; plût à Dieu qu'il le fût réellement ! Je conviens que toutes les femmes en couche ne ſont pas dans le cas que je viens de décrire, que toutes ne ſont pas environnées de gens auſſi déraiſonnables, ou auſſi empreſſés à rendre leurs nuiſibles ſervices ; qu'un grand nombre ſont contraintes par la néceſſité de ſe refuſer à des ſoins diſpendieux & pénibles ; enfin, que le nombre des femmes qui cultivent leur raiſon augmentant

tous les jours, celles-ci contiennent mieux la fantaiſie qui leur vient ſi aiſément, de porter de maiſon en maiſon leurs avis médicaux. Plus elles ont éclairé leur eſprit, mieux elles voient combien l'art divin de la Médecine eſt peu fait pour elles, combien il ſuppoſe de connoiſſances qu'elles n'ont pas, & combien, avec les meilleures intentions du monde, on peut faire de mal par d'imprudens conſeils, dont l'utilité n'eſt garantie que par une prétendue expérience de cas ſemblables à ceux auxquels on veut remédier. Je conviens encore, que toutes les fois qu'on a ſuivi le traitement que je viens de décrire, il n'en eſt pas évidemment réſulté des ſuites bien fâcheuſes ; le ſage & prévoyant Auteur de la Nature,

qui ſavoit à combien de maux le corps humain pouvoit être expoſé, lui a donné la faculté de réſiſter à un grand nombre de cauſes malfaiſantes; mais cette force conſervatrice n'eſt pas toujours la même; trop ſouvent elle eſt inſuffiſante lorſque l'économie animale ſe trouve placée dans des circonſtances défavorables. C'eſt par cette raiſon, que des femmes dont la conſtitution eſt naturellement foible, ou épuiſée par des maladies, ou dont l'ame a été fortement affectée par des paſſions triſtes, ſont beaucoup plus ſujettes que d'autres à ſouffrir des erreurs de régime, ou des médicamens pris mal à propos pendant le temps de leurs couches. Toutes les fautes de cette nature peuvent leur être très-pernicieuſes.

L'accouchement qui parmi tous les animaux, même chez ceux dont l'eſpèce ſe rapproche le plus de la nôtre, ſe fait avec une telle facilité qu'ils n'en éprouvent preſque jamais de ſuites fâcheuſes, ſemble, par une malédiction particulière attachée à la race humaine, être devenu une opération des plus dangereuſes, ſoit par lui-même, ſoit par ſes conſéquences; la manière de vivre des femmes d'un certain rang, énervant leur conſtitution, les rend inhabiles à ſupporter des ſecouſſes auſſi fortes, & des changemens auſſi conſidérables que ceux qui réſultent néceſſairement dans leur économie naturelle, de l'état de groſſeſſe, & ſur-tout de l'accouchement. Les femmes du peuple qui habitent les

villes, quoique plus robuſtes, ſont auſſi, par le genre de vie qu'elles mènent, expoſées à mille maux, ſuites de la groſſeſſe & des couches, auxquels la nature ne les avoit point deſtinées; le mauvais air, la malpropreté, le beſoin, combattent chez elles contre la vigueur du tempérament, & donnent lieu dans ces circonſtances à des maladies, dont un grand nombre d'entr'elles deviennent les victimes.

Indépendamment de ces circonſtances accidentelles, l'accouchement peut être par lui-même accompagné de bien des dangers; ſouvent l'enfant ne ſe préſente pas au paſſage de la manière la plus favorable; quelquefois les os de la mère mal conformés, oppoſent

un

un obſtacle à ſa ſortie, tandis que la nature s'épuiſe chez elle en efforts auſſi douloureux qu'impuiſſans; quelquefois une perte abondante donne lieu de craindre pour les jours de la mère & de l'enfant, & fait ſouhaiter de diminuer la longueur du travail.

Dans ces circonſtances, la compaſſion que l'on a naturellement pour une perſonne qui ſouffre, le deſir de la ſoulager, l'intérêt que l'on prend pour la conſervation des jours d'une perſonne auſſi précieuſe à l'humanité, que l'eſt une Mère de famille, ont fait chercher les moyens d'abréger les douleurs de l'enfantement, en facilitant l'ouvrage de la Nature. L'on a trouvé l'art de placer l'enfant dans le corps de ſa mère, de la manière la plus

convenable pour rendre sa sortie plus aisée ; on a réduit cet art en préceptes fixes dans tous les cas possibles ; on a inventé des instrumens propres à saisir l'enfant sans lui nuire, pour le tirer dehors lorsque les efforts de la Mère ne suffiroient pas; enfin, par une hardiesse presque inconcevable, on a osé, dans les cas où les os du bassin opposoient un obstacle insurmontable, délier leurs jointures pour lever cet obstacle, & on l'a fait avec succès.

Cette perfection à laquelle on a porte l'art des accouchemens, le rend infiniment précieux. Il n'y a pas lieu de douter, qu'exercé par d'habiles mains, il n'ait souvent épargné des souffrances, & même sauvé la vie à un grand nombre de

femmes ; mais on en a abuſé, comme on abuſe de tant d'autres choſes. Au lieu de l'employer ſeulement dans les cas vraiment difficiles, & où la nature avoit beſoin d'être aidée, on l'a mis en uſage dans toute eſpèce de cas, lorſque le travail étoit un peu long, quoiqu'en lui donnant du temps elle pût venir à bout de ſa tâche d'une manière moins pénible & moins dangereuſe. On s'eſt ſervi d'inſtrumens pour tirer l'enfant lorſque cela n'étoit abſolument pas néceſſaire ; d'imprudens Chirurgiens ont même quelquefois pris ce parti pour être plus tôt débarraſſés, & pour avoir le temps de vaquer à d'autres affaires : & trop ſouvent, le peu de ménagement, la violence même qu'ils ont employée, a

causé des maux que les femmes n'eussent point éprouvés, si elles avoient accouché sans appeler aucun secours.

Je sais bien que ce n'est pas aux grands maîtres de l'art que l'on peut faire ces reproches ; ils s'élèvent eux-mêmes avec force contre de semblables abus, & ne cessent de montrer à leurs disciples les dangers qui en résultent. Mais parmi ceux-ci, combien n'en est-il pas qui oublient ces préceptes ? Combien qui, contens d'avoir acquis quelques connoissances superficielles, entreprennent d'exercer un art aussi délicat, & le suivent toute leur vie, sans l'approfondir, sans chercher même à profiter des instructions que leur propre expérience pourroit leur fournir ? Et

ce qui n'eſt peut-être pas moins fâcheux, c'eſt que le traitement des femmes en couche, & des enfans nouveau-nés, étant naturellement dévolu aux accoucheurs, ceux-ci l'entreprennent trop ſouvent, ſans avoir aucune notion des principes ſuivant leſquels ils doivent agir, & ſubſtituent à la connoiſſance de l'économie animale & des voies de la Nature, ce qu'ils ont appris de la méthode des femmes, qu'ils ſuivent comme étant la plus commode, & comme celle qui doit néceſſairement plaire le plus aux perſonnes qui entourent le lit de l'accouchée.

Ainſi donc la manière de vivre, l'ignorance, les préjugés, l'art même inventé pour le ſoulagement des femmes en couche, tout

ſemble concourir pour entaſſer ſur elles une multitude de maux. Et bien loin de s'étonner du grand nombre de maladies auxquelles on les voit ſujettes, on ne peut qu'admirer la ſageſſe de la Nature qui a tout prévu, & qui les a miſes en état de réſiſter, dans la plupart des cas, à toutes les cauſes de deſtruction qui les environnent. Mais quelque petit que ſoit le nombre de celles qui y ſuccombent, ſi on le compare à la multitude des dangers auxquels elles ſont expoſées, il eſt toujours trop grand tant qu'il eſt en notre pouvoir de le diminuer. Or je n'ai aucun doute que cela ne ſoit effectivement très-poſſible, ſi l'on veut ſe borner auprès d'elles aux ſoins qu'indique la Nature & que preſcrit une Médecine

éclairée, en abandonnant abſolument ceux qui ne ſont dictés que par le préjugé, & guidés par l'ignorance.

Pour ſe faire une idée de ce qu'on peut attendre à cet égard d'une pratique ſage & raiſonnable, & des avantages qu'elle a par deſſus les ſoins de perſonnes moins inſtruites, il ne faut que jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſoit à Londres il y a un ſiècle, & le comparer à ce qui s'y paſſe aujourd'hui. Les regiſtres mortuaires, tenus avec beaucoup de ſoin dans cette ville depuis le milieu du ſiècle paſſé, nous apprennent que le nombre des femmes qui y mouroient alors en couche, étoit, proportionnément au nombre total des morts, plus que double de ce qu'il eſt au-

jourd'hui. Or d'où peut venir cette différence, ſi ce n'eſt des changemens que l'on a peu a peu adoptés dans la manière de ſoigner les femmes en couche, car la Nature eſt toujours la même, & ſes procédés ne peuvent pas être plus dangereux dans un temps que dans l'autre. Depuis cette époque, la Médecine a fait de très-grands progrès; & quoique les lumières qu'elle a répandues n'aient pas, à beaucoup près, détruit tous les préjugés nuiſibles, elle en a cependant affoibli & même déraciné un grand nombre. C'eſt auſſi particulièrement depuis ce temps, que l'art des accouchemens a pris naiſſance; & il n'y a pas de doute, que la perfection qu'il a acquiſe n'ait ſauvé la vie à beaucoup de

femmes. Je vais mettre ſous les yeux de mes Lecteurs un extrait que j'ai fait de ces regiſtres, en calculant le nombre des femmes mortes en couche de dix en dix ans, pēndant un ſiècle, & en le comparant au nombre des Baptêmes.

TABLE *du nombre des Femmes mortes en couche, comparé à celui des Baptêmes à Londres, depuis l'an 1659 juſqu'en 1758, de dix en dix ans.*

Années.	Baptêmes.	Femmes mortes en couche.	Proportion.
1659 &c.	95084	2686	1 : 35
1669	119951	2511	1 : 47
1679	139443	3238	1 : 43
1689	149363	2445	1 : 61
1699	156090	2444	1 : 63
1709	163375	2331	1 : 70
1719	183745	2627	1 : 69
1729	171075	2482	1 : 68
1739	147181	2095	1 : 70
1749	145496	1873	1 : 77

Les regiſtres qui ont été publiés ne vont pas plus loin ; mais en voilà aſſez pour montrer que le nombre des femmes qui meurent en couche à Londres a conſidérablement diminué dans ce ſiècle. Je donnerai ci-après une table tirée des regiſtres mortuaires de Genève, qui fournira à peu près le même réſultat.

Puis donc que, graces aux ſoins d'une Médecine plus éclairée, & aux lumières qu'elle a répandues dans le public, l'accouchement eſt devenu moins dangereux qu'il n'étoit autrefois ; & d'un autre côté, puiſque nous voyons tous les jours commettre tant de fautes dans le régime des femmes en couche, puiſque nous les voyons environnées de tant de cauſes de ma-

ladies qui ne doivent leur exiſtence qu'au préjugé, il eſt permis d'eſpérer que des ſoins mieux entendus encore pourront ſauver un plus grand nombre de ces vies ſi précieuſes, & il eſt du devoir de chaque Médecin de faire tous ſes efforts pour parvenir à ce but.

C'eſt dans cette idée que j'ai écrit ce petit ouvrage. Je ne le donne pas au public avec la confiance qu'inſpire une longue expérience, mais plutôt avec celle d'un homme qui a cherché à s'inſtruire, bien plus qu'à inſtruire les autres; qui a tâché à bien voir ce qu'il a vu, afin d'en tirer les conſéquences les plus ſages; & qui en méditant ſur ſon ſujet, n'a pas négligé de conſulter les Auteurs qui s'en étoient occupés avant lui. Si je

me ſuis trompé, qu'on me le montre ; je le demande avec inſtance : perſonne ne tient moins que moi à ſes opinions, & je ſerai toujours prêt à les abandonner, dès qu'il s'en préſentera d'autres qui paroîtront ſe rapprocher davantage de la vérité.

RECHERCHES

RECHERCHES

SUR

LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE LA

FIÈVRE PUERPÉRALE.

INTRODUCTION.

De toutes les maladies qui affligent les femmes en couche, la plus ſérieuſe ſans doute, la plus terrible dans ſes conſéquences eſt celle qui doit faire le ſujet de cet ouvrage. Cette maladie eſt d'autant plus redoutable, que ſes commencemens ſont preſque toujours peu mani-

feſtes & difficiles à reconnoître, ſur-tout pour des gens qui n'ont pas été exercés à les diſtinguer, comme ſont pour l'ordinaire ceux qui ſe trouvent les premiers appelés à en juger; qui d'ailleurs n'en connoiſſant pas aſſez le danger, n'ont point appris à trembler pour les jours des perſonnes chez leſquelles on en obſerve les premiers ſymptômes.

Cette maladie, à laquelle j'ai donné le nom d'*inflammation d'entrailles*, par des raiſons qui ſeront développées ci-après, a été nommée par les Auteurs Anglois *Fièvre puerpérale*, & regardée, par la plupart d'entr'eux, comme une eſpèce particulière de fièvre putride. D'autres écrivains en ont parlé d'une manière plus vague, très-peu en ont décrit les ſymptômes d'une manière plus ſatisfaiſante, & preſque tous ſe ſont égarés dans leurs recherches ſur ſa cauſe. Une grande faute dans laquelle la plupart ſont tombés, c'eſt d'avoir preſque toujours poſé en fait, qu'elle dépend,

ou d'une inflammation de la matrice, ou d'une ſuppreſſion des vidanges ; tandis que dans la plupart des cas, ni l'une ni l'autre de ces circonſtances n'exiſte, ou que du moins elles ne ſe manifeſtent qu'après que la maladie eſt dejà déclarée.

Je diviſerai en quatre chapitres ce que j'ai à dire ſur ce ſujet. Dans le premier, je ferai l'hiſtoire de la fièvre puerpérale, en la ſuivant dans tous les principaux ſymptômes qui la caractériſent ; j'établirai enſuite les fondemens ſur leſquels on peut former un pronoſtic. Dans le ſecond, j'examinerai les cauſes de cette maladie ; dans le troiſième, je m'occuperai de la manière de la traiter ; dans le quatrième, je parlerai des précautions à prendre pour en prévenir la formation. Je terminerai cet ouvrage par l'hiſtoire de quelques cas qui m'ont paru très-frappans, & qui ont ſervi particulièrement à me faire faire de nouvelles réflexions ſur ce ſujet.

CHAPITRE PREMIER

Deſcription de la Fièvre puerpérale. Pronoſtic.

§. I. *Deſcription des Symptômes.*

CETTE maladie ſi redoutable, ſe manifeſte pour l'ordinaire deux ou trois jours après l'accouchement, quelquefois plus tard ; je l'ai vue même ne ſe déclarer qu'au bout de quinze jours. Un des premiers ſymptômes qui l'annoncent, eſt une douleur qui occupe d'abord la région hypogaſtrique, & qui s'étend enſuite à toutes les parties du bas-ventre. Peu violente dans les commencemens, elle ne ſe fait appercevoir que lorſque la malade eſſaie de faire quelque mouvement ; au bout de quelques heures elle acquiert plus de vivacité, & ſe fait ſentir ſans relâche. Le ventre devient ſi ſenſible, que le moindre attouchement

eſt preſque inſupportable, au moins dans quelqu'une de ſes parties en particulier. Quelquefois le principal ſiège du mal eſt d'un ſeul côté, dans la région iliaque ; quelquefois l'un & l'autre côtés ſont également affectés ; ſouvent il ſe trouve tout auprès de l'aine. Souvent auſſi il occupe la région de l'eſtomac, & s'étend le long des fauſſes côtes juſques à l'épine du dos. Dans le commencement ſur-tout, il n'eſt pas rare que la douleur ſe faſſe ſentir dans les mêmes parties que celles de l'accouchement, & qu'on la confonde avec les tranchées, qui, chez la plupart des femmes en couche, accompagnent la perte, ſur-tout pendant les premières heures. Il eſt cependant très-important de les bien diſtinguer, & c'eſt ce que l'on peut faire aiſément avec un peu d'attention ; ces dernières occupent conſtamment la région de la matrice & de l'os *ſacrum ;* les autres s'en écartent toujours plus ou moins : mais le caractère auquel on peut le mieux

les reconnoître, ce ſont les intermiſſions qu'elles admettent, & la ſortie des caillots qui accompagne chaque paroxyſme: tandis que les douleurs inflammatoires ſont conſtantes, & ſe font appercevoir, ſurtout, dans tous les mouvemens du tronc.

Le commencement de ces ſymptômes eſt preſque toujours accompagné, ou précédé, par un friſſon plus ou moins long & plus ou moins violent. Pour l'ordinaire il n'eſt pas bien fort, & la malade, qui croit ſeulement avoir pris froid, ne ſonge qu'au beſoin de ſe couvrir un peu plus. Quelquefois il alterne pendant toute la première journée avec des accès de chaleur; quelquefois, lorſqu'il eſt plus violent, il ſe termine promptement par une chaleur aſſez forte, & une ſueur abondante, comme dans une fièvre intermittente: ſa vivacité n'eſt point proportionnée à celle de la maladie qui doit ſuivre, laquelle peut être des plus fâcheuſes, quoique ce ſymptôme n'ait été que très-peu conſidérable.

Un troiſième ſymptôme eſt le mal de tête, qui ſe manifeſte auſſi dès le commencement de la maladie. Il eſt accompagné pour l'ordinaire d'une ſorte de vertige, & de difficulté à s'endormir ; ſouvent auſſi d'un ſentiment de pulſation dans les tempes. Cependant les malades ont rarement du délire, au moins pendant les premiers jours, quoique ſouvent elles ſe plaignent d'un embarras dans la tête, qui ſemble en annoncer les approches.

La ſoif eſt toujours conſidérable. La langue eſt ordinairement blanche, ſouple & humide, comme dans la plupart des maladies inflammatoires ; mais dans les cas qui ſe terminent par la mort, elle devient ſur la fin ſèche & brune. Quelquefois auſſi, dans ces mêmes cas, tout le fond de la gorge & le palais ſe couvrent d'aphtes.

Le pouls dans tous les cas que j'ai vus étoit très fréquent ; il étoit auſſi toujours aſſez dur & plein pendant les pre-

miers jours, excepté le temps du friſſon. Dans ceux qui devoient être mortels, ſa fréquence alloit en augmentant juſqu'à la fin, & quoiqu'il devînt toujours plus petit & plus foible, il n'étoit dans aucun temps lâche & mou.

J'ai été ſurpris de lire dans M. Hulme (1) qu'il l'avoit trouvé le plus ſouvent *fréquent & foible, quoique quelquefois il offrît au doigt une réſiſtance aſſez conſidérable*, & de voir que Leake (2) fût d'accord avec lui ſur ce point. Le pouls, il eſt vrai, n'a pas dans cette maladie toute la dureté qu'on remarque dans la pleuréſie ou le rhumatiſme aigu, mais c'eſt ce qui n'arrive preſque jamais dans les maladies inflammatoires du bas-ventre. D'ailleurs il m'a paru avoir ce caractère bien auſſi marqué dans la fièvre puerpérale, que dans la plupart des autres eſ-

(1) A Treatiſe on the puerperal fever. p. 5.

(2) Pratical Obſervations on the child-bed fever.

pèces d'inflammation d'entrailles. Nous verrons dans la ſuite, quelle peut être la cauſe de la différence qui ſe trouve à cet égard, entre l'obſervation de ces Auteurs & la mienne.

Si l'on ſaigne les malades, le ſang eſt preſque toujours couenneux, & jamais il ne paroît dans un état de diſſolution.

Il y a ordinairement aſſez de chaleur & de ſéchereſſe à la peau; mais à meſure que la maladie fait des progrès, il ſurvient ſouvent des ſueurs abondantes, qui ſont tantôt générales & tantôt partielles.

La reſpiration eſt courte & gênée; non qu'il y ait des marques d'affection de la poitrine, quoique cela arrive quelquefois, mais en conſéquence de la douleur du bas-ventre, qui empêche le diaphragme de ſe contracter, comme dans l'état naturel; car ſi la douleur eſt foible, la reſpiration ſe fait avec aſſez de facilité; ſi elle augmente, les mouvemens du thorax deviennent proportionnément

plus courts & plus fréquents ; l'inſpiration ſur-tout eſt extrêmement pénible ; & lorſque la maladie eſt à ſon plus haut période, lorſque la mort eſt prête à la terminer, ils ſont, ainſi que le remarque M. Hulme, ſi petits & ſi rapides, qu'on ne peut preſque plus les appercevoir, & qu'il ne paroît pas que l'air puiſſe pénétrer au-delà des parties ſupérieures du poumon, ou même de la trachée-artère.

Les malades ſe couchent ordinairement ſur le dos ; toute autre ſituation leur cauſe beaucoup de douleur, & elles ne peuvent la ſupporter long-temps.

Quelquefois dès le commencement, mais plus ſouvent au ſecond ou au troiſième jour, il ſurvient des naufées, ou plutôt une légère diſpoſition au mal de cœur, que les malades attribuent d'abord à quelque boiſſon particulière qui leur cauſe une ſorte de répugnance ; mais quoique l'on change cette boiſſon les naufées ſubſiſtent, & ſont bientôt ſui-

vies de vomiſſement. Peu à peu ce ſymptôme augmente, quelquefois au point que les efforts pour vomir ſont preſque continuels, & ne permettent pas aux malades de prendre aucun repos. Les matières ainſi rejettées, ſont une partie des liquides qu'elles ont bu, qui ſe trouve teinte d'une couleur jaune, verte ou noirâtre.

Pour l'ordinaire au commencement de la maladie, le ventre eſt conſtipé; aſſez ſouvent cependant un des premiers ſymptômes qui l'annoncent eſt une diarrhée très-incommode, & plus ou moins féculente. Mais quoique ce ſymptôme ne ſoit pas un de ceux qui ſe manifeſtent le plus promptement, il ne manque jamais de paroître au ſecond, ou au troiſième jour au plus tard, ſi le mal eſt à un certain degré de violence. Quelquefois il eſt accompagné d'un téneſme perpétuel, quelquefois auſſi les déjections ſont mêlées de mucoſités ſanguinolentes. Les ſelles paroiſſent ſoulager au premier moment, mais ce ſoulagement n'eſt que

pour un inſtant; & quelque abondante que ſoit l'évacuation, il n'en réſulte aucune diminution durable, ni de la fièvre, ni des douleurs.

Le ventre eſt aſſez mou & ſouple pendant tout le temps de la maladie; mais les douleurs, que le moindre attouchement rend très-vives, empêchent qu'on ne puiſſe bien juger de ſa tenſion en le palpant & en le comprimant. A meſure que le mal fait des progrès, les inteſtins ſe gonflent beaucoup, & les malades éprouvent du ſoulagement toutes les fois qu'elles peuvent rendre des vents par le haut ou par le bas. A ces ſymptômes ſe joint ordinairement un hoquet, qu'elles attribuent ſouvent aux efforts qu'elles font pour ſe débarraſſer de quelque vent, ou pour vomir.

L'on a beaucoup parlé de l'apparence des vidanges dans cette maladie, & de leur ſuppreſſion, à laquelle la plupart des Auteurs en ont même attribué la cauſe. Cependant, il s'en faut de beaucoup que

cette ſuppreſſion ſoit un ſymptôme ordinaire ; ce que l'on voit le plus ſouvent, c'eſt que la couleur de la matière évacuée eſt un peu plus pâle, & que ſa quantité devient auſſi un peu moindre. Quelquefois la perte ne paroît point du tout altérée, ni en couleur, ni en quantité ; mais elle ſe ſupprime toujours, ou devient ichoreuſe & noirâtre, ſur la fin de la maladie, lorſqu'elle doit ſe terminer par la mort.

Le lait pendant les premiers jours continue à ſe porter aux mamelles ; mais ſi la maladie eſt très-grave, ſi l'on eſt obligé de recourir à un régime très-ſévère, s'il y a une diarrhée abondante, cette ſécrétion ne tarde pas à ſe ſupprimer entiérement.

La durée de cette maladie varie beaucoup ; la plus ordinaire eſt depuis cinq jours juſqu'à onze. Quelquefois cependant, que l'iſſue en ſoit favorable ou fâcheuſe, on la voit ſe terminer plus promptement, ou ſe prolonger au-delà

de ce terme. Ce dernier cas, ſuivant nous, eſt le plus rare.

Il eſt aſſez fréquent de voir la fièvre puerpérale ſe compliquer avec l'inflammation de poitrine & la pleuréſie, qui ſe manifeſtent alors, comme en toute autre circonſtance, par des points de côté, par la toux, le crachement de ſang, l'oppreſſion. Quelquefois auſſi, mais plus rarement, l'on voit ces affections de la poitrine ſe manifeſter ſans aucun ſymptôme qui annonce une inflammation du bas-ventre; lorſque ces deux maladies ſe réuniſſent, cette complication eſt des plus fâcheuſes.

Une autre complication non moins dangereuſe, mais beaucoup moins fréquente, eſt celle de l'inflammation du cerveau, qui ſe manifeſte, tantôt par un délire furieux, tantôt par un état ſemblable à l'apoplexie; & qui dans quelques cas s'annonce, peu de temps à l'avance, par de légères rêveries. De tous les accidens qui peuvent arriver aux femmes

en couche, celui-ci ſans contredit eſt le plus grave, à en juger d'après le rapport des Auteurs. (1) Mais comme je ne l'ai jamais rencontré dans ma pratique, je ne me haſarderai pas à le décrire.

La fièvre puerpérale eſt ſouvent accompagnée d'épanchemens ſéreux en diverſes parties du corps, lorſque les douleurs & la fièvre commencent à ſe diſſiper; c'eſt ce qui arrive ſur-tout dans les cas ou l'on a négligé d'employer les moyens les plus propres à réſoudre promptement l'inflammation. On voit, tantôt une cuiſſe, tantôt l'autre, s'enfler tout-à-coup d'une façon extraordinaire; bientôt cette enflure gagne la jambe & le pied; quelquefois toutes les extrémités inférieures s'affectent enſemble. Cet épanchement commence ordinairement, dans

(1) Van-Swieten Commentaria in Boerhaavii Aphoriſmos, vol. 4, p. 610. Burton Syſtême nouveau & complet de l'art des Accouchemens. T. 1, p. 495. Leake p. 89.

le tiſſu cellulaire (1) qui unit le péritoine au baſſin, entre les muſcles pſoas & iliaque, autour des ligamens larges, peut-être dans toutes ces parties à la fois. Les malades ſentent une douleur obtuſe dans les aines, une peſanteur dans le baſſin, une foibleſſe dans les articulations inférieures. Alors une des cuiſſes commence à s'engorger, & s'enfle très-rapidement; pour l'ordinaire, l'autre s'enfle de la même manière quelque temps après. Il n'eſt pas rare de voir ſe former enſuite une anaſarque générale. Il paroît que l'enflure s'étend particulièrement ſur les bras, le cou, le viſage, lorſqu'il y a eu quelques ſymptômes très-graves d'affection de la poitrine. En un mot, ces épanchemens ſont l'effet le plus conſtant de la fièvre puerpérale, ſur-tout lorſqu'elle eſt abandonnée à elle-même; ſi elle ne tue pas les malades par excès d'inflammation & par gangrène. Il n'eſt

(1) Levret, Art des Accouchemens, p. 169.

pas douteux que lorſque la maladie eſt grave, il ne s'en forme preſque toujours plus ou moins dans la cavité de l'abdomen, dont la matière ſe repompe enſuite par les abſorbans lymphatiques; & d'après quelques cas que j'ai obſervés, où l'inflammation s'étoit portée principalement ſur la poitrine, j'ai eu lieu de croire que la même choſe arrivoit dans les véſicules des poumons, & même dans la cavité du thorax.

§. II. *État des cadavres à la ſuite de la Fièvre puerpérale.*

Il ne ſera pas inutile, pour compléter cette deſcription, de parler de l'état où l'on trouve les cadavres, lorſque ni la nature ni l'art n'ont pu ſurmonter le mal. Le ventre, qui eſt preſque toujours aſſez gros avant la mort, s'enfle encore conſidérablement d'abord après; on n'y obſerve cependant, par l'attouchement, aucune dureté. En ouvrant les tégumens, les muſcles, le péritoine, & quel-

quefois l'omentum, paroiſſent en très-bon état; mais le plus ſouvent ce dernier viſcère eſt enflammé, & même gangrené dans une portion plus ou moins grande de ſon étendue. Dès qu'on pénètre dans la cavité de l'abdomen, on apperçoit preſque toujours un épanchement, quelquefois très-conſidérable, de féroſité jaunâtre, & d'une certaine quantité de pus très-épais raſſemblé en floccons ſur les inteſtins & le méſentère. L'eſtomac & les inteſtins offrent par-tout des ſignes très-évidens d'inflammation; on trouve ſouvent leur diamètre rétreci dans quelque partie, & leurs membranes épaiſſies, comme cela s'obſerve à la ſuite des coliques inflammatoires ordinaires; leurs vaiſſeaux paroiſſent plus gorgés de ſang que dans l'état naturel; & dans preſque toute leur étendue, on voit çà & là des taches livides & gangrenées. La matrice eſt généralement contractée, & dans un état parfaitement ſain, quoique bien des gens aient cru obſerver le contraire.

Peut-être que ce qui a dans quelques cas donné lieu à cette erreur, étoit un reſte du chorion ſpongieux, inconnu avant M. Hunter, & ſi bien décrit par cet Anatomiſte. Quelques parcelles de cette membrane, encore collées aux parois de l'uterus, ont pu faire croire que ſa ſurface interne étoit dans un état de mortification.

§. III. *Auteurs qui ont décrit la Fièvre puerpérale.*

Tels ſont les caractères par leſquels on peut, ſoit avant, ſoit après la mort, déterminer la nature de cette maladie ſi funeſte aux femmes en couche. La ſuite & la marche de ſes ſymptômes eſt ſi conſtante, qu'il eſt inconcevable qu'elle ait été ſi mal obſervée, & ſi mal décrite.

J'excepte cependant de ce reproche un petit nombre d'Auteurs qui ont tâché de la faire mieux connoître. On doit beaucoup en Angleterre à MM. White (1),

(1) A Treatiſe on the management of preg-

Hulme (1), & Leake (2), en France à M. Puzos, (3) pour le jour que leurs ouvrages ont répandu sur ce sujet. Hulme & Leake entr'autres, sont les seuls qui l'ayent considérée sous son véritable point de vue, les seuls qui ayent déterminé sa cause avec une sorte de précision. Ils ont donné l'un & l'autre, une description complette de ses symptômes, & ils sont les premiers qui aient enseigné à la distinguer des autres maux qui affligent les femmes en couche. Ils sont les premiers, enfin, qui aient publié des observations détaillées sur l'état où l'on trouve les corps des personnes mortes de la fièvre puerpérale ; chose

---

nant and lying-in women. By Charles White M. D.

(1) A Treatise on the puerperal fever. By Nathaniel Hulme M. D.

(2) Practical Observations on the child-bed fever. By John Leake M. D.

(3) Traité des Accouchemens. Par M. Puzos.

bien étonnante, & qui montre combien peu les Praticiens s'occupent de l'ouverture des cadavres. J'ai été on ne peut pas plus surpris de ne rien trouver à ce sujet, dans l'immense collection de dissections rédigée par l'illustre M. Lieutaud, qu'un seul mot de Sauvages, qui dit d'après Puzos, qu'à l'ouverture des corps on trouve dans le bas-ventre un épanchement de matière liquide ou grumelée.

White a donné une description plus abrégée de la fièvre puerpérale, & beaucoup moins exacte que celles de Hulme & de Leake. Quoiqu'il la considère comme une maladie d'une espèce particulière, & très-déterminée, il paroît cependant s'être mépris sur sa nature, comme nous le verrons ci-après. Aussi, d'après son propre témoignage, ses succès ont-ils consisté plutôt à en préserver les femmes qu'il avoit accouchées, qu'à guérir celles qui en étoient atteintes. Ses remarques d'ailleurs, sur le traitement & la conduite des femmes en couche, sont

excellentes, & l'on ne ſauroit trop en faire ſentir la juſteſſe & l'importance, aux perſonnes appelées par état à en faire uſage.

Puzos, qui regarde tous les maux qui ſurviennent après la couche, comme étant occaſionnés par le lait, a fait un mémoire ſur les maladies aiguës produites par les dépôts laiteux, dans leſquelles il comprend l'inflammation d'entrailles. Il n'en donne aucune deſcription proprement dite, ſe bornant à déterminer en peu de mots quelques-uns des principaux caractères auxquels on peut la reconnoître. Mais quoique ſa théorie ne ſoit fondée que ſur un préjugé, ſa pratique eſt eſt très-ſage; il la regle uniquement ſur les ſymptômes les plus évidens; & oubliant dans le traitement la cauſe qu'il a admiſe, dont la ſuppoſition a égaré tant de Praticiens, il réuſſit pour l'ordinaire à couper le mal par la racine, lorſqu'il peut l'attaquer dans ſon principe.

Parmi une multitude d'autres Auteurs qui ont écrit ſur les maladies des fem-

mes en couche, il n'y en a pas un qui ait distingué convenablement l'inflammation d'entrailles : la plupart n'ont point saisi l'ensemble des symptômes qui la caractérisent, & ne s'expliquent que d'une manière très-vague sur sa nature & sur sa cause. Sauvages dans sa Nosologie méthodique, ouvrage utile tel qu'il est, quoique très-inférieur à ce qu'il pourroit être, a prétendu en déterminer le genre & l'espèce ; mais n'ayant absolument d'autre guide que Puzos, il n'a pu que s'égarer lorsqu'il a voulu en donner les caractères particuliers. Le nom d'inflammation de matrice par lequel il la désigne, lui convient si peu, que dans les dissections il ne paroît pas une fois sur dix que ce viscère ait été affecté. C'est ainsi que d'autres écrivains se copiant les uns les autres, & ne prenant presque jamais la nature pour guide, n'ont fait qu'induire en erreur ceux qui les ont suivis. Je n'excepte pas même de ce reproche le savant Auteur des Commen-

taires ſur les Aphoriſmes de Boerhaave. Son livre infiniment précieux pour tous ceux qui veulent s'initier dans la pratique, eſt rempli de ſages préceptes & d'excellentes obſervations, mais malheureuſement il l'eſt auſſi de théories mal conçues & mal digérées.

Dans ſon chapitre ſur le ſujet qui nous occupe, après avoir parlé des accidens qui réſultent immédiatement de l'accouchement, tels que ceux qui ont pour cauſe évidente des efforts extraordinaires, une perte trop abondante, &c. il poſe d'abord en fait que les métaſtaſes du lait, la ſuppreſſion des vidanges & leur dépôt ſur différentes parties, ſont les cauſes de toutes les autres maladies des femmes en couche. Sans s'occuper à conſidérer ces maladies dans leurs ſymptômes, ſans chercher à les décrire avec exactitude pour les faire connoître, toutes ſes réflexions ſont tournées vers ces cauſes vraies ou prétendues; au lieu de raconter ce qu'il a vu, il cite Hippocrate,

&

& à chaque pas s'appuie de ſon témoignage pour prouver qu'il penſoit comme lui. Il eſt douloureux pour des Médecins qui ont à cœur l'avancement de leur art, de voir un homme comme Van Swieten, ſacrifier autant au préjugé, & donner l'exemple de croire ſur parole. Rien ne nuit plus aux progrès de la médecine, rien n'eſt plus propre à la replonger dans la barbarie dont elle a commencé à ſortir, il n'y a pas encore bien long-temps, que cette légèreté à admettre des cauſes dont on n'a pas conſtaté l'exiſtence, ou la manière d'agir, par d'exactes obſervations & des faits bien avérés. Nous verrons enſuite les inconvéniens qui reſultent dans la pratique de cette manière de raiſonner.

§. IV. *Importance des caractères propres à faire reconnoître de bonne heure la Fièvre puerpérale.*

D'après notre deſcription, nous eſpérons qu'on pourra reconnoître aiſé-

ment cette maladie si funeste, dont les caractères essentiels sont les douleurs fixes du bas-ventre & la fièvre aiguë. Ces caractères la distinguent suffisamment des tranchées qui accompagnent les évacuations de sang après l'accouchement, de la fièvre de lait, de la fièvre miliaire, des coliques venteuses, du cholera morbus. L'inflammation de matrice est celle qui lui ressemble le plus ; mais ici la douleur est plus vive, & plus limitée dans le voisinage du pubis ; & l'on sent extérieurement dans cette partie une dureté & une tumeur considérables.

Il est d'autant plus essentiel d'avoir des marques sûres pour distinguer cette maladie, qu'il n'en existe peut-être aucune dont il importe davantage d'observer les commencemens, & où le succès dépende plus de la promptitude dans les secours. Dès que les premiers symptômes se manifestent, il n'y a pas un moment à perdre ; le mal fait des progrès si rapides, qu'un retard de quelques heures peut le

rendre mortel. Quelquefois même, telle eſt ſa violence, que quelques ſoins qu'on apporte à l'obſerver dans ſon principe, quoique l'on faſſe pour en arrêter les progrès, il tue les malades en moins de vingt-quatre heures. Heureuſement ces cas ſont rares, & pour l'ordinaire une attention exacte à ce qui ſe paſſe chez une femme en couche, met le Praticien lorſqu'il y eſt appelé, à portée de le reconnoître aſſez de bonne heure pour en arrêter le cours, avant qu'il ſoit parvenu à ce degré de malignité qui le met au deſſus de tous les efforts de l'art.

Mais quelles ſont les perſonnes chargées de ce ſoin ſi important d'avoir l'œil ſur les accidens qui peuvent arriver à une femme nouvellement accouchée ? Les parentes, les gardes, les voiſines qui s'emparent à l'envi du gouvernement de ſa conduite, ſont-elles ſuffiſamment qualifiées pour porter ce coup-d'œil clairvoyant ſur tout ce qui ſe paſſe ? Ont-elles ſeulement une idée du danger

que l'on doit redouter ? Sauront-elles distinguer les premiers symptômes d'une inflammation d'entrailles, de ceux de la fièvre de lait, d'une colique venteuse &c? On parle beaucoup de l'expérience qu'une garde peut avoir acquise auprès des femmes en couche. J'accorde qu'une femme qui a fait ce métier pendant un grand nombre d'années, & qui a naturellement du bons sens & de la sagacité, doit nécessairement acquérir une sorte de tact, que n'auront pas celles qui n'ont pas eu les mêmes occasions de s'instruire. Il est infiniment rare cependant, que ce tact les conduise à distinguer avec netteté les différences qui ont lieu, même dans les cas les plus ordinaires; & pour ce qui est de la manière dont on doit conduire les accouchées, ce qu'on appelle chez les gardes une pratique fondée sur l'expérience, n'est autre chose que la répétition de ce qu'elles ont vu faire à d'autres; une routine qu'elles appliquent à tous les cas possi-

bles, & dont elles ſe départent d'autant plus difficilement, qu'elles l'ont ſuivie pendant un plus grand nombre d'années. D'ailleurs on ne ſe fait pas une idée aſſez exacte de ce que l'on doit entendre par le terme expérience, & du nombre des cas que doit avoir vus une perſonne qui n'a que ſa propre obſervation pour guide, avant que l'on puiſſe ſe confier tout-à-fait à ſon diſcernement. S'il ne meurt qu'une femme en couche ſur cent, on comprend aiſément comment le haſard peut faire qu'une garde ait ſuivi un grand nombre d'accouchemens, ſans avoir vu périr une ſeule des femmes qui avoient été confiées à ſes ſoins. Il faut obſerver encore que le plus grand nombre des femmes en couche étant dans la claſſe du peuple, il en doit néceſſairement mourir davantage parmi des gens obſcurs, que dans les familles qui occupent un rang plus diſtingué; & ces morts ſont ou entièrement ignorées, ou ne font aucune ſenſation dans le public, & tombent bien-

tôt dans l'oubli. D'ailleurs il eſt bien rare qu'une femme meure des ſuites de couche, ſoit parmi le peuple, ſoit dans un ordre plus relevé, ſans qu'on ait appelé auprès d'elle quelque perſonne de l'art, que le public, dont les jugemens ſont preſque toujours faux dans tout ce qui tient à la médecine & aux Médecins, ne manque jamais de charger de la cataſtrophe, ſans ſonger que ſon ſecours a été demandé trop tard; & que toute la faute, ſi l'on en peut reprocher à quelqu'un, vient de ceux qui étant appelés à veiller ſur ce qui ſe paſſoit, n'ont pas ſu voir le danger aſſez de bonne heure, & n'ont pu par conſéquent donner aſſez tôt l'allarme.

Mais, dira-t-on, comment remédier à ce mal? Toutes les femmes ne pourront pas avoir dès le moment de leur accouchement un Médecin qui les obſerve, qui veille conſtamment ſur tous les dangers qu'elles peuvent courir, qui leur ſerve pour ainſi dire d'Ange tutélaire.

Depuis que le monde exiſte, les femmes ont préſidé aux couches des autres femmes, & juſqu'à la fin des ſiècles il en ſera de même. Il importe donc de les éclairer, de les inſtruire, de leur faire connoître l'ennemi dont elles doivent ſur-tout ſe défier. C'eſt cette raiſon qui a contribué en partie à me faire publier cet écrit. Je ne crois point en général que la médecine ſoit faite pour le peuple; je ſuis perſuadé au contraire que toutes les tentatives que l'on a faites pour la mettre à ſa portée, n'ont eu que peu d'utilité, pour ne pas dire qu'elles ont été plutôt nuiſibles. Le zèle pour le bien de l'humanité à pu perſuader à quelques Médecins, qu'il étoit poſſible de tracer en termes clairs, & intelligibles pour tout le monde, les caractères diſtinctifs de chaque maladie, d'indiquer les remèdes qui conviennent à chacune, & de mettre par là toute perſonne à portée d'en entreprendre la cure. Mais, outre que le peuple ne ſait point apprécier la

différence qu'il y a entre leurs ouvrages, & ceux des Charlatans, qui ne ſont faits que pour le tromper, c'eſt une erreur de croire que ces livres puiſſent mener au but pour lequel ils ont été publiés; on n'eſt pas plus qualifié pour être Médecin après avoir lu un traité de Médecine, qu'on ne le ſeroit pour être Horloger après avoir lu un traité d'Horlogerie, j'oſe dire même qu'on l'eſt beaucoup moins. D'ailleurs les mépriſes perpétuelles de ceux qui entreprennent de pratiquer d'après des écrits de cette nature, ne montrent que trop que ces livres, quelque excellens qu'ils ſoient en eux-mêmes, ſont bien éloignés de remplir les intentions de leurs Auteurs.

Ce n'eſt donc point la mienne d'enſeigner aux gardes de femmes en couche à les traiter lorſqu'elles ſeront malades, la choſe eſt impoſſible; mais ce que je ſouhaite, c'eſt que le public ſoit inſtruit qu'il exiſte une maladie très-grave, que l'on confond ſous le nom général de

ſuites de couche ; que cette maladie, quoique peu meurtrière en apparence, a tué peut-être plus de gens que la peſte, parce qu'elle eſt de tous les temps & de tous les lieux ; que toutes ſes victimes étant des Mères de famille, c'eſt-à-dire, des perſonnes dont la conſervation eſt on ne peut pas plus intéreſſante à l'humanité, il faut veiller avec ſoin ſur ſes premiers ſymptômes, parce que le ſalut des malades dépend de l'attention qu'on y porte ; que dès leur première apparence on doit avoir recours à quelque Médecin éclairé ; & que ſi on le fait d'aſſez bonne heure, on a tout lieu d'eſpérer que ce ne ſera pas ſans ſuccès. Je puis inſiſter d'autant plus fortement là-deſſus, que j'ai eu plus d'une fois le malheur de voir les funeſtes conſéquences de la négligence à cet égard ; je ſuis encore pénétré de douleur en penſant à des perſonnes que j'ai vu périr, & que j'ai tout lieu de préſumer qu'on auroit pu ſauver par des ſecours adminiſtrés plus tôt.

§. V. *Pronoſtic.*

Je paſſe à préſent au pronoſtic qu'on peut former ſuivant les diverſes apparences des ſymptômes. Dans toutes les périodes de la maladie, mais ſur-tout au commencement, l'état du pouls eſt un des principaux ſur leſquels on doit le fonder. Toute perſonne qui a une fièvre puerpérale bien caractériſée, & dont le pouls bat cent vingt fois dans une minute, ou au-delà, doit être regardée comme étant dans un état très-critique; mais tant qu'il ſe maintient fort & plein, le danger eſt beaucoup moins grand que lorſqu'il devient petit & foible. Si après les premiers ſecours, au lieu de diminuer, ſa fréquence augmente, ou ſi elle ne diminue que pour augmenter bientôt de nouveau, on doit regarder le mal comme très-grave. On doit tout craindre lorſqu'on le voit battre au-delà de cent trente fois par minute; s'il monte à cent quarante, il eſt preſque toujours

un préſage de mort, ſur-tout ſi, avec ce degré de fréquence, il eſt petit, foible & concentré, parce qu'alors la ſuppuration eſt dejà formée, & les entrailles ont commencé à ſe gangrener.

Si au contraire la fréquence du pouls eſt peu conſidérable, ou ſi on la voit diminuer graduellement, c'eſt une très-bonne marque ; mais il faut ſe tenir extrêmement ſur ſes gardes lors qu'elle diminue & augmente alternativement. En général telle eſt l'importance que j'attache à l'état du pouls, que quoique tous les autres ſymptômes paroiſſent améliorés juſqu'à un certain point, je ne puis croire que le danger ſoit moindre, tant que le pouls ne m'annonce pas auſſi un changement en mieux. Il eſt vrai qu'il y a bien des perſonnes, des femmes hyſtériques, par exemple, chez qui des cauſes très-légères en augmentent conſidérablement la fréquence; c'eſt pourquoi, quoique ce que je viens de dire ſoit applicable à la plupart des cas, il ne faut pas négliger la conſidé-

ration des autres ſymptômes, dont la ſuite & le concours conſtituent l'eſſence de la maladie.

La diarrhée eſt un de ceux qu'on regarde généralement comme très-menaçans: c'eſt celui de tous qui effraye le plus les perſonnes chargées du ſoin de veiller à la ſanté des femmes en couche. Le plus ſouvent en effet il ne préſage rien de bon, cependant je ne voudrois pas en faire une règle générale. Une diarrhée qui n'eſt accompagnée ni de fièvre, ni de douleur d'entrailles, n'annonce pour l'ordinaire rien de fâcheux.

» Lorſque le dévoiement prend à une » femme accouchée depuis peu, dit M. » Levret (1), il faut examiner attenti» vement s'il eſt critique ou s'il eſt ſym» ptomatique.

» Le flux de ventre critique, n'arrive » ordinairement qu'après le troiſième ou

(1) Art des accouchemens p. 166

» le quatrième jour de l'accouchement,
» & le ſymptomatique ſurvient ſouvent
» beaucoup plus tôt.

» Dans la diarrhée critique, les ma-
» tières excrémenteuſes ſont, comme
» on le ſait, en forme de purée jaune
» ou blanche, & quelquefois marbrées
» de l'une & de l'autre de ces couleurs.

» Ce flux allège la nature, & d'ail-
» leurs il ne ſupprime point les lochies,
» ni les urines; ces dernières excrétions
» diminuent ſeulement de quantité, mais
» ſans être altérées dans leur couleur,
» dans leur odeur, ni dans leur conſiſ-
» tance; l'accouchée a de l'appétit, elle
» dort bien, ſon pouls eſt tranquille, &
» ſon ventre ſouple & mollet.

» Au contraire, dans le dévoiement
» ſymptomatique, les déjections ſont
» d'abord bourbeuſes & noirâtres, elles
» deviennent enſuite griſâtres & ſéreuſes,
» quelquefois auſſi glaireuſes & ſangui-
» nolentes; dès lors les lochies ſe ſup-
» priment, & le ventre eſt *bouffe*.

» Ce flux opprime & débilite les fonc-
» tions de l'économie animale ; il ôte
» l'appétit & le ſommeil ; il diminue con-
» ſidérablement la quantité des urines ,
» & les rend briquetées.

» D'ailleurs la malade eſt fort altérée ;
» elle ſent intérieurement un feu dévo-
» rant , pendant que quelquefois l'exté-
» rieur du corps eſt froid : ſon pouls
» devient de plus en plus ample , ondu-
» lant & précipité. «

C'eſt-à-dire que la diarrhée ne pronoſtique rien de mauvais, qu'autant qu'elle eſt accompagnée des autres ſymptômes que nous avons regardés comme dangereux , tels que les douleurs du bas-ventre , la fièvre ardente , &c. Tant que le pouls eſt bon & naturel, on ne doit point s'en allarmer ; mais lorſqu'après des évacuations abondantes par les ſelles , le pouls eſt fréquent , & ne tend point à diminuer , on peut regarder cela comme une des plus mauvaiſes marques.

Le vomiſſement , & même les ſimples

nauſées, ſont toujours un ſymptôme très-fâcheux, ſur-tout lorſque la fièvre & les douleurs de ventre ſont parvenues à un certain degré de vivacité. Dans ces circonſtances le plus léger mal de cœur, même ce qui paroît être excité par la boiſſon, & que les malades elles-mêmes attribuent à une ſimple répugnance pour quelque eſpèce particulière de liquide, doit être très-ſuſpect. On voit bientôt, qu'en changeant l'eſpèce de boiſſon on n'a rien avancé; celle qu'on ſupportoit le mieux ne tarde pas à produire le même effet; les nauſées deviennent peu à peu plus fréquentes, les efforts pour vomir ſont toujours plus violens. Ces efforts ſouvent redoublés, & accompagnés de vomiſſemens de matières vertes ou noirâtres, ſont généralement un ſymptôme mortel. Quelquefois il arrive que le vomiſſement ſe manifeſte en même temps que la fièvre, dont il n'eſt alors qu'un ſymptôme; dans ce cas il n'eſt pas d'un auſſi mauvais pré-

ſage, & ſe calme aiſément par les premiers ſecours.

Quoique les douleurs du bas-ventre ſoient un caractère eſſentiel de la maladie, le danger n'eſt pas toujours proportionné à leur vivacité, elles ſont ſouvent purement ſpaſmodiques. Dans ce cas elles ne ſont pas auſſi conſtamment fixes à la même place, leur intenſité n'eſt pas auſſi ſoutenue ; & ſi d'ailleurs le pouls eſt bon, elles n'ont rien de bien allarmant. Cependant il faut toujours ſe ſouvenir, qu'un ſimple ſpaſme nerveux des inteſtins amène ſouvent un ſpaſme inflammatoire, dont les conſéquences peuvent être funeſtes.

Le gonflement du ventre, qui ſurvient pendant que la diarrhée continue, eſt toujours un mauvais ſymptôme. Leake remarque, que dans ce cas il eſt preſque conſtamment mortel, ſur-tout s'il ſe manifeſte immédiatement après que les douleurs ont commencé à occuper la région entre l'eſtomac & le nombril.

Les aphtes dont se tapisse quelquefois tout le fond de la gorge, sont un des symptômes qui annoncent le plus surement une issue prompte & funeste de la maladie.

Le pronostic que l'on peut tirer des autres symptômes, tels que l'apparence des urines, celle de la langue, les sueurs, est à peu près le même ici que dans d'autres maladies. J'observerai cependant,

1° Que la langue qui est au commencement blanche & humide, & n'annonce par là rien de mauvais, demeure quelquefois jusques vers la fin de la maladie, à peu près dans le même état, quoique tous les autres symptômes aient beaucoup empiré; ensorte qu'on ne peut pas trop se fier à cette apparence; mais lorsqu'elles devient sèche & noirâtre, on peut être à peu près sûr que la maladie se terminera par la mort.

2°. Qu'en examinant les urines chez une femme en couche, il faut toujours se souvenir qu'elles sont plus ou moins

teintes par les lochies, qui, lorſqu'elles vont bien, donnent à l'urine une couleur brune ou rougeâtre, qui ſubſiſte, même après qu'elles ont dépoſé un ſédiment. Le ſédiment des urines le plus favorable eſt abondant, d'une couleur jaune foncée, & aſſez ſemblable à celui qui ſe forme dans une décoction de kina; cette couleur eſt auſſi quelquefois mélangée d'un peu de rouge. L'on ne voit point un ſédiment de cette eſpèce dans les urines, lorſque la maladie doit ſe terminer d'une manière funeſte.

L'on ne peut pas conclure grand'choſe de l'état des lochies. Les malades peuvent ſe tirer d'affaire lors même que cette évacuation a été ſupprimée dès le commencement, & j'en ai vu mourir chez qui elle s'étoit ſoutenue preſque juſqu'à la fin. Si après avoir ceſſé on la voit reparoître, on peut regarder ce nouvel écoulement comme un ſymptôme favorable.

CHAPITRE II.

Cauſes de la Fièvre Puerpérale.

SI c'eſt une choſe étonnante pour ceux qui n'ont jamais fait une étude particulière de l'économie animale, que l'incertitude & les doutes dont ils voient la médecine hériſſée de toutes parts, c'eſt auſſi un ſujet de réflexions bien triſtes pour le Médecin qui a vraiment à cœur l'avancement de ſon art, & le bien de l'humanité. Des ſentimens différens ſur les mêmes matières, des opinions même diamétralement oppoſées, ont eu leurs ſectateurs qui les ont ſoutenues avec force, & les ont rendues également plauſibles. Des Praticiens ont ſuivi dans la cure des maladies des routes tout-à-fait contraires, au moins en apparence; & ce qui ne contribue pas peu à augmenter la confuſion, on les a vus ſouvent parvenir au même

but. On ſeroit quelquefois tenté de croire que tous nos efforts pour guérir, ne vont qu'à donner une ſecouſſe à la machine dérangée, qu'il importe peu par quelques moyens que cela ſe faſſe, & que la nature profite de ce moment, pour rétablir l'équilibre & le jeu mutuel des organes.

La complication preſque infinie des reſſorts, de l'action deſquels dépendent la vie, & l'exercice des fonctions animales; l'immenſe variété des cauſes à l'influence deſquelles cette action eſt ſoumiſe; la différence eſſentielle qui exiſte entre le principe vital & toutes les autres eſpèces de pouvoirs, ou d'agens, que nous connoiſſons dans la nature; la difficulté beaucoup plus grande ici que partout ailleurs, d'appercevoir les rapports des cauſes & de leurs effets, toutes ces circonſtances ont ouvert le plus vaſte champ aux conjectures. L'autorité, comme il arrive dans toutes les matières qui ne ſont pas ſuſceptibles d'évidence ou

de démonſtrations rigoureuſes, ſoit par leur propre nature, ſoit relativement aux perſonnes qui s'en occupent, l'autorité, dis-je, a établi une multitude d'opinions, que le préjugé a maintenues & accréditées pendant une longue ſuite de ſiècles, ſans qu'on ait ſongé à les combattre, ou du moins ſans qu'on leur en ait ſubſtitué de plus raiſonnables. Et lorſque des Médecins plus ſages ont tâché de porter ſur ce chaos le flambeau de l'obſervation & de la philoſophie, ils ont trouvé tant d'erreurs à détruire, tant de fauſſes doctrines à réfuter, qu'ils n'ont pu faire que bien peu de chemin dans la carrière de la ſcience & de la vérité.

Il n'y a pas un ſujet de médecine, quelque bien manié qu'il ait été par des Auteurs éclairés, qui n'offre encore à l'expérience beaucoup de queſtions intéreſſantes à décider. La fièvre puerpérale en eſt un exemple frappant. Cette maladie eſt de tous les temps & de tous les pays. Elle avoit déjà été obſervée par

Hippocrate, & il eſt à préſumer qu'il n'y a pas un Médecin qui ne l'ait rencontrée quelquefois dans ſa pratique. Elle paroît d'ailleurs ſi ſimple, la ſuite des ſymptômes eſt ſi uniforme & ſi conſtante, qu'il ſembleroit que tout ce qu'on pouvoit dire à ſon ſujet doit être épuiſé. Cependant, malgré tant d'obſervations, malgré tant de traités écrits ſur les maladies des femmes en couche, non-ſeulement ſa nature & ſa cauſe prochaine, mais auſſi la méthode qu'on doit ſuivre pour ſa guériſon, ſont encore autant de problêmes.

Je ne me flatte pas de donner une ſolution complette de tous ces problêmes; mais je me propoſe, en publiant le réſultat de mes obſervations ſur ce ſujet ſi intéreſſant, & en le comparant avec ce qu'en ont dit quelques Auteurs, de réveiller l'attention des Médecins qui ont adopté avec trop de confiance les opinions reçues, & de les engager à les examiner ſcrupuleuſement en interrogeant avec ſoin la nature.

§. I. *Cauſe prochaine de la Fièvre puerpérale. Réfutation de ceux qui regardent cette maladie comme étant eſſentiellement une Fièvre putride.*

D'après la deſcription que j'ai donnée au chapitre précédent, de la fièvre puerpérale & de ſes ſymptômes, il paroît évident que la cauſe prochaine de cette maladie eſt une inflammation des viſcères du bas-ventre. C'eſt particulièrement aux diſſections que j'en appelle pour conſtater cette cauſe. Les taches de gangrène qu'on obſerve ſur les inteſtins ; le rétréciſſement que l'on trouve quelquefois dans quelqu'une de leurs parties, accompagné du raccorniſſement de leurs membranes ; la grande quantité de pus qui eſt épanchée dans toute la cavité de l'abdomen, en ſont des marques non équivoques. M. Hulme, comme je l'ai déjà dit, eſt le premier qui ait expoſé cette opinion avec une certaine étendue, & il l'a établie avec beaucoup de force.

D'un autre côté elle a été vivement combattue, entr'autres par M. White, qui regarde la fièvre puerpérale comme étant en tout point une fièvre putride (1) & maligne. Il importe d'éclaircir le sujet de cette dispute ; de montrer que M. White en réfutant M. Hulme n'a pas donné des argumens sans replique ; & de faire voir que son sentiment sur la nature de la fièvre puerpérale, est faux dans son principe, comme dangereux dans ses conséquences.

Il prétend anéantir l'induction tirée de l'apparence des cadavres, en citant différens Auteurs, qui ont trouvé des gangrènes & des suppurations dans ceux des personnes mortes à la suite de maladies putrides. Suivant moi, sa conclusion n'est pas juste.. Au lieu de dire que le mal qu'on trouve par la dissection dans les

(1) Voyez p. 24 où il l'appelle, *a malignant fever of the same genus as the jail or hospital fever.*

viscères

viſcères à la ſuite de la fièvre puerpérale, n'annonce point que la maladie ait été inflammatoire, parce qu'on découvre des affections de la même eſpèce en diverſes parties du corps, à la ſuite de maladies d'une nature toute différente, je conclurois plutôt que dans tous ces cas où l'on trouve quelques organes particuliers ſuppurés, ou gangrenés, il y a eu avant la mort une inflammation de ces mêmes organes.

C'eſt ce qui paroît évident, même d'après les Auteurs dont M. White tire ſes autorités. Il cite entr'autres Cleghorn, qui en décrivant la dyſſenterie épidémique de Minorque, dit, qu'à l'ouverture des cadavres, il a toujours vu les gros inteſtins enflammés & gangrenés, & quelquefois un épanchement de matière purulente dans l'abdomen, accompagné de marques d'inflammation de divers autres viſcères. En parlant des fièvres tierces du même pays, cet Auteur rapporte encore, qu'il a conſtamment

trouvé chez ceux qui en étoient morts, quelque partie du tiſſu graiſſeux du bas-ventre, du méſentère, du colon, &c. noirâtre, ou même totalement gangrenée. Mais bien loin de regarder ces accidens comme dépendans d'une diſpoſition à la putridité, eſſentielle à ces maladies dont ils ſont les ſuites, M. Cleghorn les conſidère comme les effets d'une vraie inflammation. Auſſi, dans le traitement de la dyſſenterie, il recommande fortement la méthode rafraîchiſſante & antiphlogiſtique; il répète pluſieurs fois la ſaignée au commencement de la maladie, & n'emploie les autres moyens propres à évacuer les matières irritantes, qu'après avoir fait uſage de ces ſecours auxquels il attache beaucoup d'importance. Dans le traitement des fièvres tierces, au commencement de ſa pratique dans l'île de Minorque, il employoit les mêmes moyens à cauſe des violentes coliques qui les accompagnent, auxquelles il donne expreſſément le nom d'inflam-

mation d'entrailles, & contre leſquelles il recommande aux Médecins de ſe tenir extrêmement ſur leurs gardes. Il a trouvé enſuite qu'une ſeule ſaignée pouvoit ſuffire, parce que le kina pris en grandes doſes prévenoit les coliques, en même temps qu'il empêchoit le retour des accès.

Dans les corps de ceux qui ſont morts de fièvres proprement dites putrides ou malignes, on trouve très-fréquemment quelque partie des inteſtins gangrenée; ſouvent des portions du cerveau dans un état d'inflammation, & quelquefois des dépôts purulens aſſez conſidérables dans l'intérieur de ſa ſubſtance. Mais M. White ſe trompe, quand il conſidère ces diverſes apparences, comme dépendantes directement de la diſpoſition à la putridité. Il y a preſque toujours dans ces maladies une complication d'inflammation purement locale, laquelle peut être l'effet de quelque irritation produite par le miaſme qui a cauſé la maladie princi-

pale, ou dépendre de quelque dérangement dans l'équilibre de la circulation, occaſionné par le grand affaiſſement du principe vital ; affaiſſement qui n'eſt jamais uniforme dans toutes les parties du ſyſtême, & qui, en conſéquence de ſon inégalité, peut exciter un ſpaſme dans les extrémités de certains vaiſſeaux ſanguins, d'où réſulte l'inflammation des organes auxquels ils appartiennent

C'eſt cette complication d'inflammation qui fait le plus grand danger des fièvres malignes ; il eſt rare même que l'on meure de ces maladies, ſans qu'elles aient été accompagnées de quelque affection de cette nature, ſoit que le cerveau, le bas-ventre, la poitrine ou quelque partie extérieure en ait été le ſiège. Ce qui rend ces inflammations ſi fâcheuſes, c'eſt le grand abattement des forces, & l'affaiſſement du ſyſtême nerveux, qui ne permettent pas d'employer auſſi hardiment la méthode des évacuations, au moyen de laquelle on réuſſiroit dans

toute autre circonſtance ; & qui font qu'elles ſont, beaucoup plus facilement que dans d'autres cas, ſuivies de gangrène ou de ſuppuration, dont les exhalaiſons infectes achèvent promptement de détruire l'énergie du principe vital.

Cependant c'eſt par l'uſage des ſecours propres aux accidens inflammatoires, prudemment combiné avec celui des remèdes cordiaux & toniques, que l'on parvient aſſez ſouvent à obtenir une guériſon, même dans des cas très-graves de fièvre putride ou maligne. Les ſaignées topiques faites par des ventouſes, ou des ſangſues ; les véſicatoires appliqués le plus près poſſible de la partie affectée ; les bains ; les fomentations ; les remèdes internes propres à réſoudre le ſpaſme des extrémités des vaiſſeaux, & à favoriſer les ſécrétions, comme ſont toutes les préparations d'antimoine, mais particulièrement la poudre de James ; le camphre, le muſc, le ſeneka, &c. ont quelquefois opéré des miracles.

Il ne faut donc jamais regarder ces gangrènes & ces ſuppurations, que l'on trouve dans les cadavres à la ſuite de maladies aiguës, comme des effets directs de la tendance à la putréfaction, mais comme étant produites par quelque inflammation; ſoit que la diſpoſition inflammatoire ait été générale dans tout le ſyſtême, ſoit qu'elle ait été limitée à certaines parties, ſoit qu'il y ait eu quelque complication de maladie putride. Par conſéquent les diſſections nous conduiſent à conclure, par l'analogie la plus raiſonnable, qu'il y a dans la fièvre puerpérale une violente inflammation des viſcères du bas-ventre.

La queſtion eſt à préſent, s'il faut conſidérer cette inflammation comme le mal eſſentiel, ou ſi elle n'eſt qu'un ſymptôme d'une autre maladie, comme dans les fièvres putrides ou malignes? On peut aiſément décider cette queſtion, en ſuivant la deſcription de la fièvre puerpérale que j'ai donnée ci-deſſus.

Mais pour éclaircir ce ſujet autant qu'il eſt en mon pouvoir, je vais faire encore quelques recherches ſur les différentes manières dont ſe compliquent les maladies inflammatoires & putrides, & ſur les cauſes qui peuvent modifier ces complications.

§. I. *Recherches ſur la connexion qui exiſte entre les maladies inflammatoires & les maladies putrides, & particulièrement la gangrène. Cauſes qui déterminent ou accélèrent la tendance à la putridité.*

Tous les fluides de notre corps ont une tendance marquée à la putréfaction, dont les effets ſont conſtamment prévenus, tant que la vie & la ſanté ſubſiſtent, par l'énergie du principe vital, & par le renouvellement continuel de leurs parties conſtituantes au moyen des alimens. Mais différentes cauſes, tant internes qu'externes, peuvent augmenter cette

disposition, & produire un état réel de putrescence dans lē corps vivant. Telles sont toutes les exhalaisons putrides qui agissent comme des fermens sur la masse des humeurs, (1) toutes les vapeurs

---

(1) Y a-t-il effectivement des exhalaisons putrides, qui agissent comme des fermens sur la masse des humeurs ? Ou plutôt, ces miasmes dangereux qui altèrent si promptement la santé & les principes de la vie, peuvent-ils en aucun cas, être considérés comme agissant directement sur les fluides soumis au mouvement de la circulation ? Je ne le crois pas, ou du moins, je regarde la chose comme extrêmement douteuse; & si je m'exprime ici de manière à faire supposer le contraire, je dois avertir, que ce n'est que pour me conformer, quant à présent, à l'opinion reçue, afin qu'on ne me taxe pas d'inconséquence si jamais je cherche à établir, que les effets des exhalaisons méphitiques sur nos humeurs, sont seulement sécondaires; & que l'action qu'elles exercent sur elles est bien différente de celle que déployent des levains sur les matières qu'ils font fermenter.

méphitiques, tous les miaſmes contagieux qui agiſſent directement ſur le principe vital, & qui en diminuant ſon énergie, & ſon pouvoir antizymique, permettent aux fluides de ſuivre leur pente naturelle vers la putréfaction. L'état inflammatoire des vaiſſeaux ſanguins, ſoit général dans tout le ſyſtême, ſoit limité à quelque organe particulier, lorſqu'il eſt porté à un certain degré, peut auſſi occaſionner une diſpoſition de la même nature, à cauſe de l'atonie qui ſuit toujours une action trop violente des fibres motrices. C'eſt, ſuivant moi, cette atonie des vaiſſeaux ſanguins qui, lorſqu'elle eſt complette, devient la cauſe prochaine de la gangrène, parce que ces vaiſſeaux n'agiſſant plus ſur les fluides qu'ils contiennent, ces fluides ceſſent de circuler & ſe corrompent très-promptement.

Je ne ſaurois, ſans m'écarter trop de mon plan, examiner toutes les queſtions qui ſe préſentent ici, entrer dans la théorie des fièvres putrides qui ſe ſont mon-

trées d'abord comme de ſimples fièvres inflammatoires, ſans aucune détermination locale, ni ſuivre la Nature dans le procédé de l'inflammation, dans celui de la ſuppuration, & dans toutes ſes conſéquences. Mais comme la gangrène eſt le cas de putréfaction la plus complette qui puiſſe avoir lieu dans le corps vivant, j'entrerai dans quelques détails ſur les cauſes qui accélèrent, ou modifient ſa formation, dans les maladies inflammatoires; & je tâcherai par là de jetter quelque jour ſur le ſujet que je traite.

La première circonſtance à laquelle il faut ici faire attention, c'eſt que toutes les parties ſujettes à l'inflammation, ne ſont pas également ſuſceptibles de ſe gangrener. La diſpoſition à la gangrène eſt beaucoup plus marquée dans les parties très irritables, telles que l'eſtomac, les inteſtins, la veſſie. Les coliques inflammatoires abandonnées à elles-mêmes tuent quelquefois en peu d'heures, & dans ces cas on trouve toujours quelque

portion des inteſtins gangrenée. Une tenſion ou compreſſion extraordinaire de la partie enflammée, augmentant l'irritabilité dans des organes qui en ſont naturellement moins pourvûs, peut auſſi en très-peu de temps cauſer la gangrène dans ces organes.

Lorſque la cauſe d'une maladie inflammatoire ſe trouve compliquée d'un levain putride, on voit la gangrène ſe manifeſter beaucoup plus promptement, ou du moins beaucoup plus ſûrement, que s'il n'y a point de ſemblable complication. C'eſt ce qui paroît dans certaines maladies contagieuſes qui ſe manifeſtent d'abord par des ſymptômes d'inflammation. Telles ſont, par exemple, les dyſſenteries & les fièvres d'accès de l'île de Minorque, dont nous venons de parler. Telle eſt la petite vérole, qui pour l'ordinaire a dans les commencemens tous les caractères d'une maladie inflammatoire, qui conſéquemment exige l'uſage de tous les remèdes propres à diminuer

l'action trop forte des vaisseaux sanguins, le regime rafraîchissant poussé aussi loin qu'il est possible, l'application même d'un froid extérieur long-temps continuée, mais qui prend bientôt l'apparence d'une maladie putride, est accompagnée d'une suppuration fétide, & souvent de la mortification des parties de la peau qui ont le plus souffert dans le premier période de la maladie.

La facilité plus ou moins grande avec laquelle des parties enflammées tendent à se gangrener, tient aussi à une disposition particulière des sujets. Cette disposition peût être constitutionnelle ou accidentelle. On peut croire qu'elle tient à quelque particularité dans la constitution, lorsqu'on voit la gangrène se former très-promptement à la suite de symptômes peu graves en apparence, & desquels pour l'ordinaire on n'auroit pas lieu de redouter de semblables conséquences; lors sur-tout que cette disposition paroît héréditaire, comme elle l'est souvent en

effet. C'eſt une diſpoſition de cette eſpèce qui contribue à rendre la petite vérole ſi terrible pour les uns, tandis qu'à peine elle eſt un mal pour les autres, & qui quelquefois la rend meurtrière, même après l'inoculation, dont l'heureuſe influence n'eſt pas encore aſſez puiſſante pour prévenir chez tout le monde les cruels effets de cette maladie.

Nous ne pouvons point dire à quoi tient cette diſpoſition particulière de certaines perſonnes, ni déterminer *à priori* qui ſont celles chez qui elle exiſte ; & quand nous le pourrions, cette connoiſſance ne ſeroit pas d'un grand uſage. Mais ce qu'il nous importe de connoître, ce dont on pourroit déduire une infinité de conſéquences pratiques, ce ſont les cauſes qui peuvent accidentellement occaſionner une diſpoſition de la même nature : telles ſont, par exemple, la vieilleſſe, les maladies antécedentes, l'état de l'ame, le régime, le climat, le lieu que l'on habite dont l'atmoſphère peut

varier beaucoup dans le même pays.

Chez les vieillards, le principe vital perd de ſon énergie, & le ton des vaiſſeaux s'affoiblit. Ils ſont beaucoup plus ſujets que les jeunes gens aux maladies gangréneuſes, & toute eſpèce d'inflammation, celle des plaies entr'autres, prend beaucoup plus aiſément cette tournure chez eux, que chez des perſonnes d'un âge moins avancé. C'eſt ce que chacun peut aiſément vérifier par ſa propre obſervation.

La même diſpoſition eſt ſouvent la conſéquence de certaines maladies qui ont diminué l'activité du ſyſtême nerveux, ou le ton des fibres dans quelque organe particulier. A la fin des fièvres malignes, il n'eſt pas rare de voir ſe former dans quelque partie du corps une tumeur inflammatoire, que les Médecins ſont accoutumés à regarder comme un dépôt critique. Si le malade a encore des forces, ſi on a ſoin de les ſoutenir par des toniques ou des cordiaux, cette tu-

meur ou se résout, ou vient en suppuration, & se termine heureusement. Mais si les forces du malade sont fort épuisées, s'il est dans un mauvais air, s'il est mal soigné, on voit souvent cette inflammation se terminer par la gangrène. Chez les hydropiques, toute cause d'irritation dans quelqu'une des parties de la peau qui par une grande extension ont perdu leur ressort, peut produire une inflammation, & cette espèce d'inflammation a pareillement une disposition des plus marquées à devenir gangreneuse.

L'état de l'ame a aussi un grand pouvoir à cet égard; les passions tristes diminuent l'énergie du sensorium, & cette atonie s'étend sur toutes les parties du système. Si dans ces circonstances il survient une maladie inflammatoire, si elle occupe quelque organe irritable & plus particulièrement soumis à l'influence du cerveau, elle est beaucoup plus sujette que dans un autre temps à se terminer d'une manière fâcheuse. Les coliques in-

flammatoires qui tendent le plus rapidement à la gangrène, ſont celles qu'excite quelquefois un chagrin violent, ou qui prennent naiſſance pendant que l'ame eſt en proie à quelque affection de ce genre.

Chacun connoît les effets pernicieux de ce qu'on nomme vulgairement un régime échauffant. Les alimens très-ſucculens, ceux qui piquent le plus l'organe du goût, les liqueurs ſpiritueuſes, les râgouts, les aromates, augmentent beaucoup l'irritabilité des vaiſſeaux ſanguins; & en même temps qu'ils les diſpoſent au ſpaſme inflammatoire, ils diminuent chez eux cette force tonique qui maintient leur action dans l'état de ſanté, & augmentent par cette raiſon la tendance à la putridité dans les affections générales du ſyſtême, & à la gangrène dans les inflammations locales proprement dites. Si ces cauſes ne produiſent pas toujours les mêmes effets, c'eſt ſouvent parce que l'habitude en émouſſe l'in-

tenſité, ou parce que chez les gens qui mènent une vie active, l'exercice continuel des fibres motrices maintient le ton des vaiſſeaux, & balance en eux cette pente à une irritabilité exceſſive, qui à la plus légère occaſion pourroit devenir une cauſe de maladie.

Le climat a auſſi une influence très-remarquable ſur les tempéramens, & le plus grand pouvoir pour engendrer les diſpoſitions de ce genre; il paroît même juſqu'à un certain point déterminer la conſtitution originelle. Dans les pays froids, les fibres motrices des vaiſſeaux ſanguins ſont, comme tout le reſte du ſyſtême muſculaire, douées d'une très-grande force tonique, & d'une irritabilité peu conſidérable, ſi on la compare à ce qu'elle eſt dans d'autres parties du globe. Les hommes y ſont plus ſujets aux maladies d'inflammation proprement dites, telles que le catarrhe, la péripneumonie, le rhumatiſme. Le froid, en augmentant outre meſure le ton des vaiſ-

ſeaux, produit ce qu'on nomme la diſpoſition inflammatoire, qui n'eſt pas une maladie, mais qui fait que l'on eſt plus aiſément affecté par toutes les cauſes qui produiſent des maux de ce genre. Auſſi les voit-on ſe manifeſter particulièrement au printemps, lorſque les rayons du ſoleil devenus plus ardens ont réchauffé l'atmoſphère, & augmenté l'activité de la circulation. Le ſang pouſſé avec plus de force dans les extrémités des artères rétrécies par l'augmentation de ton qu'a produite en elles le froid de l'hiver, éprouve une réſiſtance inaccoutumée; & en vertu d'une loi conſtante de l'économie animale, cette réſiſtance excite une réaction des gros vaiſſeaux, & une ſorte d'érétiſme dans les petits, qui à la moindre occaſion ſe change en ſpaſme inflammatoire dans tel ou tel organe particulier, ſuivant que les circonſtances déterminent la cauſe occaſionnelle à agir ſur une partie plutôt que ſur l'autre. Mais en diminuant la tenſion du ſyſtême artériel par

la ſaignée, en faiſant uſage d'un régime rafraîchiſſant, en adminiſtrant quelques remèdes ſédatifs, on vient pour l'ordinaire aiſément à bout de ces maladies. L'excès même de force tonique des vaiſſeaux leur ſert de préſervatif contre les mauvais effets d'une irritabilité accidentelle, & prévient les ſuites fâcheuſes que l'inflammation pourroit avoir dans d'autres circonſtances.

Dans les pays chauds au contraire, la force tonique eſt peu conſidérable & l'irritabilité eſt extrême. Les maladies inflammatoires y ſont plus rares & beaucoup plus dangereuſes. Le rhumatiſme toujours engendré par le froid, y eſt à peu près inconnu. Les inflammations du cerveau, de la poitrine, des viſcères du bas-ventre, qui peuvent être occaſionnées par beaucoup d'autres cauſes, telles que l'action de certains miaſmes, des erreurs dans le régime, des paſſions de l'ame, y ſont plus fréquemment obſervées; & la violence des ſymptômes étant

proportionnée à l'exceſſive irritabilité des vaiſſeaux, il en réſulte promptement la gangrène & la deſtruction des organes qui étoient le ſiège du mal.

Dans les pays où la chaleur eſt ordinairement très-conſidérable, mais dont la température eſt cependant ſujette à quelques altérations, le froid, quoique léger, occaſionne des maladies inflammatoires d'autant plus funeſtes, que les habitans y ont été accoutumés à une atmoſphère plus ardente. Dans l'île de Minorque, par exemple, il regne pendant l'hiver des inflammations de poitrine qui tuent les malades en très-peu de temps, s'ils ne ſont ſecourus avec toute la diligence poſſible, & qui exigent des ſaignées beaucoup plus promptes & beaucoup plus abondantes, que les maladies de la même nature dans les pays plus voiſins du Nord. (1)

(1) Cleghorn's Obſervations on the Epidemical diſeaſes of Minorca, p. 259.

Enfin dans tous les climats, la salubrité de l'atmosphère dans laquelle on vit peut varier beaucoup à raison des exhalaisons de différens genres dont elle est fréquemment souillée. Ces exhalaisons, soit qu'elles s'élèvent de terres humectées par des eaux croupissantes, soit qu'elles tirent leur origine d'émanations animales, sont toutes de nature à disposer les personnes qui y sont exposées à des maladies putrides, & en diminuant le ton des artères elles rendent plus fâcheuses les maladies inflammatoires qui peuvent leur survenir. En général dans les pays très-chauds, lors même qu'elles ne causent pas immédiatement des maladies, » elles » abattent le courage & les forces, (1) » donnent un penchant à l'inaction & au » sommeil, & affoiblissent toutes les fa» cultés intellectuelles. Toute étude,

(1) Lind on diseases of hot Climates, Part 2, Ch. 1.

» toute attention ſoutenue de l'ame à » quelque ſujet devient dangereuſe ; les » plaiſirs de l'amour y ont ſouvent des » conſéquences funeſtes, les paſſions y » ſont plus ſujettes à déranger le corps » que dans un air plus pur. Une vive » émotion ſuffit fréquemment pour cau- » ſer un accès de fièvre ; un emporte- » ment de colère, un chagrin, donnera » la jauniſſe ou la fièvre jaune ; la vue » d'un objet déſagréable, un récit capa- » ble d'inſpirer de l'effroi, occaſionnent » ſouvent des maladies qui tuent en vingt- » quatre heures. Si l'on tranſporte des » bleſſés dans une atmoſphère ainſi in- » fectée, leurs plaies, quoiqu'elles paroiſ- » ſent en bon état, & tendantes à ſe fer- » mer, ſe rouvrent bientôt & prennent » tous les caractères de la putridité. » Dans les pays dont l'air eſt ainſi empoi- ſonné par ces exhalaiſons, on n'obſerve pas des maladies inflammatoires, ou du moins s'il en exiſte, comme pourtant je n'en doute pas, elles prennent ſi promp-

tement tous les caractères de maladies putrides, qu'elles demeurent confondues avec celles qui étoient essentiellement telles dans leur principe, & que quant à la cure elles n'admettent pas un autre traitement.

Dans les climats tempérés, les exhalaisons impures ne sont pas aussi nuisibles, quoiqu'en certaines circonstances elles produisent des effets analogues à ceux que nous venons de décrire. Les vapeurs marécageuses y énervent aussi le principe vital, & produisent des fièvres intermittentes ou rémittentes, dont la considération n'est point de notre sujet. Les effets des émanations animales se manifestent sur-tout dans les villes, & particulièrement dans les grandes villes. Là, l'air toujours mêlé avec celui qui a servi à la respiration d'un grand nombre d'hommes & d'animaux resserrés dans un petit espace, & entassés pour ainsi dire les uns sur les autres, chargé des vapeurs qui s'exhalent constamment de

la ſurface de leur corps, retenu par une infinité d'obſtacles, ne peut circuler librement, ni ſe renouveller comme celui que reſpirent dans la campagne des hommes beaucoup plus iſolés. Mille autres ſources d'exhalaiſons putrides contribuent encore à le ſouiller. Telles ſont les boucheries, les cloaques, les ordures de toute eſpèce dont la police la plus exacte ne peut jamais purger aſſez promptement les villes d'une certaine grandeur. L'air ainſi corrompu n'eſt plus auſſi propre à maintenir le principe vital dans toute ſon énergie; où plutôt, ces vapeurs produites par la putréfaction, dont il eſt impregné, agiſſent ſur ce principe comme un poiſon & détruiſent ſon activité. De là vient que les villes ſont les tombeaux du genre humain; chaque année il y meurt beaucoup plus de gens qu'il n'en naît, enſorte qu'elles ſe dépeupleroient très-promptement, ſi les habitans n'étoient conſtamment renouvellés par les gens de la campagne. L'habitude

fait

fait que la plupart de ceux qui y font leur séjour ne s'en trouvent pas inc mmodés, mais lorsqu'ils vont vivre dans un air plus pur, le bien-être qu'ils éprouvent leur fait assez sentir la différence de cette atmosphère à celle qu'ils ont quittée. D'ailleurs si les adultes & les personnes d'une constitution vigoureuse résistent à ce poison, les enfans, les personnes foibles, les valétudinaires en souffrent fréquemment, & l'on en voit périr une multitude qui auroient vécu & recouvré des forces, s'ils avoient pu respirer l'air de la campagne.

Je ne puis pas dire à quel point l'impureté de l'air dans les villes peut influer sur les maladies inflammatoires, & déterminer leur tendance à la putréfaction. Je ne connois point d'observations qui ayent été faites dans la vue de décider cette question. Mais il me paroît qu'en général, les fièvres inflammatoires sans détermination locale se terminent plus promptement dans la campagne que

dans les villes, ou elles ſont plus ordinairement ſuivies de quelques ſymptômes de putridité, & que les inflammations particulières, celles de la gorge par exemple, de la poitrine, des entrailles y ſont beaucoup plus ſujettes à ſe terminer par la gangrène. Dans les grands hôpitaux, où les pernicieux effets de l'air corrompu par des exhalaiſons animales ſont plus manifeſtes que par-tout ailleurs, on remarque ſur-tout que les bleſſés dont les plaies ſont accompagnées d'une inflammation conſidérable, & de nature à intéreſſer des parties très-irritables, ont infiniment plus de peine à ſe guérir que ceux qui ont le bonheur de pouvoir être ſoignés dans un air plus pur. (1) » Les contuſions violentes « dit un Chirurgien très-éclairé, qui s'eſt beaucoup occupé des moyens de parer à ces inconvéniens, » les brûlures, » les plaies de parties nerveuſes ou mem-

(1) Aïkin, Thoughts on hoſpitals, p. 24.

» braneuſes, les fractures compoſées &
» autres maux de cette eſpèce, ſont par-
» ticulièrement dangereux & difficiles à
» guérir dans l'air impur d'un hôpital.
» Les Chirurgiens des armées & des flot-
» tes, ont appris à connoître par une ex-
» périence malheureuſe les terribles ſuites
» des plaies faites par des armes à feu,
» dans leurs hôpitaux. Ils voyent l'inu-
» tilité de tous leurs efforts pour ſauver
» un membre fracaſſé, & malgré toute
» leur répugnance, ils ſont conduits à
» recourir fréquemment à l'amputation,
» remède déſagréable par lui-même,
» & dangereux dans ces ſortes de cas. Et
» tout Chirurgien attaché au ſervice
» d'un hôpital vaſte & abondant en ma-
» lades, ſait combien il eſt difficile d'y
» guérir une fracture compoſée. Cette
» difficulté eſt ſi généralement reconnue,
» que les plus humains & les plus ſenſés
» d'entr'eux ont été obligés de ſe ſou-
» mettre à cette affreuſe regle de pra-
» tique, que dans toute fracture com-

» posée il faut faire l'amputation sur le » champ. Cependant la différence de suc- » cès dans la pratique particulière mon- » tre assez que cette regle n'est point » fondée sur la nature même du mal, » mais seulement sur la malignité de l'air » des hôpitaux. »

Cette pernicieuse influence du mauvais air, ne s'étend pas également à toutes les maladies inflammatoires ; mais celles qui par leur nature, ou plutôt par une disposition particulière des vaisseaux affectés, ont naturellement une tendance plus marquée à se terminer par la gangrène, sont aussi celles où l'on en observe plus manifestement les effets. Nous avons de ceci un exemple bien frappant dans l'éry sipèle, espèce particulière d'inflammation dont le siège paroît limité aux vaisseaux les plus voisins de la peau ou de la surface des viscères, dont l'effet est constamment un épanchement de sérosité âcre, qui n'est retenue que par l'épiderme ou l'épithelion, & conséquemment ne forme

jamais de pus, & dont la cauſe prochaine paroît tenir entièrement à une augmentation d'irritabilité dans ces vaiſſeaux qui en ſont le ſiège. Tandis que des inflammations d'un autre genre, telles que la pleuréſie, le rhumatiſme aigu ſurviennent particulièrement à des perſonnes robuſtes, & chez leſquelles le principe vital a beaucoup d'énergie, l'éryſipèle attaque également des perſonnes délicates, âgées, ou cacochymes; on le voit auſſi ſe manifeſter comme ſymptôme dans des parties affoiblies, & qui ont juſqu'à un certain point perdu leur ton, lorſque la peau eſt irritée par une diſtenſion exceſſive, comme cela arrive aux parties devenues œdémateuſes, ou par quelqu'autre cauſe. Dans ces derniers cas ſur-tout, il tend facilement à la gangrène, & dans la cure il faut bien prendre garde à ne pas employer des moyens qui puiſſent affoiblir le malade. Mais en général, lorſqu'il attaque des perſonnes fortes & bien portantes d'ailleurs, lorſ-

que ſa cauſe n'eſt pas compliquée de quelque levain putride, il demande à être traité par la ſaignée, les remèdes tempérans & le régime le plus rafraîchiſſant. Cette méthode eſt généralement admiſe; Sydenham, Boerhaave, Cullen, & preſque tous les plus grands Praticiens la recommandent. M. Brocklesby (1) après une pratique très étendue comme Médecin d'armée, aſſure qu'il n'a point vu de maladies aiguës qui ſe guériſſent plus ſûrement que l'éryſipèle par la ſaignée & un abondant uſage de nitre.

Cependant cette pratique garantie par tant d'autorités, & par le ſuccès le plus conſtant dans la campagne & dans les Villes qui par leur peu d'étendue, ou par une ſituation particulière, ont l'avantage de jouir d'un air pur, ne réuſſit pas également bien dans les grandes villes, & quoique ſuivie avec prudence, elle y

(1) Medical obſervations by Richard Brocklesby, p. 140.

eſt ſouvent ſans ſuccès. Le ſavant & ingénieux M. Fordyce accoutumé à exercer la médecine en Ecoſſe, & à traiter l'éryſipèle par la ſaignée & les remèdes rafraîchiſſans, vit bientôt, lorſqu'il eut commencé à pratiquer à Londres, qu'il falloit ſuivre une autre méthode dans le traitement de cette maladie, parce que celle là manquoit fréquemment, & qu'en affoibliſſant les malades elle amenoit ſouvent des ſymptômes de malignité. Son génie & l'expérience le conduiſirent à en adopter une bien différente, & en apparence tout à fait oppoſée; il trouva que tout ce qu'il faiſoit autrefois par des évacuations & des remèdes antiphlogiſtiques, il pouvoit l'obtenir par de très-fortes doſes de kina. Depuis cette découverte, il fait faire quelquefois une ſaignée au commencement de la maladie, & ſeulement aux gens les plus robuſtes; le plus ſouvent il n'en fait point, quoique la fièvre paroiſſe très-forte, mais il donne ſur le champ le kina en ſubſtance

à la dose d'une once ou davantage, toutes les vingt-quatre heures. Par ce moyen il calme promptement l'irritation des vaisseaux, il abat la fièvre, il fait cesser les symptômes nerveux qui par-tout accompagnent plus ou moins l'érysipèle, & prévient sûrement les symptômes de putridité & de malignité qui se manifestent souvent, lorsqu'on traite cette maladie dans un air impur par la méthode des évacuants, ou lorsqu'on l'abandonne entièrement à elle-même. On peut voir dans ses élémens de pratique, qu'il suit cette méthode, même dans l'érysipèle de l'urètre qui accompagne la gonorrhée virulente.

Je ne sais jusqu'à quel point réussiroit ce traitement lorsqu'aucune cause extérieure ne concourt pour donner à la maladie une terminaison fâcheuse. Je ne l'ai jamais suivi dans ma pratique, parce qu'à Genève la méthode ordinaire a toujours le plus heureux succès. Cette ville par sa situation avantageuse sur une col-

line, par le cours du Rhône qui la traverse, par le voisinage d'un grand lac dont l'eau est parfaitement pure, par la police exacte qui y regne, jouit d'un air plus sain qu'aucune ville de la même grandeur. A l'exception de la petite vérole & de quelques autres exanthèmes, les fièvres épidémiques & contagieuses qui désolent tant de pays, y sont totalement inconnues; on n'y voit que très-peu de maladies vraiment putrides ou malignes, & celles ci sont presque toujours sporadiques. Toutes les maladies aiguës y portent plus ou moins un caractère inflammatoire, & je puis dire qu'il n'y en a point où la saignée ne soit utile au moins dans le commencement.

§. III. *Influence du mauvais air sur les Femmes en couche.*

Revenons à présent à la fièvre puerpérale. Cette maladie est une de celle qui sont le plus affectées par l'influence

du mauvais air, comme cela ſe prouve par une multitude de faits conſignés dans les annales de la médecine. Van Swieten raporte d'après Peu, que dans un hôpital où il mouroit beaucoup de femmes en couche, on ſoupçonna qu'elles étoient mal gouvernées ou négligées par les accoucheurs. Un Médecin examinant avec ſoin toutes les circonſtances, crut trouver la cauſe de ces déſaſtres en ce que l'appartement des femmes en couche étoit immédiatement au deſſus de celui des bleſſés; & ce qui confirmoit ſon opinion, c'étoit qu'il mouroit un plus grand nombre de ces femmes lorſqu'il y avoit le plus de malades dans l'appartement inférieur. On mit les accouchées dans un autre appartement, & bientôt cette mortalité ceſſa. En général la fièvre puerpérale eſt toujours plus fâcheuſe dans les hôpitaux que partout ailleurs: les ſymptômes les plus légers de cette maladie, ceux qui dans d'autres circonſtances ſeroient de nature à ſe diſſiper promptement d'eux-

mêmes, ne tardent pas à devenir très-graves, & tuent les perſonnes qui en ſont atteintes, malgré tous les efforts de l'art pour les ſauver.

Mais conclurons nous delà, avec M. White, que cette maladie ſoit eſſentiellement une maladie putride, qu'elle ne doive ſon origine qu'à des cauſes qui tendent à diſpoſer les humeurs à la putréfaction, & que le mauvais air y contribue toujours plus ou moins? J'ai vu bien des cas de fièvre puerpérale très-graves, j'en ai même vu qui ont été mortels, qu'on ne pouvoit point attribuer à des cauſes de cette nature. Je donnerai dans la ſuite l'hiſtoire de trois de ces cas qui ſe ſont terminés par la mort, où il y avoit eu quelques erreurs de regime, mais où l'on prit, pendant le temps au moins que les malades furent confiées à mes ſoins, toutes les précautions poſſibles pour purifier l'air de leurs appartemens, & pour éviter tout ce qui pou-

voit le moins du monde favoriſer une tendance à la putréfaction.

Je ſuis faché de voir dans un ouvrage auſſi recommandable que celui de M. White, & dont il n'y a que le grand cas que j'en fais qui puiſſe m'engager à relever ce que j'y trouve de répréhenſible, qu'il aille juſqu'à donner pour cauſe immédiate de la fièvre puerpérale l'action d'un air impur ſur la matière des vidanges, par lequel elle eſt infectée & paſſe à un état de corruption. Suivant lui, cette matière ainſi corrompue étant repompée dans la matrice par les lymphatiques, ſe porte ſur l'omentum & les parties adjacentes, & y produit cet état de putréfaction qu'on y obſerve par la diſſection. Il paroît croire auſſi, que les matières putrides logées dans les premières voies, peuvent être réabſorbées au travers des tuniques des inteſtins, ſe porter ſur les autres viſcères, & contribuer à ces mêmes effets. » Pourquoi,

» dit-il, la fièvre puerpérale eſt elle tou-
» jours accompagnée de douleurs dans
» les régions hypogaſtriques ou iliaques,
» & fréquemment au deſſus de la ſym-
» phiſe du pubis ? C'eſt parce que ces
» parties ſont les plus voiſines de l'uterus
» & des inteſtins, & ſont par conſéquent
» plus à portée d'abſorber la matière pu-
» tride. Pourquoi trouve-t-on généra-
» ment la partie inférieure de l'omen-
» tum gangrenée ? C'eſt parce qu'elle
» eſt en contact avec l'uterus & les inteſ-
» tins, & que la nature graiſſeuſe de ce viſ-
» cère le diſpoſe à ſe gangrener promp-
» tement.» Mais d'abord il me paroît ab-
ſurde que l'on puiſſe regarder l'action de
l'air dans l'uterus comme la cauſe directe
de l'altération des vidanges, & je ne
comprends pas qu'à moins de le faire en-
trer par force, il puiſſe s'en introduire
la moindre parcelle dans ſa cavité. Si
l'air infecté d'exhalaiſons méphitiques eſt
dangereux pour les femmes en couche,
comme je n'en doute pas, ce n'eſt point

en agiſſant ſur une petite portion du corps, avec laquelle il ne peut pas même avoir de contact, ni en corrompant un fluide deſtiné à être promptement évacué, mais en vertu d'une action directe ſur le ſyſtême nerveux, avec lequel il communique par toute la ſurface interne de la bouche, des narines, des poumons, & par tout les points de la ſurface extérieure du corps qui ſont doués de ſenſibilité. Comme on voit la flamme d'une bougie s'affoiblir, & ne donner qu'une lumière très-pâle dans un air ſouillé de vapeurs impures, de même le principe vital, plus ſenſible encore à leurs funeſtes impreſſions, perd bientôt de ſon énergie dans une ſemblable atmoſphère; & toutes les cauſes nuiſibles, tant celles qui ſont inſéparables de la nature même de l'économie animale, que celles qui ne ſont qu'accidentelles, y deviennent plus dangereuſes. Les femmes dejà très-éprouvées par les travaux de l'accouchement, en ſont bien plus facilement affectées

qu'elles ne le feroient dans un autre temps ; & d'après ce qui a été dit de l'éryſipèle, il eſt aiſé de comprendre qu'une inflammation que nous avons lieu de regarder comme étant du genre éryſipelateux, ainſi que nous le verrons ci-après, dans une partie auſſi irritable que les inteſtins, & chez des perſonnes dans leſquelles, en conſéquence des circonſtances particulières où elles ſe trouvent, le principe vital a moins de vigueur, amène promptement des ſymptômes de putridité, la gangrène & la mort.

Je remarquerai encore ſur l'opinion de M. White, que quoique l'anatomie nous montre par-tout des vaiſſeaux abſorbans lymphatiques, & qu'il lui ſoit permis d'en admettre qui repompent les ſucs viciés contenus dans la cavité des inteſtins & dans celle de la matrice, il n'eſt point fondé à ſuppoſer que ces ſucs ainſi réabſorbés puiſſent ſe dépoſer ſur la ſurface des viſcères voiſins ; tous les faits au contraire annoncent que les fluides altérés

dans leur nature, lorſqu'ils ſont abſorbés par les vaiſſeaux lymphatiques, ne manifeſtent leurs mauvais effets qu'en affectant le ſyſtême glandulaire ; or nous ne voyons rien de ſemblable dans la fièvre puerpérale. Je crois encore qu'il eſt à préſumer, que ſi les vaiſſeaux lymphatiques repompoient dans la matrice un fluide capable de corrompre les parties voiſines de cet organe, il devroit toujours être lui-même corrompu le premier ; cependant ni M. Hulme, ni M. Leake, ni moi n'avons vu que ce fût le cas ; je ſuis convaincu au contraire qu'à peine une fois ſur dix paroît-il par la diſſection qu'il ait ſubi quelqu'altération de la nature de celles qu'on obſerve dans les autres viſcères. On voit donc que quoique le mauvais air puiſſe être extrêmement nuiſible aux femmes en couche, quoiqu'il paroiſſe même quelquefois engendrer la fièvre puerpérale, il ne peut cependant pas être conſidéré comme en étant la cauſe directe. Cette fièvre eſt

dans ſa nature une maladie tout-à-fait inflammatoire, & comme telle, elle n'eſt affectée par les cauſes de putridité que dans ſa terminaiſon, ou tout au plus, par l'effet de ces cauſes ſur le principe vital, qu'elles rendent en général plus irritable, & par là même plus ſuſceptible d'une révolution inflammatoire.

§. IV. *Cauſes prédiſpoſantes & occaſionnelles de la Fièvre puerpérale.*

Après avoir rendu raiſon de ce fait, je vais paſſer à l'examen des cauſes prédiſpoſantes & occaſionnelles qui peuvent donner lieu à cette maladie : cet examen ne ſervira pas peu à confirmer notre opinion ſur la nature de ſa cauſe prochaine.

(*a*) *Le changement de tenſion dans les vaiſſeaux du bas-ventre lors de l'accouchement.*

La première dont je ferai mention, c'eſt la compreſſion des vaiſſeaux de tous

les viſcères du bas-ventre pendant la groſſeſſe, & le changement qu'éprouvent ces viſcères, relativement à l'équilibre de la circulation, en conſéquence de l'accouchement. Pendant les derniers mois de la groſſeſſe, la matrice dont le volume eſt très-conſidérable, comprime extrêmement l'omentum & les inteſtins, particulièrement les inteſtins grêles à cauſe de leur ſituation dans la partie inférieure de l'abdomen; mais, ſoit que cette compreſſion augmente très-graduellement & que le corps s'y accoutume peu à peu, ſoit que la ſage Nature ait pris d'autres précautions pour parer aux inconvéniens qui pourroient en réſulter, il ne paroît pas que la ſanté des femmes enceintes en ſoit conſidérablement dérangée. Cependant, on voit pour l'ordinaire bien des petits ſymptômes, qui ſont la conſéquence d'un changement dans l'état de la circulation, & qui indiquent ou une pléthore réelle, ou plutôt une tenſion de tout le ſyſtême

ſanguin, ſemblable juſqu'à un certain point à celle qui a lieu dans les maladies inflammatoires. C'eſt par cette raiſon qu'il arrive ſi ſouvent aux femmes enceintes de ſe plaindre d'un ſentiment de plénitude, de douleurs de tête, de maux de dents, de chaleur extraordinaire; qu'elles ſupportent le froid beaucoup mieux qu'en tout autre temps; qu'elles ont le pouls plus fort & plus plein que dans l'état habituel; que lorſqu'on fait une ſaignée pendant la groſſeſſe, le ſang ſe couvre preſque toujours d'une croûte inflammatoire.

Auſſi-tôt après l'accouchement, la preſſion ſur les viſcères ne ſubſiſtant plus, le ſang paſſe avec plus de facilité de l'aorte deſcendante dans tous les vaiſſeaux abdominaux. Ces vaiſſeaux, qui probablement ont perdu un peu de leur ton, par la gêne dans laquelle ils ont été pendant long-temps, cèdent plus facilement qu'ils ne feroient dans d'autres circonſtances, à l'effort de la co-

lonne de ſang qui n'éprouve plus la réſiſtance accoutumée. Je ſuis d'autant plus porté à admetre cette atonie des vaiſſeaux, que les fibres mêmes des inteſtins perdent évidemment de leur reſſort, puiſqu'après leurs couches, la plupart des femmes ont le ventre plus volumineux qu'il n'étoit avant qu'elles fuſſent enceintes, puiſque ce gonflement ne ſe diſſipe que peu à peu, & puiſque cette diſpoſition va toujours en augmentant à chaque nouvelle groſſeſſe. Or il eſt permis de préſumer que ce qui arrive aux tuniques des inteſtins, arrive auſſi à celles de leurs vaiſſeaux qui ont été dans le même état de compreſſion & de gêne. Je dis donc qu'en conſéquence de cette atonie des vaiſſeaux, ils admettent une plus grande quantité de ſang, & qu'ils ſont par-tout dans un état de tenſion & de pléthore qui les rend très-irritables.

C'eſt ce changement d'équilibre dans la circulation qui eſt une des principales

cauſes prédiſpoſantes de la fièvre puerpérale. Il ne faut pas croire qu'il puiſſe jamais directement & par lui-même produire une inflammation ſans le concours d'aucune autre circonſtance : ſi cela arrivoit dans un ſeul cas, la même choſe devroit arriver dans tous. Mais la plénitude extraordinaire des vaiſſeaux du bas-ventre, jointe à l'irritabilité naturelle des viſcères auxquels ils ſe diſtribuent, les rend beaucoup plus ſuſceptibles que dans un autre temps d'être affectés par toutes les cauſes de ſpaſme, même les plus légères. Et la preuve que cette cauſe entre pour beaucoup dans la production de la fièvre puerpérale, c'eſt que cette maladie ſe déclare preſque toujours peu de temps après l'accouchement. M. Leake, Médecin d'un très-grand hôpital deſtiné uniquement aux femmes en couche, affirme que dans le temps où il y avoit le plus de fièvres puerpérales, les femmes groſſes, celles même qui étoient le plus près de leur terme, n'en étoient

jamais attaquées, quoiqu'elles ſe tinſſent conſtamment auprès des malades, & qu'elles leur rendiſſent des ſoins, mais qu'après l'accouchement pluſieurs d'entr'elles tomboient malades. On comprend aiſément que les cauſes occaſionnelles, telles que les affections de l'ame, le froid, le mauvais air, &c. n'ont pas le même pouvoir ſur les extrémités des artères des inteſtins pour y engendrer un ſpaſme inflammatoire, tandis qu'elles ſont dans cet état de compreſſion dont nous avons parlé, que lorſque ayant perdu une partie de leur ton, & n'étant plus ſoutenues par cette compreſſion même qui y ſuppléoit, diſtendues d'ailleurs par une quantité de ſang d'autant plus grande que ce fluide y aborde avec plus de force que dans l'état ordinaire, & que le relâchement de leurs tuniques leur permet d'en admettre davantage, elles ſont devenues beaucoup plus irritables; cette irritabilité ſur-tout étant rendue plus conſidérable par l'augmentation de mobilité de

tout le ſyſtême nerveux qu'on obſerve généralement chez les femmes en couche.

Il y a un fait aſſez remarquable, qui tend à confirmer cette théorie, en même temps qu'il ſert à l'expliquer, & dont je ne pouvois me rendre raiſon avant que d'avoir porté mes vues d'une manière particulière ſur la nature & les cauſes de la fièvre puerpérale ; ce ſont les douleurs de ventre dont ſe plaignent ſouvent les hydropiques après qu'on a évacué par la ponction les eaux contenues dans la cavité de l'abdomen. Il n'eſt pas rare après cette opération de voir les malades ſe plaindre de douleurs de colique, qui ſont quelquefois très-vives, qui vont même dans certains cas au point de dégénérer en vraie colique inflammatoire, & de ſe terminer par la gangrène. On ne peut pas attribuer cette inflammation à une irritation mécanique produite par l'inſtrument dont on s'eſt ſervi, parce que de la manière dont ſe pratique cette opération, il eſt à peu près impoſſible

que l'on bleſſe aucun viſcère. D'ailleurs ſi ces douleurs tenoient à une cauſe de cette eſpèce, elles ſeroient toujours accompagnées de quelque ſymptôme grave, au lieu que le plus ſouvent il n'y a rien de ſemblable. Mais il me paroît tout naturel de les attribuer au changement d'équilibre qui a lieu dans la circulation. Car les eaux contenues dans le ventre, quoiqu'elles ne compriment pas les vaiſſeaux des viſcères auſſi fortement que le fait la matrice vers la fin d'une groſſeſſe, agiſſent cependant ſur eux avec une certaine force, à raiſon de la preſſion qu'elles éprouvent elles-mêmes de la part des muſcles abdominaux. Auſſi à meſure que les eaux s'écoulent, tel eſt le changement qui arrive dans la diſtribution du ſang vers les parties ſupérieures & inférieures, que le cerveau n'en recevant plus une quantité ſuffiſante, il arrive ſouvent aux malades de tomber en ſyncope, accident que l'on prévient en les tenant dans une poſition horizontale, &

en comprimant le ventre par des bandages. Les vaiſſeaux des viſcères plus remplis de ſang qu'ils ne devroient l'être, rendent toutes les parties auxquelles ils ſe diſtribuent, plus ſenſibles à des cauſes de tenſion & d'irritation très-légères, & qui ne s'appercevroient pas dans un autre temps, telles, par exemple, que des vents, ou quelques matières logées dans les inteſtins. Mais bientôt l'équilibre de la circulation ſe rétablit, les vaiſſeaux relâchés reprennent leur ton, & ceux des viſcères ne recevant plus que la quantité de ſang qui leur étoit deſtinée, l'extrême ſenſibilité de ces parties revient à ſon état naturel.

On voit donc comment un changement dans la diſtribution du ſang aux viſcères du bas-ventre, peut produire une diſpoſition telle, que concourant avec certaines cauſes occaſionnelles, il en reſulte une inflammation de ces mêmes viſcères. Mais quoique j'aie comparé ce qui arrive aux hydropiques après la ponc-

tion, avec ce qu'éprouvent les femmes nouvellement accouchées, je ſuis bien éloigné de croire que le cas des uns ſoit parfaitement ſemblable à celui des autres. Chez les hydropiques, tous les vaiſſeaux abdominaux ſont également comprimés; & comme cette compreſſion ne s'exerce que par un corps tout-à-fait fluide, elle ne ſauroit être auſſi forte que celle que produit le poids de la matrice & de ſon contenu, que l'on peut conſidérer tout enſemble comme faiſant une maſſe ſolide. D'ailleurs cette maſſe repoſe ſur certaines parties beaucoup plus que ſur d'autres, & ces parties qui ont le plus ſouffert peuvent être après l'accouchement comme un foyer où commence l'inflammation, qui étant une fois formée dans quelques points, s'étend enſuite avec facilité ſur tout ce qui les entoure. J'obſerverai encore que chez les hydropiques l'irritabilité eſt peu conſidérable, qu'il y a au contraire un relâchement univerſel dans tout le ſyſtême vaſculaire, & qu'en conſéquence,

la plénitude occaſionnelle des vaiſſeaux ſanguins peut bien donner lieu à des douleurs plus ou moins vives, mais que ces douleurs ſont rarement accompagnées de ſymptômes graves. Si pourtant elles ſont ſuivies d'une vraie inflammation, comme je l'ai vu arriver, cette inflammation eſt beaucoup plus lente qu'elle n'eſt ordinairement dans ces organes, & n'eſt accompagnée que de peu ou point de fièvre.

L'état des femmes en couche eſt bien différent. Non-ſeulement la mobilité de tout le ſyſtême nerveux eſt fort augmentée chez elles, mais encore tous leurs vaiſſeaux ſanguins ſont dans une ſorte d'érétiſme qui a pris naiſſance pendant la groſſeſſe, & qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, eſt une vraie diſpoſition inflammatoire. Car cette diſpoſition, quel qu'en ſoit le principe, ne ceſſe pas avec la cauſe qui l'a produite. Lorſqu'un froid long-temps continué l'a engendrée, le retour de la chaleur ne ſuffit pas pour y

mettre fin ; elle ſubſiſte encore pendant quelque temps, & occaſionne à cette époque une multitude de maladies. De même, celle qui eſt l'effet de la groſſeſſe demeure après l'accouchement ; elle paroît d'ailleurs entretenue juſques à un certain point par la ſécrétion du lait; c'eſt ce que prouve le grand nombre d'accidens inflammatoires auxquels les nourrices ſont ſujettes, & que la médecine vulgaire attribue à des dépôts laiteux.

(*b*) *Le froid.*

Si cette diſpoſition à l'inflammation ſe trouve augmentée par quelqu'autre cauſe, comme par le froid qui eſt une de celles qui l'engendrent le plus puiſſamment, l'état des femmes en couche devient encore plus critique. Or c'eſt un fait que le froid contribue ſingulièrement à la production de la fièvre puerpérale, puiſque cette maladie eſt beaucoup plus fréquente dans les pays du

nord que dans ceux du midi, & que dans les climats tempérés tels que le nôtre elle eſt beaucoup plus meurtrière en hiver qu'en été.

Ce fait cependant, qui méritoit bien l'attention des Médecins, a été ſi peu obſervé par eux, qu'aucun des Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet, n'en fait la moindre mention, enſorte que je ne puis tirer d'eux aucune lumière à cet égard. A leur défaut, je ne ſaurois paſſer ſous ſilence les remarques de M. Brydone, voyageur éclairé, & obſervateur judicieux, qui en décrivant les mœurs des habitans de la Sicile, raconte que les femmes de condition y ſont dans l'uſage de recevoir compagnie chez elles dès le lendemain de leurs couches, qu'elles continuent à tenir des aſſemblées nombreuſes tous les ſoirs pendant la convaleſcence qui dure communément onze à douze jours, ſans en être du tout incommodées, & que ces femmes paroiſſoient très-ſurpriſes d'apprendre qu'en d'autres

pays on mouroit ſouvent des ſuites de l'accouchement. Il remarque que dans les pays froids les accouchemens ſont difficiles & dangereux, mais qu'ils ſe ſont plus aiſément dans les contrées chaudes & baſſes. Enfin il obſerve que dans quelques endroits des Alpes, la moitié des femmes meurent en couche, mais que celles qui deſcendent dans la plaine quelques ſemaines avant que d'accoucher, courent un riſque beaucoup moins grand. Je ne déterminerai pas juſqu'à quel point cette dernière aſſertion ſur la mortalité des femmes en couche dans les Alpes eſt exagérée : peut-être l'eſt-elle moins qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil. Je crois bien auſſi qu'il ſe trompe lorſqu'il ſemble affirmer que dans les pays chauds, & particulièrement en Sicile, l'accouchement n'eſt jamais funeſte, ni par lui-même, ni par ſes ſuites. Il ſuffit d'avoir lu Hippocrate & les autres Médecins qui ont écrit dans les contrées méridionales, pour voir que la fièvre

puerpérale & les autres maladies qui tuent chez nous tant de femmes en couche, ne leur étoient pas inconnues ; mais on peut pardonner ces exagérations à un homme qui n'étoit pas Médecin, qui n'a fait ces obſervations, pour ainſi dire, qu'en paſſant, & ſans y donner toute l'attention qu'elles auroient méritée. Cependant il en réſulte aſſez évidemment, que l'accouchement eſt beaucoup moins dangereux dans les pays chauds que dans les pays froids. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on fît en différens pays des recherches ſur la mortalité des femmes en couche, & ſur ſa proportion avec le nombre total des naiſſances ou des morts : les réſultats rapprochés & comparés enſemble, pourroient être très-intéreſſans, & fournir des vues importantes à la médecine.

On a publié des extraits des régiſtres mortuaires de la ville de Londres depuis le milieu du ſiècle dernier, d'après leſquels il eſt aiſé de déterminer quel eſt

en cette Capitale le nombre des femmes qui meurent en couche, & ſa proportion avec celui des naiſſances ; j'en ai dreſſé une table qu'on peut voir à la fin de ma préface. J'aurois bien ſouhaité pouvoir tirer de ces mêmes extraits des renſeignemens ſur la proportion de la mortalité des femmes en couche dans les différentes ſaiſons, mais ils ne donnent aucune lumière à cet égard. Deſirant cependant d'apprendre quelque choſe ſur ce ſujet qui me tenoit fort à cœur, j'ai conſulté les régiſtres mortuaires de Genève, & je les ai ſuivis pendant l'eſpace de quatre-vingts ans. J'ai noté année par année, & mois par mois, le nombre des femmes mortes de l'accouchement ou de ſes ſuites. (1) Je donnerai ci-après la ta-

(1) J'ai tâché de recueillir dans ces extraits le nombre de toutes les femmes mortes en couche, ſans avoir égard à leur genre de mort, quoique mes recherches ſoient rélatives ſeulement à la fièvre puerpérale, & que toutes mes

ble que j'ai faite enſuite de ces recherches. En attendant, voici le réſultat que j'ai trouvé en ſommant le nombre total de ces morts dans chaque mois.

Depuis l'année 1699 juſqu'en 1778

---

concluſions ſe rapportent à cette maladie; mais l'inexactitude des régiſtres ne m'a pas permis le plus ſouvent de diſtinguer les cas où elle avoit été la cauſe de la mort, d'avec ceux où la mort dépendoit de quelqu'autre cauſe. On ne peut cependant tirer de là aucune objection importante contre mes concluſions. Il eſt aiſé de voir que la fièvre puerpérale eſt de beaucoup la cauſe de mort la plus fréquente parmi les femmes en couche: je crois être plutôt au deſſous de la véritable proportion qu'au deſſus, en diſant qu'elle eſt à toutes les autres comme quatre à un. D'ailleurs dans les époques où les régiſtres m'ont paru avoir été tenus avec le plus de ſoin, j'ai trouvé que les inflammations de poitrine formoient une aſſez grande proportion de ce cinquième des morts cauſées par d'autres maladies, & tous les cas de cette nature tendent manifeſtement à confirmer ma théorie.

inclusivement il est mort, au mois de janvier, 77 femmes en couche.

		juillet,	37
fevrier,	43	août,	36
mars,	76	septembre,	51
avril,	55	octobre,	51
mai,	53	novembre,	66
juin,	30	décembre,	61

Ces morts sont évidemment beaucoup plus nombreuses en hiver qu'en été. La somme des mois de juin, juillet & août, n'est que la moitié de celle des mois de novembre, décembre & janvier. Ce dernier qui est généralement le plus froid, est aussi celui de tous qui fournit le nombre le plus considérable. On est surpris de voir la disproportion qu'il y a entre le mois de février & ceux qui le précédent ou qui le suivent; mais un peu d'attention à la météorologie de ce pays suffit pour l'expliquer. Dans ce mois pour l'ordinaire les fortes gelées ont cessé, l'air est calme & serein, on n'a

ni pluie, ni neige, ni vents froids; je parle de ce qui arrive le plus communément, car il y a bien des exceptions. (1) Au mois de mars la saison devient extrêmement irrégulière ; on a quelques jours chauds, qui semblent ne promettre le retour de l'été que pour rendre plus sensible la rigueur de ceux qui les suivent. On voit fréquemment reparoître la glace & la neige, ou bien l'on a des bises très-fortes, qui font sur le corps une impression beaucoup plus désagréable que n'est celle du froid le plus vif dans un air calme. Pendant le mois d'avril & jusques vers la fin de mai, les même alternatives de chaleur & de froid se renouvellent fréquemment, & occasionnent une multitude de maladies inflammatoires de

(1) Il faut aussi considérer que ce mois étant plus court que les autres, il en résulte une différence dans le nombre des morts qui doit être à peu près d'un dixième.

toute eſpèce. Au mois de ſeptembre, & ſouvent dès la fin du mois d'août, il ſurvient des pluies qui rafraîchiſſent beaucoup l'air ; & à cette époque, la mortalité qui avoit diminué pendant l'été parmi les femmes en couche, augmente ſenſiblement. Elle eſt cependant moins grande en automne qu'au printemps, parce qu'en tout il y a moins de froid, & que la température eſt beaucoup plus uniforme. Auſſi voyons-nous par la table ci-deſſus, qu'il eſt mort 131 femmes en couche dans les mois de mars & d'avril, tandis qu'il n'y en a que 102 dans ceux de ſeptembre & d'octobre. En novembre & décembre il en meurt davantage, à raiſon de ce que la ſaiſon eſt plus rigoureuſe.

Les mois de juillet & d'août ſont les plus chauds de toute l'année, ce ne ſont pourtant pas ceux qui préſentent le plus petit nombre de morts ; le mois de juin, dont la chaleur n'eſt pas auſſi grande, eſt celui où il y en a le moins. La diffé-

rence, il eſt vrai, n'eſt pas conſidérable ; & l'on pourroit bien ſuppoſer que c'eſt purement une affaire de haſard ſi elle exiſte, ou même ſi elle n'eſt pas inverſe. Cependant je remarquerai que quoique cela pût être vrai en ne prenant qu'un petit nombre d'années, cela devient beaucoup moins probable lorſque l'on en embraſſe un grand nombre. C'eſt pourquoi je ſerois plutôt porté à conclure, que la température moyenne de l'air dans le mois de juin eſt, pour Genève au moins, la plus favorable aux femmes en couche, & que ſi l'hiver eſt la ſaiſon la plus dangereuſe pour elles, les trop grandes chaleurs de l'été peuvent auſſi, juſqu'à un certain point, leur être nuiſibles.

Il y a cette différence entre la fièvre puerpérale & tous les autres genres d'inflammation, relativement au pouvoir qu'a le froid de les engendrer : c'eſt qu'il paroît que, toutes choſes égales d'ailleurs, plus le froid eſt vif & continu,

plus il tue de femmes en couche, au lieu que ce ſont plutôt les viciſſitudes rapides de la chaleur & du froid qui produiſent les autres eſpèces de maladies inflammatoires. C'eſt par cette raiſon qu'à Genève il y en a plus au printemps qu'en toute autre ſaiſon. Cela vient de ce que l'action d'un froid égal & conſtant ne ſuffit pas par elle-même pour exciter l'inflammation ; il faut que ſon action coïncide avec quelque changement dans la circulation, comme celui, par exemple, qui a lieu en conſéquence d'un exercice violent, au moyen duquel l'action du cœur & des gros vaiſſeaux étant beaucoup augmentée, le ſang eſt pouſſé avec plus de force dans les extrémités des vaiſſeaux. Toute perſonne qui dans ce cas s'expoſe ſubitement à un certain degré de froid échappe difficilement à une inflammation de poitrine, ou à quelqu'autre maladie très-grave, à moins qu'en s'y expoſant elle ne continue par l'exercice de ſes muſcles à maintenir l'activité de la circulation dans

les petites artères de la ſurface & des poumons. Mais au printemps, le paſſage ſubit du froid à la chaleur & de la chaleur au froid, ſuffit pour produire ces changemens d'équilibre dans la diſtribution du ſang, néceſſaires à la formation des maladies inflammatoires. Dans le premier cas, le froid agit comme cauſe prédiſpoſante, dans le ſecond, comme cauſe occaſionnelle ou excitante ; peut-être que le plus ſouvent il agit des deux manières. Dans l'un & dans l'autre cas, la cauſe prochaine de l'inflammation eſt toujours un ſpaſme excité dans les petits vaiſſeaux, dans un moment où leur tenſion eſt augmentée par l'abord d'une plus grande quantité de ſang que celle qu'ils étoient accoutumés à recevoir.

Quant à la fièvre puerpérale, toutes les femmes en couche y ſont dejà plus ou moins diſpoſées, comme nous venons de le voir, par le changement qui ſe fait dans l'équilibre de la circulation au moment de l'accouchement. Ce change-

ment a les mêmes effets que celui que produiſent les viciſſitudes de la chaleur; & lorſqu'il concourt avec le froid de l'hiver, la diſpoſition inflammatoire que ces deux cauſes réunies donnent aux accouchées, ſuffit par elle-même pour exciter une vraie inflammation d'entrailles à la plus légère occaſion, & cette conſidération explique pourquoi c'eſt dans la ſaiſon la plus froide que cette maladie s'engendre le plus facilement. Cependant il paroît que dans la ſaiſon ou les viciſſitudes de la chaleur & du froid ſont les plus marquées, leur ſucceſſion rapide peut auſſi contribuer puiſſamment à la faire naître, puiſqu'au mois de mars où la ſomme de froid eſt bien moindre qu'au mois de janvier, la mortalité des femmes en couche eſt à peu près la même. Auſſi M. Leake, qui le premier a cherché à déterminer quelque choſe à cet égard, a t-il cru obſerver que ces viciſſitudes étoient préciſément ce qui donne la conſtitution de l'air la plus fu-

neſte aux femmes en couche. Mais ſes obſervations ne s'étendent pas au-delà d'une année, & portent ſur un trop petit nombre de faits pour qu'on puiſſe en tirer des conſéquences bien préciſes. Ce qui réſulte le plus clairement de ceux qu'il raconte, c'eſt qu'il meurt beaucoup plus de femmes de ſuites de couche en hiver qu'en été ; concluſion qui s'accorde parfaitement avec la nôtre, mais qui n'eſt rien moins que favorable à la théorie de ceux qui s'obſtinent à conſidérer la fièvre puerpérale comme une maladie putride, & qui recommandent l'admiſſion de l'air froid comme le ſouverain remède.

(*c*) *La conſtitution épidémique.*

A l'exception de cette différence de mortalité des femmes en couche en hiver & en été, les extraits que j'ai faits de nos régiſtres, ne me fourniſſent rien qui puiſſe mener à conclure que la fièvre puerpérale ſoit jamais vraiment épidémi-

que. Dans l'eſpace de quatre-vingts ans, je trouve une ſeule année où il y a dix-ſept femmes mortes en couche & trois où il n'y en a que deux, pas une où il n'y en ait point du tout, deux exemples ſeulement de quatre dans un mois, & d'ailleurs une aſſez grande uniformité dans la diſtribution des autres morts produites par cette cauſe, pour croire que le haſard ſeul a rapproché celles qui ſe trouvent en nombre un peu conſidérable dans un eſpace de temps plus court qu'à l'ordinaire. Il n'eſt pas impoſſible cependant qu'il n'y ait quelquefois dans la conſtitution de l'air quelque vice particulier, qui par ſa complication avec le froid augmente beaucoup le nombre & la mortalité des fièvres puerpérales. On ſeroit au moins porté à le croire, en parcourant les annales de la médecine. Il eſt fait mention, par exemple, dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences (1), d'une

(1) Hiſtoire de l'Académie, 1746, p. 160.

épidémie qui regna parmi les femmes en couche à Paris pendant l'hiver de 1746, & qui fut extrêmement meurtrière. » Elle » commençoit par le dévoiement, ou » par une disposition au dévoiement qui » continuoit pendant la couche : les eaux » qui accompagnent ordinairement la » naissance de l'enfant, sortoient pen- » dant le travail de l'accouchement ; mais » après ce temps, la matrice devenoit » sèche, dure & douloureuse, elle étoit » enflée, & les vuidanges n'avoient pas » leur cours ordinaire.

» Ensuite, ces femmes étoient prises » de douleurs dans les entrailles, surtout » dans les parties qu'occupent les liga- » mens larges de la matrice : le ventre » étoit tendu ; & tous ces accidens étoient » accompagnés d'une douleur de tête, » & quelquefois de la toux.

» Le troisième & le quatrième jour » après l'accouchement, les mamelles » se flétrissoient, au lieu qu'elles durcis- » sent & se gonflent naturellement dans

» ce temps par le lait qui s'y filtre alors en
» plus grande quantité : enfin ces fem-
» mes mouroient entre le cinquième &
» le septième jour de l'accouchement.

» Cette maladie n'a attaqué que les
» pauvres femmes, & elle n'a pas été
» auſſi violente, ni auſſi commune par-
» mi les pauvres femmes qui ont accou-
» ché chez elles, que parmi celles qui
» ont été accouchées à l'Hôtel-Dieu ;
» on a remarqué que dans le mois de fé-
» vrier, de vingt de ces femmes mala-
» des en couche à l'Hôtel-Dieu, à peine
» en échappoit-il une : cette maladie n'a
» pas été auſſi meurtrière dans le reſte de
» l'hiver. MM. Col de Villars & Fon-
» taine, Médecins de cet hôpital, nous ont
» rapporté qu'à l'ouverture des cadavres
» de ces femmes, ils avoient vu du lait
» caillé & attaché à la ſurface externe des
» intestins, & qu'il y avoit une ſéroſité
» laiteuſe épanchée dans le bas-ventre ;
» ils ont même trouvé auſſi de cette séro-
» ſité dans la poitrine de quelques unes ;

» & lorſqu'on en coupoit les poumons, » ils dégorgeoient une lymphe laiteuſe » & pourrie.

» L'eſtomac, les inteſtins & la matrice » bien examinés, paroiſſoient avoir été » enflammés ; & il eſt ſorti, ſuivant le » rapport de ces deux Médecins, des » grumeaux de ſang, à l'ouverture des » canaux de la matrice. «

Cette maladie étoit évidemment notre fiévre puerpérale ; & de la manière dont ce fait eſt raconté, il eſt clair que cette épidémie paroiſſoit quelque choſe de fort extraordinaire aux Médecins qui en furent les témoins, quoique pour nous mettre à portée d'en juger nous-mêmes, il faudroit qu'ils nous euſſent informé de ce qui ſe paſſoit les autres années parmi les femmes en couche, & dans le même ordre de gens. Il eſt à remarquer cependant que cette épidémie eut lieu en hiver, qu'elle fut particulièrement meurtrière au mois de février, temps auquel

le froid fut le plus vif, (1) & où il produisit le plus de maladies inflammatoires & catarrhales ; qu'elle attaqua seulement les pauvres femmes qui pouvoient le moins se défendre de la rigueur de la saison ; & qu'enfin le mauvais air de l'Hôtel-Dieu est tel, qu'il n'est pas étonnant que sur vingt femmes qui y sont attaquées de fièvre puerpérale, il en meure dix-neuf. Je l'ai déjà dit ci-devant, je ne crois pas que le mauvais air d'un hôpital ait un grand pouvoir pour engendrer directement cette maladie, mais je crois qu'aucune autre cause n'en a davantage pour en aggraver tous les symptômes, & pour la faire passer du degré le plus léger, & qui dans d'autres circonstances n'auroit eu aucune conséquence, à l'état le plus dangereux & le plus funeste. (2)

(*d*) *Les affections de l'ame.*

Il y a une autre cause très-fréquente

(1) Histoire de l'Académie, p. 158, an. 1746.
(2) Voy. là-dessus White, p. 160 & 332.

de la fièvre puerpérale, dont je n'ai point encore parlé ; ce ſont les affections de l'ame. De tous nos organes il n'y en a point dont les fonctions ſoient plus facilement altérées par des cauſes de ce genre que l'eſtomac & les inteſtins, & il n'eſt pas étonnant que lorſqu'ils ſont dans des circonſtances propres à augmenter leur irritabilité, comme nous avons vu que c'eſt le cas chez les femmes en couche, une vive émotion, un ſaiſiſſement puiſſe cauſer dans ces parties un ſpaſme qui devienne le principe d'une inflammation, & produire ainſi une fièvre puerpérale. Les exemples de cas ſemblables devenus mortels ne ſont malheureuſement que trop fréquens. C'eſt même une choſe bien remarquable, que la facilité qu'ont à s'émouvoir dans le temps de leurs couches, des femmes qui dans d'autres temps ne ſont pas extrêmement mobiles. Il n'eſt pas extraordinaire (dit la Motte en parlant de la ſuppreſſion des lochies, qu'il regarde comme la cauſe de

la fièvre puerpérale) » que cette ſuppreſ-
» ſion ſuccède à un emportement fu-
» rieux, à une extrême peur, à une ex-
» ceſſive joie, & à d'autres ſemblables
» paſſions, mais qu'elle arrive pour un
» mot dit par inadvertance, ou à l'occa-
» ſion d'une bonne ou mauvaiſe nouvelle
» preſque indifférente à la perſonne à qui
» on la débite, par l'odeur d'une fleur,
» par un petit froid, par une peur légère,
» à l'occaſion d'un cri imprévu, ſoit dans
» la rue, ſoit dans la maiſon, enfin par
» un rien pour ainſi dire dont la réflexion
» a cauſé la plus légère émotion. «

De toutes les eſpèces d'émotion, il n'y en a point de plus funeſte que celle qui naît de la crainte de la mort. Une femme qui a entendu parler de quelqu'autre perſonne morte en couche, ſe frappe aiſément de cette idée; & ſouvent il arrive que ce retour qu'elle fait ſur elle-même lui coûte la vie. C'eſt là probablement une des cauſes de la grande mortalité de ces malades dans les hôpitaux.

taux. Il eſt impoſſible que les nouvelles accouchées qui voyent périr autour d'elles celles dont l'accouchement à précédé le leur, n'en ſoyent vivement affectées, & que la crainte qui les ſaiſit, & qui devient toujours plus forte, ne concoure puiſſament ſoit à produire la maladie, ſoit à lui faire prendre la tournure la plus fâcheuſe.

§. V. *Explication des principaux Phénomènes de la Fièvre puerperale.*

(a) *La Nature des douleurs de ventre.*

Il y a cette différence entre la colique inflammatoire des femmes en couche & les autres eſpèces d'inflammation d'entrailles, c'eſt que la douleur quoique très-vive, l'eſt pourtant moins dans le premier cas que dans les autres. Deux circonſtances concourent à former cette différence ; la première c'eſt que dans les coliques inflammatoires ordinaires, il y

a un ſpaſme très-violent des fibres muſculaires des inteſtins, qui par lui-même eſt extrêmement douloureux, & qui doit l'être encore davantage lorſque la partie ſur laquelle il s'exerce eſt dans un état d'inflammation. Dans la fièvre puerpérale au contraire, la membrane muſculaire des inteſtins a beaucoup perdu de ſon ton pendant la groſſeſſe, & ce relâchement ne lui permet pas de ſubir des contractions auſſi fortes que celles dont elle ſeroit ſuſceptible dans un autre temps.

La ſeconde circonſtance c'eſt que l'ordre des vaiſſeaux qui ſont principalement affectés, dans l'un & l'autre cas, n'eſt pas le même. Dans l'ileus, toute la ſubſtance des inteſtins dans les portions qui en ſont le ſiège ſe trouve enflammée. Souvent il réſulte de cette inflammation un rétréciſſement du canal, ou bien une ſuppuration qui en détruit quelquefois une partie, & ces effets que l'on découvre par l'ouverture des cadavres, ne laiſſent aucun doute qu'elle n'ait été phlegmoneuſe,

& qu'elle n'ait eu ſon ſiège principal dans les membranes internes. Dans la fièvre puerpérale, ce ſont ſurtout les vaiſſeaux de la ſurface des inteſtins, & des autres viſcères, qui ſont le ſiège de l'inflammation, comme ceux de la ſurface de la peau le ſont dans l'éryſipèle. Or c'eſt un fait que les douleurs cauſées par cette eſpèce d'inflammation ſont en général beaucoup moins vives, que celles qui ſont produites par une inflammation phlegmoneuſe.

(*b*) *La rapidité avec laquelle l'inflammation s'étend d'une partie à l'autre.*

Le caractère éryſipelateux de cette maladie ſe manifeſte encore par la promptitude & la facilité avec laquelle le mal s'étend d'une portion des viſcères à toutes les autres, comme on voit l'éryſipèle à la peau paroître d'abord en quelques points & s'étendre enſuite rapidement de proche en proche. On ne peut

cependant pas la regarder comme étant purement de ce genre ; il y a presque toujours une complication de phlegmon, puisqu'à l'ouverture des cadavres, on trouve ordinairement quelque abscès, soit dans l'omentum, soit dans le tissu cellulaire du mésentère ; mais comme ces parties ne sont pas extrêmement sensibles, les douleurs qui résultent de ces affections ne sont pas aussi vives qne si elles avoient leur siège dans les membranes mêmes des viscères.

(c) *La diarrhée.*

Ce point de vue sous lequel nous considérons ici la fièvre puerpérale, fournit l'explication de deux symptômes, ou effets de cette maladie, qui ne sont pas analogues à ceux que présentent les coliques inflammatoires d'une autre espèce. La fièvre puerpérale, comme nous l'avons dit ci-devant, est presque toujours accompagnée d'une diarrhée très-fré-

quente, tandis que la colique inflammatoire ordinaire occasionne le plus souvent une constipation opiniâtre, & que les cas ou elle produit la diarrhée sont très-rares. La membrane villeuse, qui forme la surface interne des intestins, étant particulièrement affectée, l'action de ses vaisseaux exhalans devient beaucoup plus vive, & il en résulte une sécrétion trop abondante de la sérosité qui dans l'état de santé est destinée à lubréfier les parois internes du canal. Or il arrive ici ce que l'on voit arriver à toutes les sécrétions de ce genre, lorsqu'elles sont trop augmentées, l'humeur qu'elles séparent devient trop tenue, par là même elle perd sa qualité adouciſſante, & en prend une opposée. C'est ainsi que par une légère ophtalmie, un léger rhume, les liqueurs destinées à défendre les membranes de l'œil, la membrane olfactive &c. prennent quelquefois une qualité âcre & corrosive. L'effet naturel d'un tel fluide sur les intestins est d'occasionner la diar-

rhée, de rendre les douleurs plus vives & de produire le ténesme. Mais ce qui prouve que cette diarrhée ne dépend pas originairement d'un miasme ou levain putride, & qu'elle est plutôt l'effet d'un spasme inflammatoire, c'est que rien ne la calme plus promptement qu'une saignée, si on est à portée de la faire de de bonne heure.

(*d*) *L'épanchement qui se fait dans le bas-ventre.*

L'autre effet de la colique inflammatoire des femmes en couche, auquel j'ai fait allusion, c'est l'épanchement qui se fait dans le bas-ventre. On sait que dans certaines affections inflammatoires des viscères, ils se recouvrent d'une couche de pus épais, & que la quantité de ce pus est quelquefois si considérable qu'on le trouve épanché dans la cavité du bas-ventre, sans qu'il y ait aucune trace d'abscès qui ait pu lui servir de foyer.

Ce ne ſont pas là cependant les cas les plus fréquens de ſuppuration dans l'abdomen. Mais dans tous les cas graves de fièvre puerpérale, dans ceux au moins qui ſe terminent par la mort, il y a toujours un épanchement qui eſt en grande partie ſéreux, mêlé d'un pus épais formé par exſudation ſur quelque portion des viſcères ou l'inflammation étoit apparemment un peu plus profonde, car il paroît que lorſqu'elle eſt très-ſuperficielle, ſon effet ordinaire eſt une excrétion de ſéroſité par les vaiſſeaux exhalans, comme cela arrive dans tous les cas d'éryſipèle à la peau.

Cette double exſudation explique parfaitement les phénomènes qu'on obſerve à l'ouverture des cadavres, rélativement à l'épanchement. Le pus épais formé ſur une étendue de ſurface plus ou moins grande, lavé par une ſéroſité abondante qui ſuinte d'une multitude de points, ſe détache, & ſe diviſe en floccons dans une liqueur avec laquelle il n'eſt pas miſcible,

& prend cette apparence qui le fait reſſembler à du lait caillé, reſſemblance ſi groſſière cependant, qu'il n'y a qu'un préjugé ſur la théorie de ſa formation, trop fortement enraciné, qui ait pu la faire admettre comme une juſtification ſuffiſante de cette théorie.

(e) *Le vomiſſement bilieux*

On a regardé la diarrhée & le vomiſſement bilieux comme des marques non équivoques de congeſtion putride dans les premières voyes. Nous avons fait voir que la première pouvoit dépendre d'une cauſe tout à fait différente, & qu'il étoit beaucoup plus probable qu'elle tenoit à un principe inflammatoire, puiſqu'on pouvoit la calmer, ou du moins la modérer par la ſaignée. Le vomiſſement bilieux ne prouve pas davanrage; il eſt un ſymptôme très-ordinaire de toutes les affections graves des organes les plus irritables, on l'obſerve très-conſtam-

ment dans l'étranglement de l'inteſtin cauſé par une hernie incarcérée, dans les accès violens de colique néphrétique, à la ſuite de plaies ou de fortes commotions du cerveau &c. Dans ces différens cas il eſt évidemment un accident purement ſympathétique, & perſonne ne s'aviſe de l'attribuer à une trop abondante ſécrétion de bile. Rien n'empêche dans la fièvre puerpérale de l'enviſager ſous le même point de vue, on conçoit aiſément que ce ſymptôme qu'on voit exiſter ſympathétiquement avec d'autres affections inflammatoires ou ſpaſmodiques de certains viſcères, accompagne auſſi cette maladie, lorſque l'inflammation eſt parvenue à un certain point de violence, & qu'elle occupe une grande partie des inteſtins & de l'omentum.

(*f*) *Fréquence & nature du pouls.*

Il n'y a point de cas d'inflammation d'entrailles ou le pouls s'altère autant que

dans la fièvre puerpérale. J'ai rencontré bien des cas de colique inflammatoire ou il n'étoit guères plus fréquent que dans l'état naturel; mais ici on le voit s'élever rapidement à 120 ou 130 pulsations par minute. L'extrême mobilité des femmes en couche suffit pour rendre raison de cette grande fréquence. Quoi qu'il en soit, le pouls m'a presque toujours paru plein, fort & assez dur dans les commencemens, tandis que MM. Hulme & Leake temoignent qu'ils l'ont trouvé le plus souvent petit & foible. Cette différence ne viendroit-elle pas de ce que ces deux Médecins ont observé la fièvre puerpérale sur-tout dans leurs hôpitaux, où, malgré tous les soins possibles, le mauvais air abat très-promptement les forces, & diminue l'énergie du principe vital, tandis qu'à Genève la disposition aux maladies inflammatoires étant beaucoup plus générale qu'à Londres, le système sanguin conserve mieux sa force tonique qui le rend susceptible de cette vive réaction

que j'ai obſervée dans la fièvre puerpérale.

Je ſuis d'autant plus ſurpris de voir ces deux Praticiens porter un ſemblable jugement ſur l'état du pouls, qu'ils s'accordent cependant à reconnoître, que le ſang qu'on tire dans cette maladie, eſt ordinairement couenneux, apparence qu'on n'obſerve que bien rarement avec un pouls petit & foible, & jamais avec un pouls parfaitement ſouple ; elle ſuppoſe toujours (1) une action plus vive du ſyſtême artériel, que celle qui eſt néceſſaire à la circulation. Auſſi, quoi que l'on puiſſe dire pour prouver que ſa préſence n'eſt pas toujours une marque sûre d'inflammation, quoiqu'il ſoit vrai qu'il y ait certains cas particuliers où il faut prendre garde à ne pas juger trop précipitamment d'après ce ſymptôme, il ne l'eſt pas moins que c'eſt là un des ca-

(1) Voy. Hewſon's Inquiry into the properties of the blood, p. 9 & ailleurs.

ractères les plus distinctifs que nous ayons de l'existence d'une affection inflammatoire, ou au moins de celle de quelque cause d'irritation analogue dans le système sanguin. (1) M. White dit que le sang n'est pas toujours couenneux dans la fièvre puerpérale; cela est vrai, mais il en est de cette maladie, comme de tant d'autres, où cette apparence du sang n'est point constante, parce que mille circonstances particulières peuvent l'empêcher de se manifester. J'ai vu des inflammations de poitrine parfaitement ca-

---

(2) Par la couenne du sang, j'entends seulement cette croûte jaune, compacte, & plus ou moins épaisse, qui recouvre le *crassamentum*, & non cette membrane blanchâtre, mince, à demi transparente, & semblable à de la gelée qu'on observe quelquefois sur toute la surface du sang; cette dernière, suivant moi est assez souvent d'un mauvais augure, elle annonce ordinairement une tendance du sang à la dissolution.

ractériſées, & dont la cure exigeoit pluſieurs ſaignées, où depuis le commencement juſqu'à la fin, le ſang ne montroit pas un atôme de couenne, & je n'ai jamais ſongé à en conclure, que les maladies où cela ſe trouvoit ainſi, ne fûſſent pas vraiment inflammatoires. D'ailleurs rien n'eſt plus ordinaire que de voir le ſang tiré d'une même perſonne, tantôt être couenneux & tantôt ne l'être point du tout. La préſence de la couenne trompe rarement le Praticien, mais jamais il ne doit ſe fier trop à ſon abſence, lorſque d'autres ſymptômes donnent lieu de ſoupçonner une maladie inflammatoire.

§. VI. *Examen de quelques autres Théories de la Fièvre puerpérale.*

Après avoir expoſé mon opinion ſur la nature & les cauſes de la fièvre puerpérale, & détaillé les raiſons ſur leſquelles elle eſt fondée, en oppoſition ſur-tout

au dangereux ſyſtême de ceux qui rangent cette maladie dans la claſſe des fièvres putrides, il me reſte, avant que de finir ce chapitre, à dire quelques mots des différentes théories de ceux qui l'attribuent au lait, à la ſuppreſſion des lochies, ou à l'inflammation de la matrice.

(*a*) *De celle qui l'attribue aux métaſtaſes du lait.*

La plupart des Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet, ont adopté une de ces trois opinions; pluſieurs même en combinent deux enſemble pour pouvoir mieux rendre raiſon des phénomènes; & quelques-uns qui ne trouvent pas que ce ſoit aſſez, les admettent toutes les trois. Van Swieten entr'autres, eſt de ce nombre. Pour ne pas s'écarter de l'avis de Boerhaave, il attribue la fièvre puerpérale à la ſuppreſſion des lochies, il croit même que cette ſuppreſſion peut occaſionner une inflammation de l'uterus; mais l'opinion à laquelle il paroît tenir le plus, c'eſt

que les métaſtaſes du lait, ſont la cauſe de la plus grande partie des maux des femmes en couche.

Il commence par obſerver (1) que chez les femmes nouvellement accouchées, le lait ſe ſépare du ſang très-facilement, & que lorſque cette facilité eſt extrême, on peut la regarder comme une maladie qui épuiſe le corps. Il ajoute que ſi avec cette diſpoſition des femmes en couche à avoir du lait, quelque cauſe vient à empêcher la détermination de ce fluide vers les ſeins, ou à l'empêcher d'en ſortir par les voies naturelles, on doit craindre qu'il n'en réſulte beaucoup de maux, ſoit dans les mamelles mêmes, ſoit en quelques autres parties. Il raconte qu'on a trouvé à la ſuite de certaines maladies de femmes en couche, une matière laiteuſe épanchée dans le cerveau, dans

(1) Commentaria in Boarhavii Aphoriſmos tom. IV. p. 610.

la cavité du bas ventre &c. Il obſerve, avec Levret, que lorſque la fièvre de lait a eu lieu en ſon tems, que les ſeins ſe ſont gonfiés convenablement, & qu'ils ont pu s'évacuer par la ſuction, il n'y a point eu de ſemblable métaſtaſe, au moins pendant les quinze premiers jours après que les ſeins avoient commencé à ſe flétrir.

Je remarquerai d'abord qu'il eſt difficile de comprendre comment le lait peut ſe dépoſer quelque part, ſans avoir été dans les ſeins, ni pourquoi ce fluide ſeroit dans un cas différent de toutes les autres humeurs qui ſe préparent dans le corps, à chacune deſquelles la nature a deſtiné des organes particuliers pour les ſéparer du ſang & les élaborer, enſorte qu'il n'en exiſte aucune ſous la forme qui lui eſt propre, qu'autant qu'elle a paſſé par ces organes. La ſécrétion du lait ne ſe fait pas avec moins d'appareil que celle de la ſalive, de la bile &c.; ſes élémens exiſtent, il eſt vrai dans le

ſang, mais non pas avec les modifications particulières qu'ils acquièrent par la ſécrétion; & quelle que ſoit la facilité avec laquelle le lait ſe ſépare du ſang chez les femmes nouvellement accouchées dans les organes ſécrétoires que la nature lui a préparés, je ne vois pas ce que l'on peut en conclure pour prouver qu'en ces circonſtances le chyle, qui à la couleur près diffère à tous égards du lait, eſt plus diſpoſé à ſe ſéparer de la maſſe des fluides. Les mammelles ſéparent beaucoup de lait, c'eſt une choſe évidente, mais la matière des prétendus dépôts laiteux, quelque attention que j'apporte à l'obſerver, ne me paroît être autre choſe que du pus, ou de la ſéroſité; & je ne connois aucune expérience qui conſtate la moindre analogie entr'elle & le lait.

Si l'on ſe retranche ſur ce que le lait préparé en grande abondance dans les ſeins peut être réabſorbé dans le ſang, que cette réabſorption peut même ſe

faire quelquefois après qu'il a été altéré dans ſa nature par un trop long ſéjour dans les vaiſſeaux lactifères, & que l'on diſe qu'en conſéquence de ce repompement, il peut enſuite ſe dépoſer ſur des parties eſſentielles à la vie & cauſer des maladies très graves, cette opinion a auſſi contr'elle de bien grandes difficultés. Levret nous dit que, pour l'ordinaire, les métaſtaſes du lait n'ont lieu qu'une quinzaine de jours après que les mammelles ont commencé à ſe flétrir; & s'il eſt vrai, comme l'aſſure Van Swieten, que les faits confirment la vérité de cette obſervation, il eſt bien clair que la fièvre puerpérale, qui ſe manifeſte le plus ſouvent en même tems, ou même avant la fièvre de lait, ne ſauroit être l'effet d'une ſemblable métaſtaſe.

Lorſque les ſeins s'affaiſſent & que le lait ſe diſſipe, particulièrement chez les femmes qui ne nourriſſent pas, on voit pour l'ordinaire que les lochies augmentent de nouveau, ou continuent plus

long-temps que chez celles qui nourriſſent. Les premières reprennent leurs règles ſouvent au bout de ſix ſemaines, & pour le plus tard au bout de trois mois, tandis que les dernières ne les reprennent quelquefois qu'au bout d'un an ou même d'un plus long terme. Il paroît donc que le défaut de ſécrétion du lait, diſpoſe les femmes à un état de pléthore, & il n'eſt pas étonnant que cette diſpoſition ſurvenant dans un tems ou une pléthore locale rend déja les vaiſſeaux des viſcères très-ſuſceptibles d'une affection inflammatoire, elle augmente encore cette tendance, & paroiſſe déterminer le commencement d'une maladie. On a même remarqué que lorſque le lait avoit diſparu au commencement d'une fièvre puerpérale, s'il venoit de nouveau à couler dans les ſeins, la malade ne tardoit pas à ſe trouver mieux. Mais la conſidération des faits que je vais rapporter, me conduit à croire que dans ces cas-là, on doit regarder la ſuppreſſion du lait comme étant

un effet de la fièvre, & ſon retour comme tenant à la ceſſation de cette cauſe.

Bien des femmes n'ont que peu ou point de lait après leurs couches, ſans que pour cela il leur ſurvienne aucune maladie. Chez d'autres la fièvre puerpérale ſe manifeſte malgré une ſécrétion abondante de lait, qui ſe ſoutient même après que le mal a déja fait aſſez de progrès. Leake aſſure avoir vu cette ſécrétion durer juſqu'à un jour ou deux avant la mort. Il raconte même qu'étant dans l'idée que les femmes qui nourriſſoient devoient être moins ſujettes à l'inflammation d'entrailles & à la fièvre qui en eſt l'effet, il demanda aux Directeurs de l'hôpital dont il étoit Médecin, de mettre en vigueur un ordre qu'ils avoient donné auparavant, pour que toutes les femmes qui viendroient y faire leurs couches fuſſent obligées de nourrir leurs enfans juſqu'au moment où elles en ſortiroient, & que dès lors cet ordre ayant été ſoigneuſement exécuté, il n'a-

voit pas obſervé que cette précaution fut ſuffiſante pour diminuer beaucoup le nombre des fièvres puerpérales qui attaquoient les femmes, même les plus abondantes en lait.

Si cette maladie dépendoit d'une métaſtaſe du lait, déja formé dans les ſeins, les femmes qui ſevrent leurs enfans au bout de quelques mois devroient y être ſujettes, c'eſt pourtant ce qui eſt contraire à l'expérience. Van Swieten il eſt vrai, dit, qu'il a trouvé un dépôt de matière laiteuſe dans le baſſin, chez une femme qui ayant accouché depuis un an, avoit en dernier lieu perdu ſon enfant qu'elle allaitoit; mais pour un fait comme celui-là, on peut citer des milliers de cas où il n'eſt rien arrivé de ſemblable; d'ailleurs il ne nous parle point de la maladie qui a précédé ce dépôt, & qui peut-être ne reſſembloit pas à une fièvre puerpérale. Rien au contraire n'eſt plus fréquent que de voir des femmes qui après avoir ſevré leurs nourriſſons, ont des engorgemens

laiteux dans les ſeins, dont elles ſouffrent beaucoup, & qui ſe terminent quelquefois par des abſcès conſidérables. Si jamais le repompement du lait dans le ſang pouvoit occaſionner des maladies, c'eſt certainement dans les cas de cette eſpèce, où l'on peut ſuppoſer que ce fluide a été corrompu par ſon ſéjour dans les vaiſſeaux lactifères, & par l'état inflammatoire de ces vaiſſeaux; mais quoiqu'il y ait bien des maux que le préjugé attribue à cette cauſe, (1) ils ne

(1) Tout accident qui arrive à une femme accouchée depuis peu, eſt généralement regardé comme étant cauſé par le lait; la théorie admiſe par les femmes lui attribue même beaucoup de maladies qui ne ſe manifeſtent qu'au bout de quelques années, & celle de bien des gens de l'art réunit ſous la dénomination générale de dépôts laiteux, toutes les tumeurs inflammatoires & tendantes par leur nature à la ſuppuration, qui ſe forment pendant les premiers mois d'une couche. La prodigieuſe abondance de matière ſéreuſe ou purulente qu'on

ſont rien en comparaiſon de la fièvre puerpérale, avec laquelle ils n'ont d'ailleurs aucun rapport.

---

trouve quelquefois dans ces dépots, comparée à la grande quantité de lait qu'une femme peut fournir, la reſſemblance qu'on obſerve entre ces deux ſubſtances quant à la couleur, le rapport qui exiſte entr'elles quant au temps de leur formation, peuvent juſqu'à un certain point juſtifier cette théorie. Je ne nie pas d'ailleurs que le lait repompé dans les ſeins & porté dans le ſang, ne puiſſe être mêlé avec lui pendant quelque temps d'une manière imparfaite, & diſpoſé à s'en ſéparer plus facilement que ſes parties conſtituantes. Ce que je nie, c'eſt que le lait exiſte dans le ſang avant que d'avoir paſſé par les organes deſtinés à le ſéparer; c'eſt qu'après avoir ſubi l'action de ces organes, cette matière laiteuſe portée dans les voies de la circulation puiſſe directement & par elle-même cauſer les maux qu'on lui attribue. Mais je crois que lorſqu'il ſe fait quelque dérangement d'équilibre dans les pouvoirs du ſyſtême, principalement dans ceux qui maintiennent la circulation (dérangement auquel les femmes nouvellement

(*b*) *De celle qui l'attribue à la ſuppreſſion des lochies.*

La ſuppreſſion des lochies, ou vidanges, n'explique pas mieux la cauſe de cette maladie ſi funeſte que ce que l'on a

---

accouchées ſont particulièrement ſujettes) le lait peut fournir aux déjections qu'excite une diarrhée, rendre les ſueurs plus abondantes, augmenter la matière purulente contenue dans un abſcès.

Des faits ſans nombre rapportés par les Auteurs, & conſtatés par l'obſervation de chaque Médecin, montrent, que dans certaines circonſtances il peut ſe former en très-peu de temps dans un abſcès une quantité incroyable de pus, on le voit même ſe dépoſer en très-grande abondance dans des parties où à peine a-t-on obſervé quelque ſymptôme inflammatoire. Ce pus n'exiſtoit pourtant pas dans le ſang ſous cette forme, chacun ſait que par des remèdes toniques tels que le kina, on peut d'une manière très-prompte en diminuer prodigieuſement l'affluence. D'ailleurs les obſervations de

nommé

nommé un épanchement de lait. L'on voit ſouvent les ſymptômes les plus graves de la fièvre puerpérale ſe manifeſter, ſans avoir été précédés par aucune altération dans la quantité ni dans la qualité de cette évacuation, qui d'un

---

M. Hewſon (Voy. *experimental inquiries; containing a deſcription of the lymphatic ſyſtem*) démontrent, que l'état inflammatoire des extrémités des artères ſuffit pour convertir la lymphe coagulable qu'elles contiennent, en un pus plus ou moins parfait, ſuivant le degré plus ou moins grand de ſpaſme où elles ſe trouvent. Or ſi, comme nous venons de le ſuppoſer, le lait, ou plutôt ſa partie coagulable eſt plus diſpoſée à ſe ſéparer du ſang que la lymphe, on conçoit comment elle peut favoriſer la formation d'un dépôt purulent, mais ce ne ſera jamais que ſous la forme de pus qu'elle exiſtera dans un abſcès, ce ne ſera auſſi que par le développement de quelque cauſe d'inflammation étrangère à ſa nature, que ſe produiront ces tumeurs phlegmoneuſes dans leſquelles elle pourra contracter l'apparence de matière purulente.

autre côté ſe ſupprime quelquefois très-promptement, ſans qu'il en réſulte aucun accident.

Les lochies ne ſont autre choſe que du ſang qui ſort par les extrémités déchirées de tous les vaiſſeaux de la matrice, dont l'office avant l'accouchement étoit d'établir une communication entre le corps de la mere & celui du fœtus, en fourniſſant du ſang au placenta. On ne peut pas ſuppoſer avec les Anciens que le fluide ainſi évacué ſoit d'une mauvaiſe nature, & déja dans un état de corruption, puiſque toutes les circonſtances qui accompagnent cette évacuation, correſpondent exactement avec celles qu'on obſerve à la ſuite de bleſſures faites dans une partie quelconque du corps. On voit d'abord ſortir du ſang pur des vaiſſeaux qui ont ſouffert, quelque tems après ils ne fourniſſent plus qu'un fluide qui a moins de couleur & de conſiſtance, enfin au bout de trois ou quatre jours ils donnent une matière qui a toutes les qualités

du pus. Peu à peu ils se referment & la matrice retournant à l'état où elle étoit avant la grossesse, l'écoulement des lochies est tout-à-fait supprimé. Puis donc que cet écoulement ne diffère point dans sa nature de celui qui a lieu dans une simple blessure, est-il raisonnable de supposer, que la matière qu'il fournit puisse produire une maladie aussi fâcheuse que la fièvre puerpérale, même lorsque son évacuation seroit supprimée ? Ne l'est-il pas bien davantage de présumer, que lorsque cette suppression se manifeste en même temps qu'une fièvre accompagnée de douleurs de ventre & d'autres symptômes graves, l'une & l'autre dépendent de la même cause.

Les lochies sont quelquefois extrêmement abondantes, d'autres fois elles le sont très-peu, & l'on voit la fièvre puerpérale se manifester aussi souvent dans un cas que dans l'autre. M. White nous assure même qu'il a fréquemment observé, que les femmes dont les vidanges étoient

les plus abondantes, paroiſſoient plus diſpoſées que les autres à ce qu'il appelle des fièvres putrides. Ces différences paroiſſent tenir à la conſtitution particulière de chaque femme, & ſur tout, au degré plus ou moins grand de force tonique des fibres de la matrice. C'eſt un fait conſtant, que les femmes qui par leur état ſont obligées de vaquer à des travaux pénibles & fatiguans, ne ſont point ſujettes à un écoulement auſſi abondant, ſoit dans le temps de leurs règles, ſoit après avoir accouché, que les femmes qui mènent une vie plus ſédentaire. Elles ſont auſſi beaucoup plus robuſtes & ſe remettent plus promptement de leurs couches. Il ne faut donc pas juger de l'état d'une femme en couche, ni du danger qu'elle peut courir, uniquement d'après la quantité de cette évacuation, mais ſeulement d'après les autres ſymptômes; & quelque peu abondante qu'elle ſoit, ſi elle n'eſt accompagnée ni de douleur, ni de fièvre, ni de diarrhée, il eſt fort inutile

& même il peut être très-dangereux, de chercher à l'augmenter par des remèdes.

C'eſt un bien grand inconvénient de cette doctrine des lochies, que la pratique erronée à laquelle elle a conduit les Médecins. Combien d'inflammations d'entrailles qui ont été traitées par des remèdes extrêmement irritans, connus ſous le nom d'emménagogues, tels que la myrrhe, l'aſſafœtida, l'aloès, la ſcammonée, les aromates les plus chauds, &c.; & en conſéquence, combien de Mères de famille ſont mortes victimes du préjugé, tandis qu'une Médecine plus ſage auroit pu leur conſerver la vie!

(c) *De celle qui l'attribue à l'inflammation de la matrice.*

La doctrine de ceux qui regardent la fièvre puerpérale comme étant cauſée par une inflammation de la matrice, eſt bien moins dangereuſe, puiſqu'elle conduit à peu près au même traitement que

la nôtre. Cependant elle ne repoſe pas ſur des fondemens beaucoup plus ſolides que les deux précédentes. La matrice peut être affectée dans cette maladie, mais cette affection n'en eſt pas un ſymptôme eſſentiel. Le plus ſouvent elle ne l'eſt point du tout, & la preuve la plus forte que j'en puiſſe donner, c'eſt qu'à l'ouverture des cadavres on la trouve preſque toujours parfaitement ſaine. Il paroît étonnant, qu'une maladie qui eſt en quelque ſorte la conſéquence d'une opération naturelle, dans laquelle cet organe eſt particulièrement intéreſſé, & qui a ſon ſiège dans les viſcères qui en ſont les plus voiſins, le laiſſe abſolument intact au milieu des ravages qu'elle produit ſur l'omentum, les inteſtins, &c.; mais cela s'explique aiſément par ce que nous avons dit ſur la principale cauſe prédiſpoſante de la fièvre puerpérale, qui eſt la révolution ſoudaine que ſubit la circulation du ſang dans le bas-ventre; car tandis que les vaiſſeaux ſanguins des viſ-

cères devenus plus lâches, en même temps qu'ils ſont expoſés à un plus grand *impetus* du ſang, ſe diſtendent & ſont dans un état de pléthore, ceux de la matrice ſe trouvent dans un cas tout-à-fait différent, leur calibre diminuant peu à peu par la contraction graduelle de cet organe.

Il faut obſerver cependant, que dans bien des cas une affection de la matrice peut être la cauſe excitante d'une fièvre puerpérale. Telle eſt, par exemple, l'irritation de ſes parois qui a lieu quelquefois dans un accouchement difficile, ou celle que cauſe la main de l'accoucheur, lorſque l'excluſion de l'arrière-faix ne ſe faiſant pas promptement, il emploie la force pour l'accélérer. Telle eſt encore celle qui dans certains cas (très-rares il eſt vrai lorſque l'ouvrage de la nature n'a pas été troublé par un imprudent travail) réſulte de la rétention du placenta ou de quelqu'une de ſes parties, peut-être même quelquefois de celle de ſimples

caillots de sang. Toutes ces causes d'irritation sur l'intérieur de la matrice peuvent, à raison du *consensus* qui existe entre cet organe & les intestins, donner lieu à la formation d'un spasme inflammatoire dans les vaisseaux de ces derniers. Mais quoique dans ces cas on puisse regarder la matrice comme étant le premier siège du mal, elle n'en est pas le siège essentiel, & elle revient pour l'ordinaire à son état naturel, pendant que l'inflammation étend ses ravages sur les autres viscères.

§. VII. *Récapitulation de ce qui a été dit sur les causes de la fièvre puerpérale.*

Après avoir fini ce que j'avois à dire sur les causes de la fièvre puerpérale, il ne sera pas hors de propos de résumer en peu de mots mes principales conclusions, & de les présenter au lecteur sous un point de vue plus rapproché.

1°. La cause immédiate de la fièvre

puerpérale eſt une inflammation des viſcères du bas-ventre. C'eſt ce que prouvent la ſuppuration & les traces de gangrène qu'on trouve dans ces viſcères à l'ouverture des cadavres. Si quelquefois on voit les mêmes apparences à la ſuite de certaines maladies eſſentiellement putrides ou malignes, elles dénotent toujours que ces maladies ont été compliquées d'inflammation, dans les organes qui paroiſſent affectés.

2°. La ſuite naturelle d'une inflammation exceſſive eſt la tendance à la putréfaction & à la gangrène. Cette tendance eſt beaucoup plus manifeſte dans les parties les plus irritables par leur nature, ou rendues telles accidentellement.

3°. La tendance à la gangrène dans une affection inflammatoire, peut être augmentée par différentes circonſtances : les affections triſtes de l'ame & le mauvais air, ſont celles qui manifeſtent le plus puiſſamment cette nuiſible influence.

4°. L'inflammation éryſipélateuſe eſt

celle qui, toutes choſes d'ailleurs égales, tend le plus manifeſtement à ſe terminer par la gangrène ; & le mauvais air eſt extrêmement pernicieux aux perſonnes qui en ſont atteintes.

5°. Le principe de la fièvre puerpérale eſt une inflammation du genre *éryſipélateux*, qui a ſon ſiège dans des organes extrêmement irritables. L'irritabilité toujours très-grande chez les femmes en couche, eſt particulièrement augmentée dans les vaiſſeaux ſanguins des viſcères du bas-ventre, par un changement dans l'équilibre de la circulation produit par l'accouchement, d'où réſulte une plénitude extraordinaire de ces vaiſſeaux, qui eſt la principale cauſe prédiſpoſante de la fièvre puerpérale, mais qui n'a ſon effet comme telle, qu'autant qu'elle concourt avec certaines circonſtances qui déterminent la formation de cette maladie.

7°. Le froid eſt une autre cauſe que l'on peut conſidérer, ſoit comme prédiſpoſante, ſoit comme occaſionnelle,

il meurt plus de femmes en couche dans les pays froids que dans les pays chauds, & plus en hiver qu'en été.

8°. Dans la saison la plus favorable, d'autres causes peuvent suffire pour exciter une inflammation d'entrailles chez une femme en couche. Une de celles qui agissent de la manière la plus marquée, ce sont les passions & émotions de l'ame, particulièrement celles qui sont accompagnées de crainte.

9°. Le mauvais air probablement, ne détermine pas par lui-même une affection inflammatoire des viscères, mais il a un très-grand pouvoir pour en aggraver les plus légers symptômes chez les femmes en couche, & pour leur donner une tendance à la malignité.

10°. Les principaux symptômes de la fièvre puerpérale s'expliquent parfaitement d'après notre théorie, en même temps qu'ils en constatent la vérité.

11°. Enfin les théories de ceux qui attribuent cette maladie aux métastases

du lait, à la suppression des lochies, où à l'inflammation de la matrice, sont tout-à-fait improbables, insuffisantes, & dangereuses par leurs conséquences en pratique.

CHAPITRE III.

Traitement de la Fièvre puerpérale.

IL n'y a peut être point de maladie inflammatoire dont le traitement demande plus de promptitude dans les secours, & en même temps plus de prudence & de circonspection chez le Médecin appelé à les administrer, que celle dont nous nous occupons. D'un côté une inflammation violente dans des organes très-irritables par leur nature, & dont les vaisseaux le sont encore davantage par les circonstances particulières où ils se trouvent, demande qu'on mette en usage

les remèdes les plus efficaces pour diminuer la trop grande activité de la circulation, & pour réſoudre le ſpaſme des vaiſſeaux affectés ; de l'autre il faut veiller ſoigneuſement à ce que des circonſtances étrangères à la maladie n'en aggravent pas les ſymptômes, en précipitant leur tendance vers la putréfaction ; il faut prendre garde à ne pas trop abattre les forces des malades, par les moyens qu'on employe pour calmer la violence des accidens ; il faut ſavoir juger du moment où les progrès du mal ſont déjà parvenus au point que tous les remèdes les mieux indiqués au commencement deviennent dangereux; il faut même prendre garde à ne plus les mettre en uſage dès qu'ils ſont inutiles, afin de ne pas compromettre la Médecine en donnant lieu aux ignorans de leur attribuer une cataſtrophe qui ſeroit arrivée, quelque conduite que l'on eût tenue, & pour ne pas effrayer par là les perſonnes qui pourroient enſuite avoir beſoin de ces

mêmes ſecours. Mais en même temps on ne peut que blâmer le Médecin trop circonſpect, qui de peur de nuire à ſa propre réputation, n'oſeroit pas mettre en uſage les moyens qu'il regarde comme les plus ſalutaires, parce qu'ils ſont condamnés par les gens qui environnent la malade, & que la crainte d'un mauvais ſuccès, dont la poſſibilité ſubſiſte encore après la conduite la plus ſage, empêcheroit de ſuivre la route qui lui paroît la plus ſûre.

§. I. *La Saignée.*

La ſaignée, dit Hulme, eſt le premier moyen que l'on doit tenter dans le traitement de la fièvre puerpérale, quoique quant à ſon effet on ne doive la conſidérer que comme un remède ſecondaire. Je ne ſuis pas de ſon avis, & je crois que dans preſque tous les cas graves, elle eſt le remède eſſentiel, & ſur lequel on doit le plus compter pour aſſurer la guéri-

son (1). Il faut s'en servir pour prévenir la suppuration & la gangrène dans le

(1) Tout ce que je dis sur le traitement de la fièvre puerpérale, & particulièrement sur la saignée, doit s'entendre de la maladie telle qu'on la rencontre dans la pratique particulière, où l'on est maître de purifier l'air des appartemens, lorsqu'on le trouve infecté de vapeurs nuisibles. Mais si les malades respirent dans une atmosphère souillée d'exhalaisons putrides, sans qu'à cet égard on puisse rien changer à leur position, comme cela se voit dans certains hôpitaux, il est très-possible que la méthode de curation que j'expose ne soit point celle à laquelle on doit alors donner la préférence; & sûrement il ne conviendroit pas d'employer la saignée aussi hardiment que je le fais. Mais quel est le traitement à suivre dans de telles circonstances ? Je n'en sais rien. Les émétiques donnés de très-bonne heure, le camphre, & sur-tout le kina, sont les principaux remèdes auxquels la théorie me feroit prendre quelque confiance; mais une malheureuse expérience n'a que trop fait voir qu'un air pur est le premier de tous les secours, sans lequel il faut, quoique l'on fasse, s'attendre à voir périr la plupart des malades.

bas-ventre, comme on s'en ſert dans la pleuréſie pour prévenir l'empyème. Et comme les progrès de cette maladie ſont très-rapides, lorſque l'inflammation eſt violente, il faut autant qu'il eſt poſſible le faire dès que les ſymptômes commencent à devenir graves, un renvoi d'un jour a ſouvent ſuffi pour la rendre infructueuſe. Toujours eſt-il certain, qu'il faut tirer une plus grande quantité de ſang pour obtenir le même effet, lorſque le mal eſt plus enraciné, que dans ſes commencemens, & que par ces évacuations plus abondantes on court un danger beaucoup plus grand de trop affoiblir la malade.

Ce qui doit régler la conduite du Praticien à cet égard, c'eſt moins la force des douleurs que le degré de la fièvre. Le peu de vivacité des douleurs ne tient ſouvent qu'à l'atonie des fibres muſculaires des inteſtins, qui ne ſont pas ſuſceptibles de contractions ſpaſmodiques auſſi violentes, que lorſqu'elles ont conſervé

davantage de force tonique; auſſi c'eſt ordinairement dans ces cas où les malades ſouffrent le moins, que le ventre ſe météoriſe le plus. L'état du pouls, l'altération, le mal de tête, la chaleur, le friſſon qui l'a précédée, la diarrhée ſéreuſe & le téneſme donnent des indices beaucoup plus ſurs de l'intenſité de l'inflammation. L'on peut ſouvent ſe diſpenſer de faire une ſaignée, quoique les douleurs ſoient très-vives, lorſqu'elle n'eſt pas indiquée par ces différens ſymptômes; mais rarement néglige-t-on de la faire ſans avoir lieu de s'en repentir enſuite, lorſque le pouls eſt plein, dur & fréquent.

Il n'eſt pas poſſible de donner des règles préciſes pour reconnoître tous les cas où il convient de ſaigner, ni de déterminer juſqu'à quel point on doit pouſſer cette évacuation : c'eſt auprès du lit des malades que le Médecin doit juger de la manière dont il convient d'agir dans chaque cas particulier. J'ai fait juſqu'à cinq ſaignées pendant les deux ou

trois premiers jours à des malades dont le pouls, la chaleur, l'altération indiquoient une forte fièvre, & je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. Pour l'ordinaire cependant deux ou trois, de sept à dix onces chacune, faites de bonne heure, doivent suffire. Mais il y a des cas où la saignée est nécessaire, & où cependant les symptômes qui indiquent cette nécessité sont fort équivoques. Quelquefois les symptômes d'irritation dans le système nerveux sont tels dès le commencement, qu'il y a une prostration de forces excessive, & que le pouls est gêné au point qu'on ne peut pas distinguer s'il est réellement foible, ou s'il n'est qu'embarrassé. Dans ces circonstances, il faut bien peser les autres symptômes fébriles, & juger d'après la chaleur du corps, la diarrhée, la douleur, &c. Si la malade est jeune, si elle a joui jusqu'alors d'une bonne santé, si elle n'a pas perdu une trop grande quantité de sang dans l'accouchement, & si en même

tems le pouls paroît très-foible dès le premier abord de la maladie, on doit juger que cela tient à une gêne dans la circulation, & en conſéquence, on peut eſpérer qu'en tirant du ſang on verra bientôt le pouls ſe développer. Mais ſi la maladie a été précédée par d'abondantes évacuations, ſi elle attaque une perſonne d'une conſtitution foible & délicate, on peut raiſonnablement, dans ces circonſtances, regarder la foibleſſe du pouls comme tenant à la foibleſſe générale du ſyſtême.

Dans les cas douteux, je crois qu'on ne riſque jamais beaucoup de tirer une très-petite quantité de ſang par manière d'eſſai. Si après cette évacuation le pouls commence à ſe développer, & ſi le ſang paroît couenneux, il ne faut pas héſiter à en tirer davantage. Mais ſi au contraire les pulſations de l'artère deviennent plus foibles & plus concentrées, ſi elles commencent à être inégales & irrégulières, une nouvelle ſaignée ſeroit tout au moins

inutile, & quoi que l'on faſſe, il eſt probable que l'on ne pourra pas ſauver la malade (1).

---

(1) Parmi les Médecins qui recommandent la ſaignée dans cette maladie, les uns veulent qu'on ſaigne au bras, les autres au pied; mais il ne paroît pas qu'ils donnent des raiſons bien fortes pour préférer une méthode à l'autre. Sans entrer à cet égard dans aucune diſcuſſion, je me contenterai de remarquer, qu'il vaut mieux ſaigner au bras, parce que 1°. l'évacuation eſt plus prompte, & que le relâchement du ſyſtême ſanguin tient beaucoup à cette promptitude; 2°. que l'on juge mieux de la quantité de ſang que l'on tire lorſqu'il coule dans un vaſe où il n'y a pas autre choſe, que lorſqu'il ſe trouve mêlé avec une grande quantité d'eau. Peut être que les grands effets qu'on a obtenus quelquefois par une ſaignée au pied, étoient dus à ce que le Chirurgien avoit tiré plus de ſang qu'on n'imaginoit, & j'ai eu lieu de croire que cela étoit arrivé dans bien des cas; mais cette incertitude peut auſſi la rendre très-dangereuſe. Enfin l'apparence du ſang aide le Praticien à ſe déterminer ſur ce qu'il doit

Ceux qui condamnent la saignée dans la fièvre puerpérale disent, que vu la grande quantité de sang qu'une femme perd dans l'accouchement, & ensuite par les lochies, on ne peut que l'affoiblir extrêmement en lui en ôtant encore par cette voie ; & qu'en épuisant ses forces, on empêche la crise naturelle de se former, on aggrave tous les symptômes de la fièvre, & on la dispose à la putridité. Il est aisé de voir cependant, que la violence de la fièvre & la diarrhée qui l'accompagne, affoiblissent les malades pour le moins autant que la saignée pourroit le faire, que celle-ci au contraire en diminuant la tension & la douleur du bas-ventre, & en modérant la diarrhée, agit comme un calmant & répare bien plus les forces par le repos qu'elle procure,

---

faire ensuite, & il est impossible qu'il porte aucun jugement sur le sang qui s'est coagulé dans l'eau.

qu'elle ne les abat par la quantité de l'évacuation. » Il faut faire attention, dit Puzos, » qu'une fièvre aiguë dont une » femme eſt attaquée dans les premiers » jours de ſa couche, peut être comparée » à une pleuréſie, à une fluxion de poi- » trine, à l'inflammation du foie, ou à » une fièvre violente dans laquelle le ſang » ſe porteroit fortement à la tête. Or, » lorſque dans ces maladies il ſurvient un » crachement de ſang, un ſaignement » de nez, ou un flux hémorroïdal qui » fait perdre au malade quatre ou cinq » onces de ſang dans vingt-quatre heu- » res, ſe contente-t-on d'une telle éva- » cuation dans des maladies auſſi graves? » N'en tire-t-on pas au contraire deux » ou trois livres, & même plus, dans le » même eſpace de tems? Dans une » femme nouvellement accouchée, les » évacuations qui ſe font par la matrice » vont tout au plus à cinq ou ſix onces » par jour, ce qui ſuffit pour calmer la » fièvre de lait, appaiſer un mal de tête

» léger, & pour favoriſer une éruption » bénigne à la peau ; mais une telle éva- » cuation eſt inſuffiſante pour remédier » à une inflammation du bas-ventre, » pour détourner un dépôt prêt à ſe » fixer, & pour empêcher une ſuppu- » ration ou même une gangrène dont » on eſt menacé. Les ſaignées ſeules un » peu bruſquées & répétées pluſieurs » fois, ſont capables de remédier à de ſi » grands maux; & ſi par timidité, ou par » trop de confiance dans les évacuations » naturelles, on s'eſt abſtenu de ſaigner » comme il convenoit, on a bien lieu de s'en repentir « (1).

Je ſais bien que toutes les femmes qu'on ſaigne dans la fièvre puerpérale ne guériſſent pas, & que d'autres ſe tirent d'affaire ſans ce ſecours, malgré des ſymptômes très-graves. Mais on voit

---

(1) Voyez dans les obſervations les cas I, II, V, & X.

tous les jours des pleuréſies ſe guérir ſans ſaignée, l'on en voit auſſi qui deviennent mortelles quoiqu'on l'ait miſe en uſage : perſonne cependant ne doute qu'elle ne ſoit un remède eſſentiel dans cette maladie. On parle beaucoup de la criſe & de ce qu'il ne faut rien faire qui puiſſe la déranger, mais je ne connois d'autre criſe naturelle de la fièvre puerpérale que l'exudation ſéreuſe qui a lieu à la ſurface des viſcères. Celle qui ſe fait à la ſurface interne des inteſtins produit la diarrhée, qui peut, il eſt vrai, quelquefois ſoulager les malades, en diminuant la plénitude & la tenſion des vaiſſeaux du bas-ventre ; mais pour un cas où cette évacuation eſt vraiment utile, combien n'en voit-on pas où elle eſt abſolument infructueuſe & même nuiſible ? Quant à la matière qui ſuinte à la ſurface externe, c'eſt bien pis encore ; ſi elle eſt en partie purulente, chacun ſait ce que c'eſt que les épanchemens du pus dans la cavité du bas ventre, ils ſont preſque toujours mortels.

Si

Si elle n'eſt que ſéreuſe les malades peuvent guérir, mais ce n'eſt jamais que fort à la longue ; les vaiſſeaux exhalans qui d'abord verſoient cette liqueur dans la capacité de l'abdomen, à raiſon du ſpaſme dont ils étoient affectés, continuent à en verſer par atonie. Cette atonie, par une loi de la nature dont le principe n'eſt pas facile à découvrir, ſe communique plus ou moins aux autres vaiſſeaux exhalans ; il ſe fait en conſéquence dans diverſes parties du corps des infiltrations & des œdèmes, quelquefois très-conſidérables, d'où réſulte une variété de ſymptômes qui mettent la malade mille fois aux portes de la mort, avant que la nature aidée de l'art & des remèdes les plus efficaces puiſſe recouvrer des forces, & reprendre enfin le deſſus, en ſe débarraſſant de tous ces fluides que la maladie avoit mis hors des voies de la circulation (1).

(1) Voyez dans les obſervations le cas VI.

Je regarde donc la saignée comme le remède essentiel dans la fièvre puerpérale, & je crois que dans la plupart des cas on ne peut la négliger sans mettre les malades dans le plus grand danger. Je ne pense pas, il est vrai, qu'on puisse l'ordonner aussi hardiment ici qu'on le feroit dans bien d'autres maladies inflammatoires, il faut auparavant peser avec beaucoup d'attention toutes les circonstances qui pourroient faire présumer que la malade ne sera pas en état de supporter des évacuations de cette espèce; il faut se souvenir sur-tout que l'irritabilité des femmes en couche est très-grande, & que chez celles qui ont naturellement les nerfs très-mobiles, une cause légère peut occasionner assez de fréquence dans le pouls (1). Mais je ne saurois trop le répéter, toutes les fois que les symptômes indiquent la nécessité de ce remède, il faut y avoir recours de

(1) Voyez les cas IX. & XI.

très-bonne heure, si l'on ne veut pas courir le risque de l'avoir fait en vain. De dix cas de fièvre puerpérale qui sont devenus mortels malgré ce secours, il y en a neuf où il a été employé trop tard, soit par la négligence ou l'ineptie des assistans qui n'ont pas su voir assez tôt le danger, soit par la trop grande circonspection du Médecin qui a perdu du tems au commencement de la maladie, en n'employant que des remèdes beaucoup moins efficaces.

§. II. *Différentes parties du régime antiphlogistique.*

En diminuant la masse des fluides, & par conséquent la tension & l'irritabilité du système sanguin, il ne faut pas négliger de faire usage des autres moyens propres à modérer l'activité de la circulation. Le régime rafraîchissant pris dans toute son étendue, doit particulièrement être mis en usage; il consiste d'abord à

éviter, non-seulement toutes les causes qui peuvent agir directement comme des stimulans sur le système artériel, mais encore à diminuer, autant qu'il est possible, la vivacité de toutes les impressions qui dans l'état ordinaire maintiennent le ton des artères, tant celles qui sont produites par des objets extérieurs, que celles qui tiennent à l'exercice même des fonctions de l'économie animale. Il comprend aussi l'usage de certains remèdes regardés comme propres à tempérer la chaleur & à modérer l'action des vaisseaux.

(*a*) *Le repos de l'esprit & du corps.*

Le repos du corps & la tranquillité de l'esprit sont de la plus grande importance, parce que les femmes dans ces circonstances sont très-sensibles à une multitude d'impressions qui ne les affecteroient point dans un autre tems. Il faut les garantir du grand jour, du bruit, principalement de tout ce qui peut leur causer

une ſurpriſe, ou frapper déſagréablement leurs oreilles. Il faut leur cacher ſoigneuſement toute eſpèce de mauvaiſe nouvelle, tout ce qui peut leur donner la plus légère émotion. Enfin il ne faut pas leur permettre de voir qui que ce ſoit, excepté les gens qui ſont abſolument néceſſaires autour d'elles, juſqu'à ce que l'eſprit & le corps aient repris aſſez de forces pour qu'elles ne riſquent pas d'en être fatiguées.

Il faut prendre garde que le tronc ne ſoit point ſerré par aucune eſpèce de bandage, ou de ligature, dont la preſſion ſur des organes enflammés & fort endoloris, ne peut que contribuer beaucoup à augmenter le mal. Et l'on doit toujours ſe ſouvenir, que vû l'état de tenſion & d'irritabilité des vaiſſeaux du bas-ventre chez les femmes en couche, lors même qu'il n'y a ni douleur ni aucun autre ſymptôme fâcheux, il faut avoir ſoin que l'abdomen ne ſoit point comprimé, parce qu'autrement il n'eſt pas impoſſible que

cette cauſe ſeule produiſe les accidens les plus graves. Van Swieten recommande aux femmes, de porter dans leurs couches une camiſole qui ne vienne que juſqu'au nombril, à laquelle on puiſſe facilement attacher leurs linges; par ce moyen on évite sûrement cette compreſſion ſi dangereuſe.

(*b*) *La Diète.*

Dès le commencement de la fièvre puerpérale, & pendant qu'elle eſt dans ſa force, il faut faire obſerver une diète ſévère. Une légère décoction de riz ou de gruau, ou une panade claire & priſe en très-petite quantité, eſt ſuffiſante. Par conſéquent tout aliment échauffant, toute liqueur ſpiritueuſe doit être interdite. Combien de fois cependant n'arrive-t-il pas que des ignorans font beaucoup de mal, en attribuant les premiers ſymptômes de cette maladie à la foibleſſe & à l'inanition, & en forçant les malades à pren-

dre de la nourriture, du vin ou d'autres boiſſons échauffantes, malgré tout le dégoût qu'elles y oppoſent !

(c) *Les boiſſons délayantes.*

Il ne faut pas donner moins d'attention aux impreſſions qui dépendent de l'exercice des fonctions naturelles. La ſoif, par exemple, eſt une ſource d'irritation à laquelle il faut néceſſairement obvier par une boiſſon abondante, propre à rafraîchir, & à favoriſer la tranſpiration & les urines. Si la fièvre eſt très-forte, s'il y a beaucoup de chaleur & de ſéchereſſe à la peau, on peut permettre aux malades de boire froid : j'éviterois pourtant le froid de la glace & les degrés qui en approchent. Mais ſi les malades ſont dans le friſſon, ou bien ſi elles ſont en ſueur ou en moiteur ; il convient mieux qu'elles boivent tiède. Il faut prendre garde cependant à ne pas charger tout-à-coup l'eſtomac d'un trop grand volume de li-

quide, qui par ſon poids pourroit cauſer quelque irritation ſur les viſcères enflammés, & juſqu'à un certain point aggraver les ſymptômes. La boiſſon la plus ſimple eſt celle que l'on doit préférer, mais il n'y a point d'inconvénient à conſulter un peu le goût des malades, c'eſt pourquoi on peut leur permettre une limonade foible, ou de l'eau mêlée de quelque ſyrop acide, une décoction d'orge, de riz, de racine de chiendent avec un peu de réglisſe, de l'eau panée, du petit-lait, une légère infuſion de méliſſe, de camomile ou de thé &c.

(*d*) *Les remèdes mucilagineux.*

Un autre genre d'irritation que l'on ne doit pas négliger, c'eſt celle qui eſt produite par l'acrimonie des matières qui s'accumulent dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, & par le poids des excrémens dans les gros boyaux. Nous avons vu que dans la fièvre puerpérale il ſe faiſoit une

congeſtion de fluides dans les vaiſſeaux des viſcères, & en conſéquence un épanchement dans les inteſtins par leurs extrémités exhalantes beaucoup plus conſidérable que dans l'état naturel. Il paroît auſſi que la bile coule en plus grande abondance dans le tube inteſtinal, ſoit qu'il s'en faſſe une plus grande ſécrétion parce que le foie reçoit plus de ſang qu'à l'ordinaire, ſoit qu'il y ait un ſpaſme communiqué à ſes vaiſſeaux excrétoires, ſoit enfin que les efforts fréquens pour vomir l'expriment & la faſſent ſortir plus abondamment du canal cholédoque. Ces fluides augmentés en quantité, & en même temps devenus plus âcres, dépouillent la membrane villeuſe de ſa mucoſité au moment où elle lui ſeroit le plus néceſſaire, ils irritent cette membrane, & augmentent dans ſes vaiſſeaux le ſpaſme inflammatoire dont leur épanchement eſt l'effet : c'eſt pourquoi il convient d'employer des remèdes propres à envelopper cette matière âcre & à lubréfier

les parois des intestins. Les mucilagineux sont particulièrement indiqués, tels que des décoctions de guimauve, de corne de cerf, ou d'orge entier avec de la gomme arabique. Les huileux paroissent aussi satisfaire pleinement à l'intention d'adoucir & de défendre la surface interne des premiers voies ; mais il faut s'en défier, parce qu'en séjournant avec des matières putrescentes, ils contractent facilement une tendance à la putridité, ils acquièrent eux-mêmes une acrimonie considérable, & augmentent la quantité de cette saburre irritante que l'on cherchoit à corriger.

(*e*) *Les lavemens.*

Quant aux matières fécales logées dans le colon ou le rectum, leurs amas sont capables aussi de causer une grande irritation, soit directement par la compression qu'ils exercent sur les organes affectés, soit qu'en gênant le mouvement

périſtaltique des inteſtins ils occaſionnent une réaction du principe vital qui ſe manifeſte ſur-tout dans le ſyſtême ſanguin. Auſſi la néceſſité d'entretenir la liberté du ventre dans toute eſpèce de maladie fébrile, eſt-elle bien reconnue. Chacun ſait combien une ſeule déjection abondante procure quelquefois de bien-être aux malades, en calmant l'inquiétude, l'angoiſſe, le mal de tête, & en les diſpoſant au ſommeil. Toutes les fois donc que le ventre eſt conſtipé il faut uſer de lavemens émolliens ; c'eſt de tous les remèdes le plus facile à adminiſtrer, c'eſt celui qui a le moins d'inconvéniens, c'eſt ſouvent un des plus utiles, par conſéquent c'eſt celui de tous auquel on doit avoir recours le premier, pour peu que ſa néceſſité ſoit indiquée. Nous parlerons bientôt des autres moyens d'évacuer les premières voies.

(*f*) *Le dégorgment des ſeins.*

Si la ſécrétion du lait continue pendant la maladie, il faut avoir ſoin de ne pas le laiſſer accumuler au point de cauſer une tenſion douloureuſe des ſeins, laquelle ne manqueroit pas d'augmenter l'érétiſme du ſyſtême ſanguin. C'eſt pourquoi ſi la femme n'allaite pas ſon enfant, (& il vaut mieux, dès que les ſymptômes commencent à devenir urgens, qu'elle s'en abſtienne) il faut tirer aſſez de lait par la ſuction, ou de quelqu'autre manière, pour prévenir tout engorgement douloureux. Pour l'ordinaire cependant, la diète ſévère qu'on fait obſerver aux malades, la diarrhée, les remèdes évacuans dont on fait uſage, empêchent la ſécrétion d'être trop abondante, & même y mettent fin aſſez promptement.

(*g*) *Les acides.*

A toutes ces précautions qu'on peut

appeller négatives, le régime antiphlogistique ou rafraîchissant joint l'usage de quelque remèdes sédatifs, dont l'effet est particulièrement de modérer l'activité de la circulation, & de diminuer la tension des vaisseaux sanguins. Tels sont surtout les acides, les sels neutres & le bain tiède.

Les acides agissent évidemment comme sédatifs sur les vaisseaux, c'est ce que prouvent leurs bons effets si généralement reconnus dans les hémorrhagies. Ils modèrent la chaleur, ils appaisent la soif, ils agissent comme antiseptiques dans les premières voies, ils augmentent l'action de tous les organes sécrétoires & excrétoires, ils excitent sur-tout celle des vaisseaux de la surface, de manière cependant à ne point échauffer le corps, mais en disposant la peau à une douce transpiration.

Tous les acides, soit végétaux, soit minéraux, produisent ces effets d'une manière plus ou moins marquée. Dans

les fièvres on préfère ordinairement les acides végétaux, parce qu'ils déterminent davantage à la ſurface, & parce qu'ils ont ſur les acides minéraux l'avantage d'entretenir la liberté du ventre. Mais dans la fièvre puerpérale cet avantage devient quelquefois un inconvénient, parce qu'en augmentant la diarrhée ils peuvent faire beaucoup de mal; c'eſt pourquoi, lorſqu'ils paroiſſent agir de cette façon, il vaut mieux ſe ſervir d'eſprit de vitriol, ou d'eſprit de ſel marin délayé & adouci dans une quantité d'eau & de ſyrop convenable. Mais lorſque les malades peuvent le ſupporter ſans qu'il en réſulte cet effet, ou ſans que l'eſtomac en paroiſſe incommodé directement, on ne doit pas craindre de leur laiſſer prendre une certaine quantité de fruits bien mûrs, qui dans ce cas ne peuvent que leur faire du bien.

(*h*) *Les ſels neutres.*

Les ſels neutres participent des pro-

priétés réfrigérantes des acides, mais tous ne les poſſédent pas au même degré. Le nitre & la mixture ſaline de Rivière ſont ceux qui en manifeſtent le plus ; mais, comme les acides végétaux, ils ont le déſavantage d'exciter l'action des vaiſſeaux exhalans des inteſtins, & d'augmenter la diarrhée, c'eſt pourquoi lorſqu'ils ont cet effet il ne faut pas en faire un uſage ſuivi ſans les combiner avec un mucilage; & ſi, malgré cette précaution, ils rendent encore les déjections ſéreuſes trop fréquentes, il faut s'en abſtenir tout à fait. Le nitre d'ailleurs ne convient pas également à tout le monde, il y a des femmes auxquelles il donne quelquefois des mal-aiſes & des angoiſſes inſupportables ; & comme la mobilité des nerfs ſe trouve fort augmentée chez les femmes en couche, il ne faut pas l'employer ſans précaution dans la fièvre puerpérale.

(*i*) *L'air fixe.*

La mixture saline de Rivière n'a point cet inconvénient du nitre, sur-tout si on a soin de la donner immédiatement après le mélange de l'acide avec l'alkali, & pendant l'effervescenee. L'air fixe qui se dégage par le conflict de deux principes qui tendent à former ensemble un sel neutre, agit comme un stimulant doux sur les nerfs, il calme les nausées & le vomissement, & a l'effet d'un cordial; tandis que le mélange salin tempère la chaleur, modère l'action des vaisseaux & procure de la moiteur à la peau. L'air fixe a encore l'avantage précieux dans cette maladie, d'être un puissant antiseptique; il peut ainsi corriger la putridité des matières logées dans les premières voies, & peut-être, en se développant près du siège même du mal, agir sur une portion des vaisseaux affectés, & prévenir leur tendance à la gangrène. Ce-

pendant il faut avouer que cette mixture n'eſt encore qu'un remède aſſez foible, à raiſon de ce qu'on ne peut en donner qu'une trop petite quantité à la fois, qu'on ne peut pas la répéter aſſez fréquemment, & que ſon effet eſt trop paſſager.

Une manière bien plus commode & bien plus sûre de donner l'air fixe, & d'en introduire dans le corps une quantité conſidérable, c'eſt de l'employer combiné avec l'eau, ainſi qu'il l'eſt dans les eaux minérales acidules, telles que ſont particulièrement celles de Seltzer qui ne paroiſſent pas contenir d'autre principe. Dans toutes les maladies inflammatoires, & autres qui ont quelque tendance à la putridité, elles ſont un des meilleurs remèdes. On a trouvé que la bile imprégnée d'air fixe ſe corrompoit beaucoup plus lentement hors du corps que celle qui n'avoit pas ſubi cette préparation, & il n'eſt pas douteux qu'il n'en ſoit de même dans les inteſtins. Sur ce principe, dans toute eſpèce de cas où j'ai pu ſoup-

çonner un foyer de putridité dans les premières voies, j'ai employé ces eaux à la doſe d'une ou deux bouteilles, & même davantage, dans vingt-quatre heures, & j'ai toujours eu lieu d'être content de leur effet. Au reſte ces eaux n'ont aucun avantage par deſſus l'eau commune imprégnée de la vapeur de quelque ſubſtance en fermentation, ſuivant la méthode indiquée par M. Prieſtley, trop connue aujourd'hui pour qu'il vaille la peine de m'arrêter à faire connoitre.

(*k*) *Le bain tiède.*

Le bain tiède, ſi utile dans tout autre cas d'inflammation d'entrailles, n'a point été recommandé dans la fièvre puerpérale. M. Leake, qui eſt le ſeul Médecin qui en ait fait mention dans la cure de cette maladie, n'en parle pas de manière à le faire regarder comme un remède bien utile, puiſqu'il dit que la plupart des malades pour leſquelles il en fit uſage,

moururent. Cependant il ne croit pas qu'on doive pour cela le rejeter tout-à-fait, parceque, dit-il, dans ces cas où on l'a employé ſans ſuccès, on avoit négligé la ſaignée, ou du moins on l'avoit faite trop tard, & probablement lorſqu'il y avoit déja un épanchement de pus dans l'abdomen. Mais ce qui m'a toujours empêché de faire uſage du bain tiède pour les femmes en couche, qui, comme nous le diſions tout à l'heure, ont beſoin du repos le plus complet, c'eſt l'attirail plus ou moins bruyant qu'il entraîne dans la chambre où on le prépare, le mouvement qu'il exige pour y placer la malade, la ſituation toujours plus ou moins gênée qu'on eſt obligé de lui donner pour l'y retenir, la fatigue qu'on lui fait éprouver enſuite pour l'eſſuyer, &c. Toutes ces circonſtances ſont des cauſes d'irritation qu'il faudroit éviter, & que l'on évite en effet en ſubſtituant au bain tiède de ſimples fomentations faites avec des flanelles trempées

dans de l'eau chaude, & appliquées sur le ventre après avoir été fortement exprimées ; leur chaleur agit comme un anodin en calmant la douleur des entrailles ; elles paroissent aussi disposer la peau à une douce moiteur. Quelques Praticiens recommandent de faire ces fomentations avec une forte décoction de plantes aromatiques; peut-être acquièrent-elles ainsi une qualité tonique qui fait qu'elles sont encore mieux adaptées à la nature du mal.

§. III. *Les purgatifs.*

Après avoir établi l'utilité de la saignée & du régime antiphlogistique, je passe à l'examen de quelques autres genres de remèdes regardés par un grand nombre de Praticiens comme indispensables, & que je crois aussi pouvoir être d'un grand usage, quoique je n'y attache pas autant d'importance qu'à la saignée & au régime; je veux parler des purgatifs, des émétiques & des sudorifiques.

Les purgatifs ont été extrêmement recommandés dans les maladies des femmes en couche : ils peuvent quelquefois faire beaucoup de bien dans la fièvre puerpérale, mais ils peuvent auſſi faire beaucoup de mal, lorſqu'ils ne ſont pas adminiſtrés convenablement. En général lorſque la fièvre & l'inflammation ſont conſidérables, il ne faut pas en faire uſage ſans avoir préalablement employé les moyens propres à calmer l'irritation du ſyſtême ſanguin, autrement l'on court le plus grand riſque d'aller à fins contraires. Si, lorſque les premiers ſymptômes commencent à ſe déclarer, la malade eſt reſſerrée, il faut, comme nous l'avons déja dit, lui donner un lavement ſimple, qui pour l'ordinaire procurera une ou deux ſelles, ou même davantage, & ſuffira pour débarraſſer les gros inteſtins. Les lavemens ſont d'autant plus utiles que l'évacuation qu'ils produiſent eſt très-prompte, & que dans cette maladie il importe extrêmement de ne pas perdre de tems.

Lorſque les lavemens, même répétés, n'ont point d'effet, on peut tenter un purgatif; mais c'eſt ici ſur-tout que le Médecin a beſoin de beaucoup de prudence. Si les douleurs ſont très-vives & ſi la fièvre eſt forte, on ne doit pas y avoir recours ſans avoir fait précéder une ou deux ſaignées. Il ne faut alors employer dans cette intention que les remèdes les plus doux; la pulpe de caſſe, la manne, la magnéſie, ou ce qui vaut encore mieux dans tous les cas où l'on peut craindre d'irriter les inteſtins, l'huile douce de ricin, ſont à peu près les ſeuls dont on puiſſe ſe ſervir. Les purgatifs âcres, ſur-tout lorſqu'on n'a pas eu la précaution de diminuer la tenſion des vaiſſeaux, non-ſeulement irritent les membranes enflammées des inteſtins ſur leſquels ils agiſſent, mais ont encore ici, comme dans toute autre maladie inflammatoire, l'effet d'augmenter l'érétiſme général du ſyſtême ſanguin; ce qui eſt le plus sûr moyen d'accélérer dans les parties qui

ſont le ſiège du mal, la tendance de l'inflammation à la ſuppuration & à la gangrène, comme cela ſe vérifie tous les jours par les erreurs de la médecine populaire. Mais ſi les douleurs de colique, quoique vives, ne ſont pas bien fixes, ſurtout ſi le pouls, la chaleur, l'altération ne dénotent qu'un peu de fièvre, un laxatif doux ſera d'une très-grande utilité. Une once ou une once & demie d'huile de ricin, partagée en deux ou trois doſes pour être données à la diſtance d'une heure l'une de l'autre, ſuffira quelquefois dans des cas de cette nature pour calmer tous les ſymptômes, & pour ôter toute inquiétude ſur le compte de la malade par le bien-être que lui procurera l'effet de ce remède.

Lorſque la diarrhée a commencé, l'inflammation pour l'ordinaire eſt déja conſidérable, à moins que ce ne ſoit ce que les Auteurs ont appellé une diarrhée critique, laquelle eſt féculente & accompagnée de peu de fièvre; dans ce cas

on peut ſe paſſer de purger, parce que la nature fait elle-même cet office ; ou ſi l'on croit qu'il convienne de l'aider, il faut encore ſe ſervir des moyens les plus doux pour ne point faire de mal, vû l'état toujours très-irritable des viſcères chez les femmes en couche. Mais ſi la diarrhée eſt ſéreuſe, ſi elle eſt accompagnée de ténesme & des autres ſymptômes qui dénotent l'intenſité de l'inflammation, il faut bien ſe garder de purger, on courroît par là le plus grand danger d'augmenter la maladie, & de lui donner très-promptement une terminaiſon funeſte. Je ſais bien cependant qu'on l'a fait quelquefois avec ſuccès dans des cas qui paroiſſoient aſſez graves, où l'évacuation produite par le remède, & le relâchement du ſyſtême ſanguin de l'abdomen qui en eſt la conſéquence, avoient été aſſez conſidérables pour compenſer tous ſes mauvais effets ; mais pour un exemple heureux, il y en a dix où cette pratique a mal réuſſi. Le danger eſt trop grand

de

de faire plus de mal que de bien en ſuivant cette méthode, & jamais un Médecin ſage & prudent ne voudra s'expoſer à en courir le haſard.

§. IV. *Les émétiques.*

Une pratique mieux fondée eſt celle qui preſcrit l'uſage de petites doſes de tartre ſtibié ou d'autres préparations d'antimoine. Les bons effets que j'ai obſervés de ces remèdes dans la plupart des fièvres continues, même dans quelques-unes qui étoient accompagnées d'inflammation locale, me feroient croire à leur utilité dans la fièvre puerpérale. Hulme & Leake en recommandent l'uſage, & White eſt d'accord avec eux ſur ce point. Pour moi dans les cas graves j'ai toujours été détourné de m'en ſervir par la crainte que les efforts pour vomir ne vinſſent à augmenter les douleurs; & dans ceux où le mal étoit moins ſérieux, j'ai cru pouvoir m'en paſſer. Cependant je ſuis

bien éloigné de blâmer ceux qui font autrement, mais je ne penſe pas que les ſuccès qu'ils peuvent avoir en ſuivant cette méthode ſoient dûs uniquement à l'évacuation qu'ils excitent.

Dans toute eſpèce de fièvre, les petits vaiſſeaux de la ſurface du corps ſont conſtamment dans un état de ſpaſme qui forme un obſtacle à l'action des gros vaiſſeaux, & dérange l'équilibre de la circulation. En vertu d'une loi de la nature, établie pour la conſervation de l'économie animale, toute réſiſtance inaccoutumée à l'exercice de quelqu'un des pouvoirs qui maintiennent les fonctions vitales, donne une nouvelle énergie à ces pouvoirs & les rend plus actifs. C'eſt ce qui arrive particulièrement dans le cas dont nous parlons. Le ſpaſme des petits vaiſſeaux de la peau produit une réaction du cœur & des artères, de laquelle réſultent la plupart des ſymptômes fébriles, & qui tend toujours à augmenter l'inflammation locale lorſque la

maladie en eſt compliquée, ou qu'elle en dépend. Le grand art dans la cure des fièvres eſt de diminuer cette contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux de la ſurface; ſi l'on peut obtenir cet effet, on procure incontinent un grand calme à tout le ſyſtême ſanguin; ces ſueurs générales qui terminent toujours un accès de fièvre intermittente & qu'on regarde comme étant d'un ſi bon augure dans les fièvres continues, ne ſont que la ſuite d'un relâchement des vaiſſeaux cutanés, qui cédant alors à l'*impetus* extraordinaire du ſang, en laiſſent échapper la partie la plus fluide par leurs extrémités exhalantes.

Or la Médecine n'a trouvé aucun genre de remèdes qui agit d'une manière plus sûre & plus conſtante ſur les vaiſſeaux de la ſurface que les émétiques, & particulièrement, les préparations d'antimoine. Un huitième ou un ſixième de grain de tartre ſtibié donné dans une fièvre continue, & répété de quart-d'heure en quart-d'heure, juſqu'à ce qu'il pro-

duiſe une légère nauſée, occaſionne généralement un peu de moiteur à la peau, & ſi l'on a ſoin de prendre pour l'exhibition de ce remède le moment du redoublement, on l'abrège, ou du moins on en modère la violence. On le donne auſſi avec avantage à la doſe d'un ſixième, d'un quart ou même d'un demi-grain toutes les trois ou quatre heures, il agit en même temps comme un purgatif doux & comme un ſudorifique. C'eſt ainſi que la poudre de James, qui n'eſt autre choſe que le régule d'antimoine imparfaitement calciné & combiné avec la baſe alkaline du nitre, a quelquefois opéré ces guériſons vraiment ſurprenantes qui lui ont fait une ſi grande réputation.

Je crois donc que les émétiques, & ſur-tout les antimoniaux, peuvent être employés avec avantage dans la fièvre puerpérale. Mais qu'on ne ſe trompe pas ſur leur manière d'agir, & qu'attribuant leurs ſuccès à l'évacuation ſeule

qu'ils excitent, on ne croie pas pouvoir y ſuppléer par des purgatifs draſtiques qui ont des effets tout-à-fait oppoſés ſur le ſyſtême ſanguin. Il faut auſſi avoir ſoin en les employant d'éviter les hautes doſes qui pourroient exciter de violens efforts pour vomir, de peur que la compreſſion forte & ſoudaine des muſcles abdominaux ſur les viſcères enflammés ne produiſe une irritation dangereuſe.

§. V. *Les ſudorifiques.*

Une autre erreur non moins eſſentielle dans laquelle on pourroit être induit par les bons effets des émétiques, ce ſeroit de croire que l'on obtiendra ces mêmes effets au moyen des remèdes communément nommés ſudorifiques. Je dis que ce ſeroit là une erreur capitale; & qui pourroit devenir ſouverainement pernicieuſe par ſes conſéquences. La plupart des remèdes rangés ſous cette dénomination ſont âcres & ſtimulans, leur effet eſt

d'exciter l'action des gros-vaiſſeaux, & les moyens qu'on met en uſage pour augmenter la chaleur naturelle dans la vue d'aider leur opération, ſervent auſſi à irriter le ſyſtême artériel. Ils n'ont d'ailleurs aucun effet ſur les vaiſſeaux de la ſurface; le relâchement apparent de la peau & la ſueur qu'ils produiſent, ne ſont que la ſuite d'une circulation trop violente, qui force tous les paſſages ſans réſoudre le ſpaſme des extrémités exhalantes. De là vient l'incertitude de leur ſuccès dans la plupart des cas où on les emploie; & leur danger dans toutes les maladies qui ſont compliquées de quelque inflammation locale.

La nature a établi une certaine balance entre les extrémités exhalantes des vaiſſeaux cutanés, & le reſte du ſyſtême artériel. Les premiers ſoumis à l'impulſion du cœur & des artères, & deſtinés à laiſſer échapper une ſéroſité excrémentitielle ſous la forme d'exhalaiſon, donneroient paſſage, s'ils étoient plus lâches,

à une trop grande quantité de fluides. Il eſt clair que la même choſe arriveroit ſi l'*impetus* du ſang devenoit plus conſidérable, les vaiſſeaux exhalans demeurant dans le même état, ainſi que cela ſe voit tous les jours chez les perſonnes qui ont pris un exercice violent. Si les vaiſſeaux exhalans étoient plus reſſerrés qu'ils ne doivent l'être dans l'état naturel, comme cela arrive dans les cas de fièvre où ils ſont contractés par un ſpaſme, une vive exertion des pouvoirs, qui meuvent le ſang dans le cœur & les artères pourroit encore forcer le paſſage des fluides au travers de la peau, malgré la réſiſtance que leur oppoſeroit ce retréciſſement de leurs canaux.

Il y a donc deux manières d'exciter la ſueur; l'une eſt d'augmenter l'énergie des gros vaiſſeaux, l'autre de relâcher leurs extrémités à la ſurface du corps; mais ces deux méthodes, quoiqu'elles mènent en apparence au même but, ſont bien différentes quant à la fin pour la-

quelle on les emploie, qui eſt la guériſon. Dans toutes les eſpèces de fièvre il n'y a point de ſudorifiques vraiment utiles que ceux qui opèrent en relâchant les vaiſſeaux cutanés ; les autres, en irritant le ſyſtême ſanguin, énervent ſa vigueur, accélèrent la formation des ſymptômes de putridité, & précipitent la deſtruction des pouvoirs animaux. Et dans les cas compliqués d'inflammation locale, ils ne manquent pas de hâter la terminaiſon la plus funeſte, ſavoir la ſuppuration ou la gangrène des parties affectées. C'eſt en employant ces derniers, ou du moins en les combinant avec ceux qu'indique l'autre méthode, que l'on obtient les ſueurs les plus copieuſes ; mais ce n'eſt pas cette abondance que l'on doit rechercher, la nature ne nous montre point que cela ſoit néceſſaire. Les ſueurs vraiment critiques ne ſont pas les plus remarquables par la quantité de fluides évacués par cette voie ; celles qui ſortent comme par torrens dénotent toujours quelque cauſe

d'irritation, & ne terminent jamais complettement une maladie.

Une douce tranſpiration peut être utile au commencement d'une fièvre puerpérale, ſi on peut l'exciter par des moyens analogues à ceux que nous avons indiqués, mais je redouterois toujours plus ceux qu'on emploie pour augmenter la chaleur du corps dans la vue d'exciter cette évacuation, que je ne compterois ſur leurs bons effets; & ſi l'on en fait uſage, il faut que ce ſoit avec beaucoup de prudence. La méthode de tenir les femmes en couche dans des chambres qui n'ont point de communication avec l'air extérieur pour les entretenir conſtamment dans le degré de chaleur propre à les faire ſuer, eſt tout-à-fait dangereuſe. Nous avons vu quels étoient ſur elles, les pernicieux effets d'un air impur, tel qu'on le trouve dans bien des hôpitaux; rien n'eſt plus propre à ſouiller au même point l'atmoſphère dans laquelle elles reſpirent, que de les

renfermer comme cela se pratique ordinairement. Il faudroit que l'air de leurs chambres fût toujours assez pur pour qu'en y entrant on n'apperçût aucune odeur ; pour cet effet il faut, autant qu'il est possible, les tenir dans des chambres qui soient grandes & faciles à aérer. Il faut au moins une fois par jour en renouveller l'air en ouvrant les fenêtres ou les portes, seulement on doit faire attention que le courant d'air ne soit pas dirigé sur la malade. Il ne faut pas que celle-ci soit plus couverte dans son lit qu'elle ne le seroit en parfaite santé. Il faut que les rideaux du lit soient assez ouverts pour que l'air puisse y circuler librement. Il faut que la température de la chambre soit passablement fraîche, cependant lorsqu'il fait froid on peut sans inconvénient y entretenir un peu de feu à la cheminée, sur-tout si la malade est accoutumée à en avoir ; il agit d'ailleurs comme un excellent ventilateur.

§. VI. *Le Camphre.*

Je ne peux pas quitter cet article des ſudorifiques ſans parler d'un remède que l'on a rangé ſous cette dénomination, mais dont la manière d'agir paroît avoir été aſſez mal compriſe par la plupart des Médecins. Ce remède eſt le camphre, drogue preſque indéfiniſſable à cauſe de ſon peu d'analogie avec d'autres productions végétales, comme très-ſingulière dans ſes effets ſur le corps humain. Son goût âcre, ſon odeur forte & poignante, le ſentiment de chaleur qu'elle cauſe à la gorge, feroient croire que ſa manière d'agir doit être celle d'un ſtimulant. D'un autre côté les effets les plus marqués du camphre ſur le ſyſtême nerveux ſont ceux d'un antiſpaſmodique ; dans les fièvres & particulièrement dans les fièvres malignes, on s'en eſt ſervi ſouvent avec ſuccès, mais jamais il n'agite le pouls ; pris en doſe ſuffiſante, il en diminue au contraire la fréquence & l'élévation ; il

eſt ſuivant, Hoffmann & d'autres Médecins, d'un grand uſage dans les hémorrhagies ; & ſi on l'employe en doſes trop fortes, il affoiblit tellement les pouvoirs de la circulation qu'il en réſulte une pâleur extrême, & un froid univerſel qui peut ſe terminer par la mort. Moins ſtimulant que l'opium, il n'a pas comme ce dernier une qualité ſoporifique, du moins il ne la manifeſte que dans un petit nombre de cas : ſes principaux effets ſont ſur le ſyſtême vaſculaire, & ils ſe montrent en premier lieu ſur les extrémités des artères, & ſur les vaiſſeaux excrétoires qu'il relâche d'une manière très-marquée, particulièrement lorſqu'ils ſont dans un état de ſpaſme. C'eſt ainſi que le camphre peut agir comme diaphorétique, emménagogue, diurétique, antiaphrodiſiaque, mais rien ne juſtifie l'opinion de la plupart des Auteurs de matière médicale qui l'ont rangé dans la claſſe des remèdes cordiaux & ſtimulans.

C'eſt en vertu de cette propriété qu'il

a de relâcher l'extrémité des vaiſſeaux, que le camphre à réuſſi quelquefois à guérir d'une manière extrêmement prompte cette inflammation ſuperficielle & éryſipélateuſe des viſcères que nous avons regardée comme la cauſe prochaine de la fièvre puerpérale. M. Pouteau (1) cite quelques exemples frappans de ſes bons effets dans des cas de cette eſpèce, & j'en ai vu moi-même un des plus marqués, chez une femme qui au troiſième jour d'une fièvre puerpérale, & après avoir ſubi deux ſaignées, avoit le ventre exceſſivement tendu & douloureux, le pouls fréquent, fort & plein, la reſpiration gênée, les jambes & les cuiſſes très-enflées. Les urines étoient en petite quantité & la ſoif conſidérable. Quinze grains de camphre que la malade prit dans l'eſpace de quelques heures, ſuffirent pour la débarraſſer preſque entièrement. (2)

(1) Mélanges de Chirurgie.

(2) Voyez les obſervations ci-après, cas 1.

Je regarde donc le camphre comme un remède qui peut être d'une grande utilité dans cette maladie, ſur-tout dans ſes commencemens, avant que l'inflammation ſoit devenue phlegmoneuſe ; car dès qu'il y a dans quelque partie des viſcères une tendance à la ſuppuration, on ne peut pas en eſpérer un grand avantage. Mais il ne faut l'employer qu'avec beaucoup de prudence & de circonſpection à cauſe de ſa manière d'agir bizarre & incertaine, j'ai preſque dit capricieuſe; dans la plupart des cas il fait trop, ou il ne fait rien. Il y a des perſonnes auxquelles il donne des angoiſſes & des maux de cœur, même à la doſe d'un grain ; d'autres qui peuvent en ſupporter des doſes tout-à-fait ſurprenantes : j'en ai donné juſqu'à demi-gros toutes les deux heures pendant un jour & demi à un homme qui avoit une affection du cerveau, ſans en appercevoir aucun effet ſenſible, tandis que deux ſcrupules pris tout à la fois par

hasard dans un cas raconté par Hoffmann, (1) & soixante grains donnés en plusieurs doses dans l'espace d'une demi-heure ensuite des conseils de M. Pouteau, ont produit des symptomes qui ont causé les plus vives craintes pour les jours des personnes à qui on les avoit administrés.

Ainsi malgré les succès de M. Pouteau, malgré ce que j'ai vu moi-même des heureux effets de ce remède, je ne saurois le regarder comme étant véritablement un spécifique dans la fièvre puerpérale. On ne peut le donner d'abord en très-hautes doses sans courir le risque de faire beaucoup de mal, & si l'on perd son temps à tâtonner avec des doses trop petites, sans employer d'autres secours, on s'expose au danger plus grand encore de laisser empirer la maladie au point qu'elle devienne tout-à-fait incurable. Il n'est pas douteux cependant qu'il n'ait

(1) Hoffmanni Opera, vol. 4. p. 27.

quelquefois opéré des cures brillantes, & qu'entre les mains d'un Médecin ſage & prudent il ne puiſſe être conſidéré comme un inſtrument de guériſon très-utile.

§. VII. *Les véſicatoires.*

Bien des Médecins ont condamné l'uſage des véſicatoires dans la fiévre puerpérale, & je crois qu'ils ont eu raiſon. Dans toute eſpèce de maladie inflammatoire, il faut les appliquer le plus près poſſible de la partie affectée pour qu'il en réſulte de bons effets, autrement on n'obtient point la révulſion que l'on deſire, ou du moins elle n'a lieu que d'une manière imparfaite, & l'irritation qu'ils excitent dans le ſyſtême ſanguin, n'étant point balancée par un effet direct ſur la partie enflammée, il en réſulte ſouvent qu'ils font plus de mal que de bien. Aucun Praticien que je ſache ne s'eſt aviſé de mettre des véſicatoires ſur le bas-ventre à une femme en couche, quoique ce fût

là la manière de s'en ſervir qui promît le plus de ſuccès dans une inflammation d'entrailles. Je l'ai fait une ſeule fois, comme on le verra ci-après dans l'obſervation IX, ſans en obſerver aucun effet favorable ni fâcheux.

Mais ſi l'on ne peut pas tirer un grand avantage des véſicatoires pendant les premiers périodes de la fièvre puerpérale, ils deviennent cependant un remède eſſentiel lorſque la maladie traîne en longueur, & lorſque l'inflammation locale étant abatue ou conſidérablement diminuée, la fièvre ſubſiſte néanmoins avec des ſymptômes de ſpaſme ou d'atonie; alors il faut les employer comme on fait dans d'autres eſpèces de fièvres continues, pour relâcher les vaiſſeaux cutanés, pour ſoulager l'oppreſſion lorſque la poitrine s'affecte, pour réveiller l'énergie du principe vital lorſqu'elle diminue, & pour débarraſſer le cerveau lorſque ſes fonctions ſont altérées. Je renvoie le lecteur à l'obſervation VI; on y verra dans

dans quelles circonſtances il faut employer les véſicatoires, & quel ſuccès on peut en attendre.

§. VIII. *Le kina.*

Il me reſte à parler d'un remède auquel il faut avouer que la théorie, bien plus que l'expérience, me conduiroit à donner ma confiance dans les premiers périodes de la fièvre puerpérale, c'eſt le kina. J'ai parlé ci-devant de ſes heureux effets dans les inflammations éryſipélateuſes, & j'ai fait voir qu'il étoit particulièrement adapté aux cas de cette nature dans leſquels les malades, par la foibleſſe de leur conſtitution, & ſur-tout par l'impureté de l'atmoſphère dans laquelle ils ſe trouvoient, avoient encore plus beſoin des ſecours propres à ſoutenir l'énergie du principe vital que de ceux qui tendoient directement à diminuer la tenſion du ſyſtême. Or ſi, comme je crois l'avoir rendu probable, la cauſe de la

fièvre puerpérale eſt une inflammation éryſipélateuſe des viſcères du bas-ventre, ſi cette inflammation manifeſte la tendance la plus rapide à la gangrène, ſi cette diſpoſition eſt ſur-tout évidente dans un air impur, je le demande, quel remède promet plus d'avantages que celui-là, dans ces cas en particulier où l'on a tout lieu de craindre ce qui peut affoiblir les malades, & diminuer l'activité du ſyſtême nerveux? M. Fordyce (1) qui regarde la fièvre puerpérale comme tenant à une inflammation de la matrice, & cette inflammation comme appartenant à la claſſe de celles qu'on nomme phlegmoneuſes, ne paroît pas l'avoir attaquée par le kina, quoique dans ſon traitement il rejette à peu près également la ſaignée, les purgatifs, les remèdes antimoniaux, & qu'il la regarde comme étant le plus ſouvent mortelle, chez les fem-

(1) Voyez *Elements of the practice of phyſic*, P. 2; *on the inflam. of the womb.*

mes ſur-tout qui ſont d'une conſtitution délicate. C'eſt dans une ville comme Londres cependant, où certaines maladies inflammatoires tendent ſi rapidement à la gangrène, & ſur-tout dans de grands hôpitaux, où je voudrois que des Médecins prudens & éclairés fiſſent des eſſais de cette méthode; je ſuis bien trompé s'ils n'en obtenoient pas un ſuccès aſſez marqué pour s'applaudir de l'avoir entrepriſe.

Ce n'eſt pourtant pas la théorie ſeule qui m'autoriſe à recommander ce remède: j'ai vu un cas où il a parfaitement bien réuſſi, & quoique ce ſoit un fait unique, quoique ce ſoit une obſervation faite dans un tems où je n'en ſentois pas toute l'importance, & dont par conſéquent il peut m'être échappé quelques particularités, parce qu'alors je négligeai d'en garder des notes, les principales circonſtances en ſont reſtées aſſez préſentes à mon eſprit, pour pouvoir en faire ici le détail.

Lorſque je commençois à pratiquer à Genève il y a environ neuf ou dix ans, je fus appellé auprès d'une femme qui après un travail très-long & très-pénible avoit accouché à l'aide du forceps. Je la vis le lendemain de l'accouchement, elle ſouffroit des angoiſſes inexprimables, accompagnées d'un grand abatement de forces ; le ventre, qui à ce qu'on me raconta paroiſſoit depuis quelques jours être fort gonflé par des vens, en étoit tellement bourſouflé, que ſon volume étoit beaucoup plus gros qu'il ne l'eſt ordinairement à la fin d'une groſſeſſe ; il étoit douloureux au toucher, le pouls étoit foible & très - fréquent. Je ne connoiſſois alors la fièvre puerpérale que par les deſcriptions confuſes des Auteurs ; je ne me faiſois pas une idée de cette eſpèce d'inflammation ſi funeſte des viſcères qui en eſt le principe : mais conſidérant ſeulement la foibleſſe du pouls & la diſtenſion prodigieuſe des inteſtins qui étoit accompagnée de beau-

coup de douleur, je craignis la formation de la gangrène dans ces parties. On étoit alors dans le mois de juillet, & la chaleur qui étoit extrême, particulièrement dans l'appartement de la malade, me fit appréhender encore davantage que le mal ne prît promptement cette tournure. Je crus que la principale indication étoit de redonner du ton aux fibres muſculaires des inteſtins. Je fis faire des poudres de douze grains de kina avec cinq ou ſix grains de rhubarbe par doſe, & j'en donnai une priſe toutes les trois heures. Leur effet fut de purger doucement & ſans douleur, & de réduire conſidérablement le volume du ventre. Je ſubſtituai bientôt à ces poudres une décoction d'une once de kina qui devoit ſe conſumer dans vingt-quatre heures, & je la fis répéter pluſieurs fois : le même effet ſe ſoutint, & ſans avoir recours à aucun autre remède eſſentiel, tous les ſymptômes les plus allarmans ſe diſſipèrent, & la malade ſe rétablit en aſſez peu de tems.

Je ne ſais juſqu'à quel point on peut attribuer cette cure à l'effet purgatif de la rhubarbe que j'avois employée comme un remède tonique plutôt que comme un évacuant. On a vu ci-deſſus les inconvéniens auxquels on s'expoſe par l'uſage des purgatifs irritans dans les commencemens de la fièvre puerpérale ; & quelques ſuccès qu'on en ait pu obtenir dans certains cas particuliers, les exemples en ſont en trop petit nombre pour balancer les pernicieux effets qu'on doit toujours en redouter. Dans le cas que je viens de rapporter, la rhubarbe parut agir comme un doux évacuant, elle débarraſſa les inteſtins des matières putrides dont ils étoient peut-être ſurchargés, & comme elle n'excita aucune douleur, il eſt probable qu'elle ne cauſa pas d'irritation. Mais en admettant, comme je n'en doute pas, que l'évacuation qu'elle produiſit fut très-avantageuſe, n'eſt-il pas bien raiſonnable de croire qu'elle n'auroit pas ſuffi pour la guériſon, conſidérée ſous

ce point de vue? N'eſt-il pas bien naturel de préſumer que le kina agit comme un puiſſant tonique ſur les fibres muſculaires des inteſtins, & ſur celles de leurs vaiſſeaux ſanguins dont il calma l'irritation; qu'enfin il peut auſſi avoir été très-utile par ſa qualité antiſeptique? Quoi qu'il en ſoit, lors même que l'on révoqueroit en doute ſon utilité dans la maladie dont j'ai fait le récit, il eſt au moins bien clair qu'il n'a point nui à la guériſon, & que dans d'autres cas de la même nature, où l'abatement des forces feroit craindre tout ce qui pourroit tendre à affoiblir davantage, il y auroit peu de danger à tenter ce remède, que bien des Praticiens emploient avec ſuccès contre les ſymptômes ſecondaires de la maladie.

§. IX. *Concluſion de ce chapitre.*

Voilà les réflexions que j'avois à offrir ſur le traitement de la fièvre puerpérale. J'aurois pu ajouter bien des choſes relativement

tivement aux accidens qui l'accompagnent quelquefois, & à toutes les ſuites qu'elle peut entraîner après elle; mais n'ayant rien de bien intéreſſant à préſenter à mes lecteurs ſur ces différens ſujets dont la conſidération demanderoit une expérience beaucoup plus vaſte que la mienne, je me borne à parler de ce que j'ai cru voir avec clarté dans une maladie ſur laquelle les avis des Médecins, même les plus célèbres, ſont ſi fort partagés. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait lieu d'avoir égard dans le traitement de ces différens maux, au genre de la cauſe dont ils émanent; ainſi des abſcès chroniques dans le bas-ventre, une diarrhée opiniâtre, qui épuiſe les forces, une affection de poitrine, une hydropiſie, &c. ne demandent pas, du moins pour l'ordinaire, dans les ſuites de couche, un traitement différent de celui qu'ils exigeroient dans toute autre circonſtance.

Peut-être me reprochera-t-on de n'ê-

tre pas entré dans assez de détails sur la manière d'employer les différens moyens curatifs que je recommande. Je ne l'ai pas fait, parce que les Médecins Praticiens auxquels j'adresse cet écrit n'ont pas besoin de ces renseignemens; ils savent distinguer les tems & les circonstances où il convient de mettre en usage tel ou tel remède, & adapter les règles générales aux différences qui se rencontrent. Je conviens que des préceptes généraux tels que je les ai proposés ne peuvent pas être fort utiles pour des ignorans, mais je ne saurois trop le répéter, les livres de médecine ne devroient être que pour ceux qui ont acquis auprès des malades les connoissances propres à les comprendre. Si j'avois fait celui-ci pour les Sages femmes & les Gardes, je croirois avoir fort mal mérité du public, parce que quelques efforts que j'eusse pu faire pour être bien compris de cet ordre de gens, jamais il n'eût été possible de les mettre à l'abri de commettre bien des fautes,

même très-groſſières. C'eſt un inconvénient qui naît de la nature même des choſes : on ne ſauroit prévoir tous les cas qui peuvent ſe rencontrer, & quelque minutieux que l'on puiſſe être, on eſt toujours obligé de donner beaucoup à la ſagacité & à la prudence du Praticien pour chaque cas particulier.

Peut être encore & avec plus de fondement pourra-t-on me reprocher, qu'en n'admettant qu'un ſeul principe de la fièvre puerpérale j'en ai trop limité la méthode de cure, qui devoit varier ſuivant les différentes eſpèces de cette maladie. M. Kirkland, Auteur ingénieux d'un eſſai ſur les fièvres des femmes en couche, blâme ceux qui font de la fièvre puerpérale, telle que nous l'avons décrite, une ſeule & même maladie. Il en diſtingue lui-même pluſieurs eſpèces ſuivant les cauſes qui la produiſent, qui ſont. 1°. l'inflammation de la matrice, 2°. l'inflammation des viſcères du bas-ventre en conſéquence d'un accouchement trop

précipité. 3°. L'abſorption du ſang, ou d'autres matières putrides, retenues dans la matrice. 4°. L'inflammation des ſeins. 5°. Le repompement du lait âcre. 6°. La rétention des matières fécales. Il croit en conſéquence, qu'on nepeut pas donner de règle généralepour le traitement, qui doit varier ſuivant ces différentes cauſes; & il cherche ſur-tout à faire voir que les cas qui dépendent d'un principe de putridité, demandent à être traités bien différemment de ceux qui tiennent à une affection inflammatoire. Mais toutes ces diſtinctions théorétiques de cauſes, éclairent bien peu le Praticien. J'ai montré que les principaux ſymptômes de la fièvre puerpérale dénotent une affection inflammatoire des viſcères abdominaux; conſéquemment, qu'elle qu'en ſoit la cauſe occaſionnelle, le premier ſoin du Médecin doit être de réſoudre le ſpaſme des vaiſſeaux affectés, & en indiquant les moyens que je crois les plus propres pour y parvenir, j'admets une grande latitude

dans leur uſage, qui ſuivant moi requiert beaucoup de circonſpection & de prudence. Je crois d'ailleurs avoir ſuffiſamment développé l'enchaînement des différens états de la maladie, & en montrant comment les ſymptômes inflammatoires donnent naiſſance aux ſymptômes putrides, j'ai indiqué les circonſtances, ſoit particulières, ſoit extérieures aux malades qui peuvent concourir chez elles au développement de ces derniers; il ſuffiſoit preſque de les indiquer pour faire connoître de quelle manière on pouvoit parer à leur influence. Ainſi donc, quoique la méthode de cure que j'ai expoſée ſoit une, & ne varie pas ſuivant des cauſes qui peuvent être obſcures & difficiles à découvrir, ou même ſeulement ſuppoſées, elle eſt aſſez variée par l'attention aux ſymptômes, dont la conſidération ſera toujours pour le Praticien la règle de conduite la plus ſûre.

CHAPITRE IV.

Recherches sur la mortalité des femmes en couche à Genève. Préservatifs contre la Fièvre puerpérale ; & avis aux accoucheurs sur quelques abus qui se sont introduits dans leur pratique.

J'AI parlé ci-devant de la mortalité des femmes en couche, comparée au nombre total des morts & des naissances ; j'ai même donné une table de sa proportion dans la ville de Londres, (1) & des variations qu'elle avoit éprouvées pendant l'espace d'un siècle ; & je ne doute pas que mes Lecteurs n'ayent vu avec plaisir qu'elle avoit considérablement diminué, à mesure que l'art de

(1) Voyez la fin de la préface.

guérir à fait des progrès, & aboli des coutumes & des préjugés pernicieux. Conduit par la curioſité à faire des recherches ultérieures dans ce ſujet intéreſſant; excité ſur-tout par la terreur qu'avoient répandue à Genève, depuis peu d'années, les morts de quelques femmes de marque, & par la perſuaſion qui en réſultoit dans le public, que les couches devenoient beaucoup plus dangereuſes qu'elles ne l'étoient autrefois; j'ai feuilleté les régiſtres mortuaires de cette ville pour les quatre-vingt dernières années, & j'en ai tiré la table ſuivante, où l'on verra le nombre des femmes mortes en couche année par année & ſa proportion avec le nombre total. J'ai dejà parlé des réſultats que j'avois obtenus, rélativement à la proportion de cette mortalité particulière dans les différentes ſaiſons, & je n'en dirai rien de plus.

TABLEAU *de la mortalité des femmes en couche à Genève, depuis l'an 1700 jusqu'en 1779.*

Année.	Nombre total des morts.	Femmes en couche.
1700	518	7
1701	495	3
1702	591	6
1703	784	7
1704	810	12
1705	584	13
1706	720	15
1707	780	9
1708	649	7
1709	908	11
1710	672	6
1711	446	5
1712	535	4
1713	591	3
1714	563	12
1715	723	5
1716	525	15
1717	595	11

Année.	Nombre total des morts.	Femmes en couche.
1718	627	14
1719	662	17
1720	781	11
1721	524	6
1722	611	13
1723	747	9
1724	732	8
1725	783	16
1726	677	9
1727	546	10
1728	628	5
1729	810	7
1730	743	8
1731	727	6
1732	756	6
1733	679	3
1734	575	2
1735	629	7
1736	543	4
1737	867	6
1738	557	3
1739	592	4

Année.		Nombre total des morts.		Femmes en couche.
1740	—	739	—	6
1741	—	669	—	3
1742	—	837	—	5
1743	—	745	—	6
1744	—	577	—	4
1745	—	610	—	12
1746	—	839	—	7
1747	—	858	—	8
1748	—	695	—	10
1749	—	759	—	13
1750	—	875	—	10
1751	—	662	—	11
1752	—	600	—	6
1753	—	752	—	10
1754	—	819	—	8
1755	—	752	—	9
1756	—	673	—	4
1757	—	641	—	6
1758	—	667	—	4
1759	—	881	—	9
1760	—	632	—	8
1761	—	759	—	9

Année.	Nombre total des morts.	Femmes en couche.
1762	731	7
1763	817	7
1764	971	8
1765	726	8
1766	779	9
1767	731	6
1768	836	2
1769	723	3
1770	668	7
1771	744	9
1772	796	9
1773	751	7
1774	759	9
1775	780	12
1776	875	10
1777	888	12
1778	816	6
1779	790	1

En prenant les ſommes de ces nombres de dix en dix, ans on trouve les réſultats ſuivans.

Nombre des morts.		Femmes mortes en couche.		Proportion.
6439	—	90	—	71 ½ : 1
5939	—	92	—	64 ½ : 1
6839	—	94	—	73 : 1
6668	—	47	—	142 : 1
7328	—	74	—	99 ½ : 1
7322	—	77	—	95 : 1
7705	—	67	—	115 : 1
7867	—	82	—	96 : 1

Il eſt évident par cette table, que la mortalité n'eſt pas auſſi grande à Genève parmi les femmes en couche qu'elle l'étoit au commencement du ſiècle; en comparant les vingt premières années avec les vingt dernières, on la trouve diminuée à peu près dans la proportion de cent quatre à ſoixante huit. Il eſt vrai que dans les périodes intermédiaires elle paroît quelquefois beaucoup moindre.

Dans celle qui renferme les années mil ſept cent trente à mil ſept cent trente-neuf, elle diminue tout à coup dans une proportion trop grande pour qu'on ne puiſſe pas ſuppoſer avec fondement, qu'il ſe trouve là quelque erreur. Effectivement, j'ai eu tout lieu de croire en parcourant le régiſtre, qu'à cette époque, les morts de femmes en couche n'avoient été notées qu'avec la plus grande négligence. J'ai ſu depuis qu'en mil ſept cent trente-un, le ſoin du regiſtre mortuaire avoit été confié à un nouveau Chirurgien viſiteur ; (1) ce qui m'a confirmé

(1) On donne à Genève le nom de Viſiteur à un Chirurgien prépoſé par le gouvernement, pour examiner le corps de toute perſonne morte dans l'enceinte de la ville, & la police établie à cet égard eſt telle que nul ne peut être ſouſtrait à cet examen. Ce Chirurgien fait à meſure un regiſtre, où il note exactement le nom, l'âge, la demeure, la profeſſion du mort. Il eſt auſſi tenu d'y ajouter le nom de la maladie qui a terminé ſa vie, mais comme le plus ſou-

dans l'idée, que c'eſt plutôt à la faute du Sécrétaire, qu'à une diminution réelle de la mortalité des femmes en couche, qu'il faut attribuer ce changement de proportion, ſur-tout puiſqu'elle ne ſe

---

vent, il s'en tient à cet égard à ce que lui diſent les aſſiſtans, on comprend que cette partie du régiſtre (très-eſſentielle cependant par les lumières qu'elle pourroit donner ſur les maladies les plus ordinaires à notre pays) n'eſt tenue que d'une manière tout à fait inexacte. On ne peut compter ſur ſon exactitude à cet égard, que relativement aux maladies ſur la nature deſquelles perſonne ne peut ſe tromper. Ainſi chacun ſait reconnoître, au moins dans le plus grand nombre des cas, une petite vérole, une rougeole, une pleuréſie. Une ſuite de couche eſt auſſi aſſez évidente, pour qu'à l'ordinaire on ne puiſſe pas s'y méprendre; mais dans les cas de cette nature, le viſiteur s'eſt ſouvent contenté de mettre ſur ſon régiſtre, *morte de fièvre putride*, *de fièvre inflammatoire*, *de fièvre miliaire* &c. ſans ajouter à la ſuite d'une couche. C'eſt particulièrement ce qui eſt arrivé au Viſiteur qui fut chargé de cet emploi en 1731.

ſoutient pas dans les périodes ſuivantes. J'ai retrouvé des traces de cette même négligence, dans quelques-unes des époques qui ſont les moins chargées ; & ſi la dernière paroît l'être d'avantage que les deux ou trois précédentes, on ne doit, peut-être, attribuer cette différence, qu'à l'exactitude avec laquelle le régiſtre ſe tient aujourd'hui.

Quoi qu'il en ſoit, je crois que le nombre des femmes qui meurent en couche à Genève pourroit ſe réduire beaucoup. Il eſt plus aiſé de prévenir les maladies qui leur ſont fatales à cette époque, qu'il ne l'eſt de les guérir ; & il n'eſt pas douteux, qu'en redoublant d'attention & de ſoins, on ne parvînt à conſerver la vie à bien des Mères que le préjugé, l'ignorance & la mauvaiſe conduite laiſſent périr. J'ai dit ci-deſſus, combien en général, le ſéjour des hôpitaux étoit pernicieux aux femmes en couche ; dans quelques uns cependant, par des ſoins qui ſont preſque uniquement préſerva-

tifs, on eſt venu à bout de rendre l'accouchement moins fatal qu'il ne l'eſt, même parmi nous. Tel eſt un de ceux de Londres, dont parle M. White, où pendant ſix années, le nombre des femmes mortes en couche n'avoit été au nombre total des accouchemens, que comme un à cent trente-un. Tel eſt encore celui de Dublin, où cette proportion étoit comme un à cent dix, tandis que dans tous les autres hôpitaux, en Angleterre comme ailleurs, elle eſt infiniment plus grande. Suivant le même Auteur, dans la ville de Mancheſter cette mortalité eſt à peu près comme un à cent vingt-huit. Et la principale circonſtance à laquelle il attribue le peu de danger que courent les femmes en couche dans ces différens lieux, c'eſt le ſoin extrême que l'on a de ne point les tenir renfermées dans une atmoſphère impure,

(1) White p. 334.

mais de leur faire reſpirer un air conſtamment renouvellé.

A Genève où la nature du climat diſpoſe les corps aux maladies inflammatoires, d'une manière très-marquée, il ne ſera peut-être pas auſſi facile qu'il le ſeroit en bien d'autres endroits, de prévenir les fièvres puerpérales. Cependant, comme cette diſpoſition ſeule ne ſuffit pas pour produire ces maladies; comme il exiſte parmi nous beaucoup de cauſes nuiſibles dont le concours contribue à leur formation, nous ne ſavons point juſqu'où pourroit aller le ſuccès à cet égard, ſi l'on venoit à bout de parer à celles de ces cauſes qu'il eſt en notre pouvoir de détruire. J'en indiquerai ici quelques-unes des plus manifeſtes.

Abus qui ſe ſont introduits dans la pratique des accouchemens. 1°. *L'extraction trop précipitée de l'enfant & de l'arrière-faix.*

Je remarquerai d'abord que dans les

accouchemens qu'on nomme naturels, c'eſt-à-dire, où l'enfant ſe préſente de la manière la plus favorable, & où il ne rencontre aucun obſtacle extraordinaire de la part de la Mère, il eſt infiniment rare que l'Accoucheur ait autre choſe à faire, qu'à laiſſer la nature achever tranquillement ſon ouvrage. Dans ceux qu'on nomme non-naturels & contre nature, il eſt ſouvent utile, quelquefois même abſolument néceſſaire, que l'art lui prête ſes ſecours. Mais de quelque avantage que puiſſe être la main d'un Chirurgien adroit & expérimenté, dans des cas de cette eſpèce, il ne faut pas s'imaginer qu'elle ſoit toujours néceſſaire. Les Accoucheurs eux-mêmes, conduits par l'habitude & le préjugé, ſemblent oublier que la nature peut ſe paſſer le plus ſouvent de leur miniſtère, & agiſſent beaucoup plus qu'ils ne devroient agir. Appelés d'avance auprès d'une femme qui n'eſt menacée, en apparence, d'aucun accident, mais que la ſimple

poſſibilité d'un accouchement fâcheux a engagée à demander leur aſſiſtance, ils ne peuvent reſter oiſifs; ils hâtent de tout leur pouvoir la ſortie de l'enfant de la matrice, quelquefois même ils ſe ſervent d'inſtrumens pour cet effet; tout au moins dès que la tête de l'enfant commence à ſe préſenter, ils s'en ſaiſiſſent, & s'en ſervent pour tirer promptement l'enfant dehors, comme ſi ſa vie & celle de la Mère dépendoient de cette célérité; ils abrégent, il eſt vrai, l'accouchement de quelques momens, mais cet avantage ne balance point les inconvéniens qui réſultent d'une telle précipitation. Car en tirant ainſi la tête dans la même direction qu'elle avoit d'abord, on ne laiſſe point au corps le temps de ſe tourner pour ſe mettre dans la poſition la plus convenable, c'eſt-à-dire, de façon que le plus grand diamètre du tronc correſponde au plus grand diamètre du baſſin. Le tiraillement peu ménagé que l'on employe, bleſſe le vagin, la matrice & ſes

ligamens, & peut aller au point d'y cauſer une inflammation. Mais l'effet le plus conſtant, & peut-être le plus fâcheux de cette pratique, c'eſt l'obſtacle qu'elle apporte à la prompte excluſion de l'arrière-faix. L'irritation méchanique qui en réſulte néceſſairement, cauſe dans la matrice des mouvemens ſpaſmodiques qui le retiennent. L'Accoucheur impatient, comme s'il ne devoit jamais avoir aſſez tôt achevé ſon ouvrage, cherche d'abord à le tirer par le cordon, & s'il n'en vient pas promptement à bout, il ſe hâte de porter la main dans la matrice, il rompt les adhérences qui peuvent le retenir encore, & employe la force pour ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſent à ſa ſortie.

Cette pratique eſt extrêmement dangereuſe. Il arrive ſouvent que la matrice bleſſée dans quelqu'une de ſes parties y contracte une inflammation locale, qui à raiſon du voiſinage, ſe communique aux autres viſcères, conſéquemment amène

à sa suite tous les symptômes de la fièvre puerpérale, & quelquefois donne lieu à la formation d'abscès chroniques qui tuent enfin la malade, lors même qu'elle a survecu aux périodes les plus dangereuses de la maladie, & que l'on avoit tout lieu d'espérer de sauver ses jours. Je pourrois citer bien des faits en preuve de ce que j'avance, je me bornerai à en raconter ci-après un ou deux très-frappans. (1) J'invite les Accoucheurs à réfléchir sérieusement sur le danger de leur conduite à cet égard, & à ne jamais compromettre les jours d'une Mère de famille, pour la mince satisfaction d'avoir abrégé de quelques momens une opération, qui abandonnée à la Nature, eût été absolument sans danger.

II. *L'air trop chaud des appartemens.*

Un autre abus non moins essentiel à corriger, dont j'ai fait mention déja plu-

(1) Voyez les observations VII & VIII.

ſieurs fois dans le cours de cet Ouvrage, c'eſt la coutume que l'on a, d'enfermer les femmes nouvellement accouchées dans des chambres où l'air extérieur n'a aucun accès, & dont l'atmoſphère ſe charge bientôt d'exhalaiſons putrides; de les mettre d'abord à l'uſage d'une nourriture très-ſucculente, & de ne leur permettre que des boiſſons chaudes & aromatiques. C'eſt cependant un adage auſſi vrai, qu'il eſt ancien & généralement reconnu, qu'il faut traiter les femmes en couche comme des perſonnes griévement bleſſées. Or, qui ne ſait que des alimens ſucculens, des boiſſons aromatiques, & un air impur, ſont extrêmement pernicieux à ceux qui ont des bleſſures conſidérables?

J'ai ſouvent oui dire, même à des gens qui ſe refuſoient à regarder la fièvre puerpérale comme une maladie inflammatoire, que rien n'étoit plus dangereux aux femmes en couche que les coups de froid, & qu'on ne ſauroit être trop at-

tentif à les en garantir : je penſe comme eux relativement à ce danger ; mais je ſuis bien éloigné de croire, que le meilleur moyen de les en préſerver ſoit de les tenir conſtamment dans une étuve. Perſonne n'ignore qu'en s'habituant à un certain degré de chaleur, on devient par là même beaucoup plus ſenſible à l'impreſſion d'un air moins chaud, qui dans un autre temps n'auroit produit aucun effet. Les perſonnes qui prennent le plus de ſoin à ſe garantir du froid de l'hiver, ne ſont pas celles qui ſont les plus exemptes des rhumes, des rhumatiſmes & des autres maux dont il eſt la cauſe. D'ailleurs, quelque attention que l'on y apporte, il eſt à peu près impoſſible, ſur-tout dans une ſaiſon froide, de maintenir l'air d'une chambre toujours au même degré de température.

Mais, dira-t-on, s'il eſt vrai que les femmes qui allaitent leurs enfans, n'ont pas beſoin de tous ces ſoins que l'on prend pour les garantir du froid extérieur, &

pour les maintenir dans une tranſpiration douce, du moins faut-il convenir, que celles qui ne les nourriſſent pas doivent être traitées d'une manière toute différente; car ſi on prend exemple de ce qui ſe paſſe parmi les femmes qui vivent dans l'état de Nature, il n'y a que les premières auxquelles cet exemple puiſſe s'appliquer. Chez les autres le lait ne trouvant point d'iſſue par les ſeins, il faut abſolument qu'il ſorte par quelque autre voie, ou l'on doit tout craindre des ravages qu'il fera dans le corps. Les pores de la peau ſont une de celles par où il s'échappe le plus commodément, & la Nature ſemble indiquer elle-même cette route par la facilité à ſuer qu'on remarque chez beaucoup de femmes en couche. Ce ſeroit donc commettre une grande faute que de ne pas favoriſer & entretenir une évacuation ſi utile

Ce raiſonnement, quoique ſpécieux, eſt fondé ſur un faux principe, & ſe trouve complétement démenti par l'expérience

périence. D'abord après la couche le lait commence à se former dans les seins, dont, pendant le temps de la grossesse, la Nature a peu à peu disposé les vaisseaux à ce travail ; tout-à-coup on les voit s'enfler & se remplir de ce fluide nourricier, avec un effort qui semble annoncer l'importance de cette opération. A mesure que l'enfant en tire, par la succion, la quantité dont il a besoin, la sécrétion continue à les remplir de nouveau ; bientôt l'habitude la facilite, & la rend de plus en plus abondante ; & quoiqu'il y ait à cela quelques exceptions, on peut dire en général qu'elle augmente en proportion de ce que l'évacuation est plus fréquente & plus complette. Mais si, au lieu d'ouvrir au lait son issue naturelle, on le contraint à séjourner dans les vaisseaux lactifères, au bout de quelques jours l'orgasme qui portoit les fluides vers les glandes mammaires ayant cessé, la sécrétion devient peu abondante, & n'étant point excitée par l'évacuation que solli-

cite la nature, elle diminue toujours davantage, & bientôt tarit tout-à-fait. Il en réſulte ordinairement un certain degré de pléthore, dont le remède naturel eſt une perte plus conſidérable & plus longue par les lochies, & le retour des règles, qui ſouvent chez les femmes qui ne nourriſſent pas, ſe fait déjà cinq ou ſix ſemaines après la couche.

Il eſt donc clair, qu'il n'eſt point néceſſaire de ſe tourmenter pour trouver les moyens de diſſiper le lait d'une femme qui n'allaite pas ſon enfant, puiſque la ſécrétion ceſſe d'elle-même, dès quelle devient inutile. Il eſt vrai que lorſqu'une femme a nourri pendant quelque temps, & que par la mort de ſon enfant, ou par quelqu'autre cauſe, elle eſt obligée d'y renoncer, l'habitude qu'ont les fluides de ſe porter vers les ſeins, ou plutôt celle qu'ont contractée les organes ſécrétoires, empêche la ſécrétion du lait de s'arrêter auſſi promptement; & que pour ſoulager les douleurs que produit le trop

de gonflemenr, il faut juſqu'à un certain point ſuppléer à la ſuccion de l'enfant par quelqu'autre moyen d'évacuation ; mais pourvu qu'on n'en tire que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour rendre la tenſion des ſeins plus ſupportable, bientôt la quantité du lait diminue, & il ne tarde guères à diſparoître. Si cette règle ſouffre quelques exceptions ; s'il y a des femmes qui, après avoir nourri quelque temps, conſervent toujours, même en ſevrant, & malgré les évacuans de toute eſpèce, la plus grande diſpoſition à avoir du lait, ces exceptions mêmes confirment la conſéquence que j'en tire, puiſque dans ces cas-là, les ſudorifiques, & même les diurétiques & les purgatifs, loin de diminuer la quantité du lait, l'augmentent quelquefois en portant leur action ſur les vaiſſeaux ſécrétoires des ſeins, plutôt que ſur ceux de la peau, des reins, ou des inteſtins.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un fait conſ-

tant que les femmes que l'on ne fait point ſuer après leurs couches, que l'on a ſoin de tenir dans une atmoſphère pure & paſſablement fraîche, & qui commencent de bonne heure à quitter leur lit, ſe tirent d'affaire, qu'elles nourriſſent ou non, tout auſſi heureuſement pour le moins que celles auxquelles on fait ſubir le plus exactement le régime ſudorifique. C'eſt ce que j'ai vérifié nombre de fois chez des femmes du peuple, auxquelles la miſère ne laiſſoit, ni le temps, ni les moyens de ſuivre ce traitement. C'eſt ce que l'on voit ſur-tout, de la manière la plus évidente, dans les pays où l'on a renoncé à cette pratique. En Angleterre, par exemple, où la méthode contraire commence à être généralement adoptée, on en éprouve les plus heureux ſuccès.

Je ne ſauroistrop le répéter, les ſueurs des femmes en couche, celles ſur-tout qui ſont artificiellement prolongées, ne ſont bonnes à rien. Elles ne ſervent qu'à

les affoiblir, à augmenter chez elles l'irritabilité déjà trop grande du ſyſtême nerveux, & à les rendre ſenſibles aux plus légères variations dans la température de l'atmoſphère. C'eſt à ce traitement ſeul qu'il faut attribuer les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des fièvres miliaires, malignes & autres, que l'on voit ſuccéder à l'accouchement. Souvent auſſi en conſéquence de l'affoibliſſement qu'il produit, les malades deviennent triſtes & vaporeuſes ; on ne manque pas d'attribuer au lait ce nouveau ſymptôme, & pour y remédier on ajoute, ou du moins on ſubſtitue au régime ſudorifique, l'uſage des purgatifs ; mais quoi que l'on faſſe, ce n'eſt qu'en reprenant leur manière de vivre ordinaire qu'elles recouvrent enfin les forces & la ſanté.

On dit que la Nature diſpoſe elle-même les femmes en couche à ſuer, & qu'en encourageant cette diſpoſition on ne fait que ſuivre la route qu'elle-même a tracée. C'eſt fort bien fait d'écouter la

Nature, & de ſuivre ſes préceptes ; mais ſi l'on ne ſait ni l'interroger, ni comprendre ſes réponſes, quel danger ne court-on pas de s'égarer & de faire du mal en croyant lui obéir ? Si dans une perte utérine on donnoit des emménagogues, ou ſi dans un cholera-morbus on donnoit des remèdes émétiques ou purgatifs, ſous prétexte que l'on ne court point de riſque en excitant des évacuations que la Nature a jugées néceſſaires, que deviendroient les malades qui ſeroient conduits de cette manière ? J'ai vu bien des femmes en couche chez qui les ſueurs couloient avec la plus grande facilité, & ſans être excitées par d'autres moyens que la ſimple chaleur du lit & des couvertures ordinaires ; mais j'ai vu preſque toujours que c'étoient des femmes d'une conſtitution foible, ou dont les forces avoient été épuiſées par quelque cauſe accidentelle ; & j'ai obſervé cette diſpoſition chez des femmes qui allaitoient leurs enfans, comme chez celles qui

n'allaitoient point. Dans ces derniers cas croira-t-on que la Nature ſe fût trompée, en faiſant ſortir par la voie de la circulation le lait qui étoit néceſſaire pour fournir aux beſoins du nourriſſon ?

III. *L'abus de la ſaignée pendant le travail de l'accouchement.*

Il y a encore un uſage que je ne puis paſſer ſous ſilence, parce qu'il devient tous les jours un peu plus général à Genève dans la pratique des Chirurgiens accoucheurs, & qu'il me paroît n'être pas mieux fondé que ceux dont je viens de parler; c'eſt celui de ſaigner les femmes en travail toutes les fois qu'il eſt un peu long & pénible, de répéter même cette opération dans certains cas deux ou trois fois de ſuite. Cette pratique peut quelquefois paroître utile; la ſaignée agit ſouvent comme un anti-ſpaſmodique; c'eſt pourquoi, lorſqu'il n'y a que ce qu'on appelle de fauſſes douleurs, que le col

de la matrice ne ſe dilate pas, & que la nature s'épuiſe en efforts inutiles, le relâchement qu'elle produit dans le ſyſtême ſanguin, & conſéquemment dans celui des nerfs, fait ceſſer l'érétiſme ſpaſmodique des muſcles du bas-ventre, & par le calme qu'elle procure, elle donne lieu à la formation des mouvemens néceſſaires pour l'expulſion du fœtus.

Mais il faut bien prendre garde qu'en Médecine on ne doit jamais avoir recours à de grands moyens, ſans une néceſſité proportionnée à leur importance. Or la ſaignée n'eſt point un remède indifférent dans le tems d'un accouchement; dans un moment où il va peut-être ſe faire une perte abondante par les vaiſſeaux de la matrice, qui abattra tout-à-fait les forces; dans un moment où la perſonne à qui on la fait eſt peut-être à la veille d'une maladie violente, où ſa guériſon dépendra de la ſaignée devenue pour lors indiſpenſable, & des forces qui lui reſteront pour la ſupporter. Car ce ſeroit ſe trom-

per groſſièrement que de préſumer, que ſi l'effuſion du ſang eſt un remède capable de guérir la fièvre puerpérale, elle doit auſſi pouvoir la prévenir. Jamais, excepté dans quelques cas où il y a évidemment une diſpoſition à la pléthore générale, occaſionnée ſur-tout & entretenue par des évacuations habituelles, la ſaignée n'a prévenu de maladie inflammatoire, lorſqu'elle n'a point encore commencé à ſe manifeſter par aucun ſymptôme. J'ai toujours vu au contraire, que lorſqu'il ſurvenoit une inflammation de quelque organe eſſentiel à la vie, à une perſonne déja conſidérablement affoiblie pour avoir perdu beaucoup de ſang, elle avoit moins de chance de ſe guérir, qu'elle n'en auroit eu dans d'autres circonſtances.

Nous avons dit ci-devant que la fièvre puerpérale reconnoiſſoit particulièrement deux cauſes prédiſpoſantes, la grande irritabilité du ſyſtême nerveux qu'on obſerve généralement chez les

femmes en couche, & la pléthore extraordinaire des vaiſſeaux ſanguins du bas-ventre. Il eſt clair que les ſaignées faites pendant le tems de l'accouchement, ne ſauroient parer à la première de ces cauſes ; bien loin de la corriger, elles ne peuvent que l'aggraver, car c'eſt un fait aſſez conſtant que toutes les cauſes de foibleſſe tendent à augmenter la mobilité du ſyſtême nerveux. Je ne crois pas qu'elles euſſent beaucoup plus d'influence ſur la ſeconde ; tous les Phyſiologiſtes ſavent que des évacuations ſanguines, n'ont pas grand effet pour prévenir la formation d'une pléthore locale, qui dépend de l'état particulier des vaiſſeaux de quelque organe. En diminuant la maſſe du ſang pendant le travail, on ne diminue pas beaucoup l'impétuoſité avec laquelle il ſera bientôt pouſſé dans des vaiſſeaux extrêmement relâchés, & dont l'atonie ſera peut-être encore augmentée en raiſon de la foibleſſe générale du ſyſtême.

Si la saignée est utile dans les maladies inflammatoires, c'est bien moins par le retranchement d'une portion de la masse des fluides, que par la diminution de tension qui en résulte dans tout le système artériel. Or cette diminution de tension est d'autant plus considérable, que l'évacuation est plus soudaine ; cela va même au point que les Praticiens expérimentés trouvent beaucoup plus d'avantage à saigner par une grande ouverture, & à faire jaillir le sang avec force, qu'à le laisser couler doucement par un petit orifice. Une personne pourra perdre une quantité immense de sang dans une hémorrhagie, sans que l'érétisme des vaisseaux desquels il s'échappe goutte à goutte, paroisse du tout s'affoiblir ; mais si l'on en tire rapidement quelques onces par une autre voie, le changement subit qui en résulte dans la tension du système sanguin, suffit souvent pour résoudre le spasme des vaisseaux affectés, & pour arrêter l'écoulement qui en est l'effet.

Ce n'eſt point de la plénitude des vaiſſeaux ſanguins, mais de leur ton, ou plutôt de leur plus ou moins grande irritabilité, que dépend la diſpoſition à contracter une maladie inflammatoire. Le ſpaſme qui produit l'inflammation, peut exiſter dans des vaiſſeaux qui, par quelque cauſe particulière, ne contenoient que peu de ſang relativement à leur capacité ; mais comme le remède le plus efficace que nous puiſſions lui oppoſer, eſt la ſaignée, il importe extrêmement qu'il y ait beaucoup de ſang dans les vaiſſeaux, afin que le malade puiſſe ſupporter d'en perdre une certaine quantité ſans être trop affoibli. Il ſuit de-là qu'une femme qui a ſubi des évacuations ſanguines trop abondantes, ſoit par les ſaignées, ſoit par une hémorrhagie utérine, aura moins de chance qu'une autre de ſe guérir, ſi elle vient à contracter une fièvre puerpérale ; & cela eſt d'autant plus fâcheux, qu'en raiſon des cauſes prédiſpoſantes dont nous avons parlé, elle y ſera davantage expoſée.

Je crois donc que la méthode de saigner avant l'accouchement n'est pas sans danger, & que l'on ne doit pas le faire à la légère. Dans le cas où une femme en travail souffre beaucoup, où le fœtus ne paroît faire aucun progrès, où le col de la matrice ne se dilate pas convenablement, & où l'on est si fort porté à saigner pour gagner du tems & abréger les souffrances, on peut employer une autre méthode, dont l'usage est plus général, le succès plus certain, & les conséquences beaucoup moins dangereuses, c'est celle de donner des anodins. J'ai vu plusieurs fois dans des cas de cette nature, une dose de laudanum accélérer merveilleusement la fin d'un travail, que l'Accoucheur présumoit devoir durer encore plusieurs heures. Mais il faut prendre garde que cette dose soit assez considérable; il n'y a peut-être pas une femme sur trente qui dans cet état de souffrance, éprouve aucun soulagement, si elle prend moins de douze gouttes de lau-

danum liquide ; dans la plupart des cas on ne risque rien d'en donner vingt à vingt-cinq ou même davantage, que l'on pourra faire prendre en deux ou trois reprises, en laissant entre chacune un intervalle de demi-heure, afin de ne donner les dernières doses qu'après avoir vu que les premières n'ont pas un effet suffisant.

IV. *La crainte mal fondée d'évacuer les gros intestins.*

Un autre abus enfin que je voudrois pouvoir déraciner, c'est la méthode encore trop généralement suivie, lorsqu'une femme en couche est constipée, de la laisser scrupuleusement dans cet état qu'entretient ordinairement la chaleur du lit, & la situation horizontale, chez les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Le poids des matières fécales, dont le volume est quelquefois assez considérable, peut causer sur les intestins une irritation dangereuse ; toujours

occaſionne-t-il un ſentiment incommode de peſanteur & de gonflement qu'une ſeule déjection ſoulageroit. C'eſt pourquoi, toutes les fois qu'une femme dans ce cas ne va pas librement à la ſelle, il faut dès le lendemain de ſon accouchement lui donner un lavement ſimple, & le répéter tous les jours, juſqu'à ce que les fonctions naturelles ſe rétabliſſent. Cette pratique, malgré le préjugé contraire, eſt garantie par l'expérience, & n'eſt accompagnée d'aucun inconvénient qui puiſſe en balancer les effets ſalutaires.

Excepté cette dernière précaution, je ne connois point de moyen qu'on puiſſe nommer proprement préſervatif, & recommander comme propre à prévenir la formation de la fièvre puerpérale. Empêcher qu'on ne faſſe du mal à une femme en couche par des ſoins mal jugés, ou par ignorance & imprudence, c'eſt à-peu-près tout ce qu'on peut faire dans cette intention, au moins à cette

époque. Pendant la groſſeſſe, il importe extrêmement aux femmes de ſuivre un regime très-doux, & propre en même tems à maintenir le jeu des fonctions vitales; mais je ne m'étendrai pas ſur ce ſujet que d'autres Auteurs ont déja épuiſé; je ne ſaurois rien ajouter à ce que M. White en particulier a dit à cet égard. Je me bornerai à cette ſeule remarque, c'eſt que de toutes les cauſes qui peuvent diſpoſer une femme enceinte à de fâcheuſes ſuites de couche, il n'en eſt point de plus dangereuſe que les anxiétés d'eſprit & les chagrins longtems dévorés; il n'y a point d'erreur de régime qui augmente plus ſûrement l'irritabilité du ſyſtême nerveux, & qui à la longue, favoriſe davantage l'irrégularité d'action des extrémités des vaiſſeaux, qui eſt le fondement des maladies inflammatoires comme de beaucoup d'autres; irrégularité à laquelle les vaiſſeaux des viſcères abdominaux, chez les femmes nouvellement accouchées, ſont particulièrement diſpoſées.

OBSERVATIONS.

CAS I.

Fièvre puerpérale guérie par la saignée & le camphre.

JE fus appelé au mois de mars 1776 auprès d'une femme de 28 ans, qui avoit accouché trois jours auparavant. Elle souffroit depuis la veille de vives douleurs de ventre, qui rendoient presque insupportable la plus légère compression sur cette partie, & qui étoient accompagnées de beaucoup de fièvre, ainsi que d'une enflure considérable de toutes les parties inférieures. Les vidanges étoient à peu près supprimées. Le pouls étant plein, fort & fréquent, je fis le premier jour deux saignées de neuf à dix onces; je mis la malade à un

régime très-sévère, & à l'usage d'une boisson propre à rafraîchir & à humecter. Le lendemain, tous les symptômes avoient un peu diminué, les douleurs cependant étoient toujours assez fortes. Je fis faire des poudres composées de douze grains de nitre, d'autant de crême de tartre & de trois grains de camphre, dont la malade devoit prendre une prise toutes les trois heures. L'effet presque immédiat de ce remède fut de causer un relâchement de toute la peau, dont la conséquence fut une sueur générale, de faire couler abondamment les urines, & de procurer plusieurs selles sans aucune irritation. Le jour suivant l'enflure des jambes & des cuisses avoit presque entiérement disparu, la fièvre & les douleurs avoient considérablement diminué, & la malade se trouvoit beaucoup mieux à tous égards. Mais ayant pris froid par imprudence, elle fut tout-à-coup saisie d'un violent point de côté, accompagné de toux, d'oppres-

ſion & d'une fièvre violente : c'étoit le ſixième jour depuis ſa couche. Deux ſaignées que je fis faire ce même jour, ne lui procurèrent que très-peu de ſoulagement ; les poudres, qui avoient été ſi utiles pour calmer l'inflammation du bas-ventre, ne calmèrent pas les ſymptômes pleurétiques, qui ne cédèrent qu'après que j'eus fait faire encore deux ſaignées, & mis en uſage les remèdes qu'on employe ordinairement dans les inflammations de poitrine. La toux & quelques autres ſymptômes qui ſubſiſtèrent enſuite, me firent craindre une phthiſie ; cependant au bout de deux ou trois mois la malade ſe rétablit entiérement, & elle s'eſt parfaitement bien portée depuis.

Le ſang, depuis la première ſaignée juſqu'à la dernière, fut toujours extrêmement couenneux.

CAS II.

Fièvre puerpérale guérie par la saignée.

Une Dame de 22 ans, d'un tempérament sanguin, très-mobile, accoucha fort heureusement le 12 septembre 1776. Elle demeura après sa couche dans une petite chambre qu'on tenoit exactement fermée : les rideaux de son lit l'étoient aussi constamment. Elle allaitoit son enfant, mais un accident qui survint lui donna beaucoup de peine pour continuer. Le troisième jour après l'accouchement, on remarqua qu'il couloit un peu de sang par les bouts des seins, quoiqu'il n'y eût pas la plus petite gerçure ; l'enfant ayant sucé de ce sang se dégoûta, & ne vouloit plus téter ; son opiniâtreté même à refuser le sein affligea beaucoup sa mère, qui bientôt après commenca à se plaindre de foiblesse, d'angoisse, & de manque d'appétit. Le septième jour elle ressentit une douleur

un peu au deſſus de l'aine gauche, qu'elle attribuoit à la fatigue que lui donnoit ſon enfant; le ſommeil devint pénible, étant accompagné de ſonges & d'un peu de rêverie au moment du réveil. On crut que tous ces ſymptômes venoient d'épuiſement; en conſéquence elle mangea, non ſans beaucoup de répugnance, un morceau de volaille. Le mal-aiſe augmenta cependant; au bout d'une heure ou deux il ſurvint un léger friſſon, accompagné d'un peu de tremblement, & bientôt après ſuivi de chaleur. La douleur du ventre augmenta beaucoup, enfin le délire devint continuel. Alors je fus appelé pour la voir: c'étoit au milieu de la nuit. Le pouls étoit plein, fort & fréquent, il alloit à 124 par minute; la chaleur conſidérable; le ventre très-douloureux, particulièrement quand on le comprimoit dans la partie inférieure du côté gauche; la langue ſèche & brunâtre; le viſage rouge; & malgré ſon délire, la malade

ſe plaignoit du mal de tête, & d'un ſentiment de pulſation dans les tempes. Le ventre étoit libre & les vidanges couloient convenablement. Je fis faire ſur le champ une ſaignée de 12 onces & des fomentations ſur le bas-ventre.

Le jour ſuivant je trouvai la fièvre un peu calmée; le délire & le ſentiment de pulſation dans les tempes avoient ceſſé; mais la douleur du ventre dont le ſiège s'étoit un peu étendu vers les parties ſupérieures, & l'apparence du ſang qui étoit très-couenneux, me déterminèrent à en faire tirer encore douze onces : elle parut un peu mieux après cette évacuation. Elle avoit depuis le matin de la diarrhée & elle ſe plaignoit de ténesme; les ſelles étoient muqueuſes & légèrement ſanguinolentes. Après midi la fièvre & la douleur ayant augmenté de nouveau, je convins avec MM. Butini & Odier qui furent appelés avec moi, de faire encore une ſaignée de dix onces. On fit continuer les fomentations, on ordonna

des lavemens d'eau toutes les quatre heures, & l'on fit faire une eau de poulet très-légère pour ſervir de boiſſon. Le ſoir il étoit ſurvenu des nauſées & des vomiſſemens, qui avoient lieu particulièrement toutes les fois que la malade faiſoit quelque mouvement. A dix heures du ſoir on fit une quatrième ſaignée, & le ſang fut toujours couenneux.

Le lendemain qui étoit le troiſième jour de la maladie & le neuvième depuis l'accouchement, tous les ſymptômes avoient diminué. Le ventre étoit beaucoup plus ſouple, la diarrhée étoit calmée, la douleur moins vive & la fièvre avoit baiſſé : mais ce mieux ne dura pas toute la journée ; il fallut encore tirer du ſang dans l'après-midi. Mais à peine en avoit-il coulé ſix à ſept onces, qu'un vomiſſement qui ſurvint ne permit pas d'en tirer davantage. Dès lors cependant tout alla mieux. On fit prendre toutes les trois heures un ſcrupule de poudre tempérante avec un grain de camphre ;

les deux premières doſes parurent procurer un peu de moiteur á la peau ; on crut alors pouvoir doubler la quantité du camphre ; mais la malade ne put plus le ſupporter, elle ſe plaignit que ce remède l'agitoit & l'on fut obligé d'y renoncer. D'ailleurs le mieux ſe ſoutint ; le jour ſuivant qui étoit le quatrième de la maladie, la malade avoit dormi quelque temps d'un ſommeil tranquille, & elle eut une tranſpiration douce pendant pluſieurs heures. Il ſurvint quelques ſymptômes nerveux que l'on modéra par des remèdes appropriés, particulièrement par l'uſage du kina, mais qui ne ceſſèrent totalement qu'avec le retour des forces.

CAS III.

Fièvre puerpérale terminée par la mort.

Je fus appelé le 24 ſeptembre 1777 auprès d'une Dame de trente ans, d'un très-bon tempérament, & qui s'étoit toujours bien portée, mais qui ſe reſſentoit

toit actuellement de quelques ſymptômes bien propres à effrayer ſur ſon état. Elle étoit au ſeizième jour de ſa couche. Je commençai par m'informer très-exactement de tout ce qui avoit précédé. J'appris qu'après l'accouchement, qui avoit été très-heureux, & pendant lequel on lui avoit fait une ſaignée au bras, les vidanges avoient été aſſez abondantes pendant deux jours, mais qu'alors elles avoient diminué beaucoup, & s'étoient arrêtées d'elles-mêmes aſſez promptement; qu'il étoit ſurvenu bientôt après une diarrhée qu'on avoit négligée pendant quelques jours, & qu'on avoit enſuite inutilement tâché d'arrêter par des émulſions huileuſes, du diaſcordium, des alimens chauds, des vins de liqueur & des purgatifs; qu'enfin depuis deux jours la malade ſe plaignoit de douleurs dans le ventre, accompagnées de nauſées & de fièvre, que ſa diarrhée étoit toujours très-abondante, & que ce jour même elle s'étoit purgée avec de la manne &

du sirop de chicorée composé. Au moment où j'arrivai, elle venoit de prendre une rôtie au vin, parce qu'elle se sentoit très-foible. Je trouvai le pouls plein, dur & fréquent, il alloit à 128 pulsations par minute, la langue blanche & chargée, le ventre très-gros & assez douloureux, particulièrement vers l'hypogastre du côté droit, & les forces très-abattues : il étoit revenu dernièrement un peu de perte teinte de sang ; je fis faire une saignée de douze onces, ensuite des fomentations continuelles sur le ventre. J'ordonnai qu'on ne donnât pour tout aliment que de petites soupes farineuses, & pour boisson je fis donner alternativement de l'eau de poulet & de la limonade.

Le lendemain 25 septembre le pouls étoit à 108 & beaucoup plus souple que la veille ; il n'y avoit point eu de diarrhée pendant la nuit, ni de nausée, si ce n'est en buvant de l'eau de poulet, à laquelle par cette raison je substituai un léger lait

d'amandes. La malade avoit assez bien dormi, & s'étoit couchée sur l'un & l'autre côté, ce qu'elle ne pouvoit pas faire la veille, le ventre ayant diminué de volume, & étant moins douloureux au toucher. Le sang qu'on avoit tiré étoit très-couenneux. Le soir le pouls alloit à 124; la malade avoit eu quatre selles de matières assez liées; il y avoit encore de temps à autre des nausées, pour lesquelles j'ordonnai la mixture saline de Rivière, à prendre toutes les trois heures pendant l'effervescence.

26 septembre. Le matin le pouls étoit à 126, les autres symptômes comme la veille. Le soir tout empira considérablement, le pouls battoit avec force & alloit à 146, la respiration étoit fréquente & gênée, le ventre gros & tendu; la douleur cependant n'avoit pas augmenté. Le cas me parut si grave, que je demandai une consultation. M. Butini ayant été appelé sur le champ, nous convînmes de faire tirer 8 onces

de ſang, de mettre des véſicatoires aux jambes, & de ſubſtituer un julep avec l'eſprit de nitre dulcifié à la mixture ſaline qui déplaiſoit extrêmement à la malade. Un lavement que nous ordonnâmes amena aſſez de matières.

27. Le lendemain matin le pouls alloit à 140, il étoit plus ſouple que la veille; le ventre & la reſpiration paroiſſoient auſſi un peu mieux, mais il y avoit eu des nauſées que la malade attribuoit au julep; il étoit auſſi ſurvenu un peu de hoquet. D'ailleurs point de mal de tête ni aucune tendance aux rêveries; le ſommeil avoit été paſſable, quoique fréquemment interrompu. Dans le milieu de la journée le pouls redevint très-fort, & ſa fréquence augmenta juſqu'à 156. Le ventre auſſi ſe météoriſa encore plus que le jour précédent, quoiqu'il fût ſorti beaucoup de vents par haut & par bas. La diarrhée étoit devenue beaucoup plus ſéreuſe. Nous ordonnâmes qu'on fît tout de ſuite une ſaignée de dix onces, qu'on

donnât peu après un lavement ſimple, & au bout de deux heures un ſecond de dix onces de véhicule avec douze grains de camphre. Ces deux injections firent peu d'effet : le ſoir cependant le ventre parut un peu mieux ; mais comme le pouls étoit preſque auſſi fort & auſſi fréquent qu'avant la ſaignée, le ſang étant toujours très-couenneux, nous en fîmes tirer encore ſix onces. Nous vîmes alors que tout l'intérieur de la bouche & de la gorge commençoit à ſe garnir d'aphtes, & nous fîmes injecter très-ſouvent de l'eau d'orge & du miel.

28. Le pouls à 148 & aſſez fort. Le ventre à peu près comme la veille : la diarrhée n'étant plus que ſéreuſe, nous donnâmes une demi-once d'huile de ricin, que nous preſcrivîmes de répéter toutes les deux heures, juſqu'à ce qu'elle produisît quelque effet. Le ſoir nous apprîmes que l'on en avoit donné trois onces ſans aucun effet quelconque ; un lavement que l'on adminiſtra pour y ſup-

pléer ne fit rien du tout. Le pouls étant à 160, & toujours assez ferme, nous fîmes tirer six onces de sang qui fut très-couenneux, quoique le dernier ne l'eût pas été. Dans la nuit la malade eut des déjections abondantes & très-fétides, mais sans s'en apperçevoir. Le lendemain elle perdit tout-à-fait connoissance, les forces & le pouls s'affaissèrent subitement, & sur le soir elle expira.

CAS IV.

Autre fièvre puerpérale mortelle, avec ouverture du cadavre.

Une Dame de 26 ans, d'un tempérament sanguin & qui avoit toujours joui d'une bonne santé, étant enceinte de son troisième enfant, avoit eu une grossesse fort heureuse jusques vers la fin du huitième mois. Elle eut alors quelques inquiétudes & des chagrins, à la suite desquels elle se plaignoit de douleurs de

reins. Sur ces entrefaites on la purgea. Le jour de la purgation elle eut encore une émotion assez vive, & la nuit suivante les douleurs de reins ayant augmenté il survint une perte. On la saigna le lendemain, cependant les douleurs ne cessèrent pas ; la perte aussi continua sans être pourtant bien abondante. Le troisième jour on répéta la saignée. Le quatrième les douleurs étant fort augmentées elle fut saignée de nouveau, & peu après, l'accouchement se fit d'une manière très-naturelle, si ce n'est que le placenta s'étant détaché trop tôt, l'accoucheur fut obligé de l'écarter de devant l'orifice de la matrice pour donner passage à l'enfant, dont la sortie fut accompagnée d'une perte extrêmement considérable. Au bout de quelques heures cependant tout alla fort bien, & l'accouchée ne se plaignit de rien pendant les deux premiers jours. Le troisième elle commença à ressentir des douleurs de ventre, elle eut aussi un fris-

ſon qu'elle attribua à ce qu'elle s'étoit un peu trop découverte & avoit pris froid en donnant à téter à ſon enfant. Comme elle étoit conſtipée depuis quelques jours, on lui fit prendre deux lavemens qui ne produiſirent aucun effet. Tout le jour ſuivant elle ſe plaignit d'un violent mal de tête & de ventre, pour lequel on ne fit rien que lui donner un lavement qui amena beaucoup de matières. Après cette ſelle il ſurvint une diarrhée ſéreuſe extrêmement fréquente, accompagnée d'un téneſme perpétuel, & de douleurs de ventre ſi vives qu'elles lui faiſoient redouter tous les mouvemens de ſon corps.

Tel étoit l'état de la malade lorſque je fus appelé pour la voir, plus de quarante heures après que les premiers ſymptômes ſe furent manifeſtés. Le pouls étoit fort & alloit à 126, la ſoif très-ardente, la langue blanche & ſèche, le ventre gros, tendu & très-douloureux au toucher, particulièrement dans

les hypochondres & un peu au deſſus du pubis. La perte étoit telle qu'elle eſt ordinairement à cette époque, & ſubſiſta preſque juſqu'à la fin de la maladie. Je fis faire une ſaignée de douze onces & des fomentations continuelles ſur le ventre; je défendis tout aliment, excepté de petites quantités de ſoupe au riz ou au gruau préparé ſans jus de viande, & j'ordonnai une boiſſon abondante propre à adoucir & à délayer. Le ſang tiré fut couenneux. La diarrhée diminua bientôt & le ſoir elle avoit preſque ceſſé; les douleurs étoient moins vives, mais le pouls étant toujours très-fort & à 132 avec beaucoup de chaleur à la peau, je me déterminai à faire faire une nouvelle ſaignée. Je preſcrivis auſſi de petites doſes de camphre dans une émulſion huileuſe, mais dès que la malade en eut pris une fois elle ſe plaignit d'une chaleur extrême dans la gorge, d'un battement fort incommode dans la tête, & d'une ſenſation qui ſembloit lui annoncer qu'elle

alloit entrer en délire, ce qui fit que je n'insistai pas davantage sur l'usage de ce remède. Je fis mettre ce soir même des vésicatoires aux jambes.

Le jour suivant le pouls étoit à 120, un peu moins fort que la veille, mais le ventre étoit plus tendu & plus douloureux. Une troisième saignée n'empêcha pas que la diarrhée ne revînt cette même matinée avec autant de fréquence que la veille ; il survint aussi un peu de nausée. Dans l'après midi la malade se plaignit de beaucoup d'angoisse dans la région de l'estomac ; elle avoit le ventre plus volumineux encore qu'auparavant, le pouls à 140, & un peu de hoquet. La diarrhée avoit diminué ; mais à cause du ténesme, je fis donner un lavement qui, en occasionnant un dégagement considérable de vents, procura un peu de soulagement. Bientôt après l'angoisse & le sentiment de gêne dans l'estomac se firent sentir avec plus de force qu'auparavant, le hoquet & les nausées augmentèrent, & enfin il

ſurvint un vomiſſement très-abondant qui occaſionna beaucoup de fatigue. Le ſoir MM. Butini & Odier ayant été appelés en conſultation avec moi, nous jugeâmes d'après l'état du pouls qui étoit dur, ſerré & à 146, qu'il convenoit de tenter encore une ſaignée; & conſéquemment on tira ſept à huit onces de ſang, qui ne fut pas couenneux, non plus que celui des deux dernières ſaignées, mais qui ſe coagula toujours comme il l'auroit fait dans l'état de ſanté, avec cette différence ſeulement que la partie rouge étoit environnée d'une plus grande quantité de ſérum.

Le lendemain le pouls étoit à 130. La malade avoit un peu repoſé pendant la nuit. Les douleurs qui s'étendoient juſqu'aux reins & vers l'eſtomac étoient un peu moins vives, mais le hoquet & le mal de cœur n'avoient pas diminué. Demi-once d'huile de ricin que nous avions donnée le ſoir précédent n'avoit produit aucun effet; nous en donnâmes

une once ce matin ; on répéta cette dose au bout de quelques heures, & l'on en donna une troisième dans l'après midi, mais sans aucun succès. Dans la journée l'angoisse, le hoquet, les nausées augmentèrent. Des aphtes qu'on avoit aperçues le matin au fond de la gorge, s'etendirent considérablement. La malade se plaignoit d'un serrement dans la région épigastrique, & d'une sensation comme s'il y avoit eu un obstacle au passage des liquides ; effectivement il en passoit très-peu, presque tout ce qu'elle buvoit étoit rejeté par le vomissement, & ses urines étoient en très-petite quantité. Deux lavemens faits avec de la manne, qu'on donna dans la soirée, n'amenèrent aucunes matières. Dans la nuit le pouls devint très-fréquent & irrégulier, la malade prit du délire qui fut bientôt suivi d'un affaissement total, & peu de temps après elle expira.

Douze heures après la mort on fit l'ouverture du cadavre. Tous les intes-

tins étoient extrêmement gonflés de vents, & montroient dans une très-grande portion de leur cours toutes les marques d'une affection gangréneuse. Le duodenum en particulier étoit livide presque d'un bout à l'autre. Une portion du colon du côté droit étoit fort rétrécie, & d'ailleurs ne présentoit pas les mêmes traces de gangrène. L'estomac étoit en bon état, mais gonflé de vents, & rempli d'une grande quantité de liquides. L'omentum & le péritoine parurent peu affectés, mais le mésocolon & le mésentère étoient par-tout garnis de petites cellules remplies d'un pus épais ; il y avoit une matière de la même nature répandue dans la cavité de l'abdomen, avec une grande quantité de fluide séreux dans lequel elle prenoit la forme de floccons ; on voyoit en quelques endroits ces floccons couvrir les intestins & les autres viscères. La substance de la matrice étoit fort pâle, d'ailleurs cet organe paroissoit être dans un état parfaitement sain.

CAS V.

Fièvre puerpérale guérie par la saignée.

Une Dame de 23 ans, d'un tempérament phlegmatico-sanguin, & d'une bonne santé, accoucha fort heureusement au bout de neuf mois de grossesse, après avoir été saignée pendant le travail. Son enfant mort en apparence depuis fort long-temps, étoit de la grosseur d'un fœtus de quatre mois, fort macéré & défiguré, quoique sans aucune marque de corruption. L'accouchement n'eut pas de suite fâcheuse pendant les premiers jours; mais au cinquième, sans aucune cause extérieure apparente, elle prit tout-à-coup un frisson qui dura deux heures, & fut suivi de beaucoup de chaleur, d'un violent mal de tête, & d'une diarrhée séreuse très-fréquente. Le ventre étoit tendu & douloureux au toucher; le pouls plein & à 118, il

monta au bout de quelques heures jusqu'à 136 ; tous les autres symptômes augmentèrent aussi considérablement. Une saignée de douze onces que l'on fit alors, modéra la chaleur & le mal de tête; la malade dormit passablement, & la diarrhée fut suspendue jusques au matin. Le sang se trouva extrêmement couenneux. Le lendemain le pouls étoit à 116, beaucoup plus souple que la veille, & le ventre à peu près dans son état naturel. Le jour suivant il survint une sueur générale, pendant laquelle le pouls, qui le soir auparavant étoit à 100, baissa encore beaucoup, la diarrhée cessa, & bientôt après la guérison fut complette.

CAS VI. (1)

Fièvre puerpérale suivie d'hydropisie & de suppuration intérieure.

Une Dame de trente ans, d'un tem-

(1) Cette observation m'a été communiquée par M. le docteur Odier.

pérament cholérico-ſanguin, ſujette depuis long-temps à diverſes affections hypochondriaques, après trois couches fort heureuſes, eut une quatrième groſſeſſe pendant laquelle elle fut extrêmement ſujette, même dès les premiers temps, à des douleurs de reins; & quelquefois à des pertes que l'on modéra par quelques ſaignées faites occaſionnellement. Elle atteignit ainſi la fin du ſixième mois; mais ayant alors fait une chûte dans un eſcalier, elle reſſentit au bout de quelques jours des douleurs de reins beaucoup plus fortes, accompagnées de perte blanche & qui alloient toujours en augmentant. On lui fit alors deux ſaignées, & on lui donna un julep fait avec l'acide vitriolique; mais tous ces ſecours n'empêchèrent pas que quinze jours après ſa chûte elle ne fît une fauſſe couche. Au moment de l'accouchement elle perdit prodigieuſement, quoique quelques inſtans auparavant on l'eût ſaignée de nouveau. On modéra la perte

par des applications de linges trempés dans de l'oxycrat, & pendant deux jours l'accouchée ne ſe plaignit de rien. Au troiſième elle prit une fièvre aiguë, avec des douleurs de ventre qui étoient augmentées par la compreſſion. Ces ſymptômes continuèrent pendant les deux jours ſuivans, les douleurs devinrent même très-vives, & furent accompagnées de diarrhée & de vomiſſemens; le pouls devint aſſez plein, dur & fréquent, il alloit à 130 lorſque je fus appelé, enſorte que, malgré les évacuations abondantes qui avoient précédé, & qui ne laiſſoient pas que de me faire craindre qu'elle n'en ſupportât difficilement de nouvelles, j'ordonnai une ſaignée, mais la malade ne voulut jamais s'y ſoumettre. Je me bornai donc à preſcrire une boiſſon abondante, des fomentations aromatiques ſur le bas-ventre & des lavemens émolliens. Le lendemain tout avoit empiré; il y avoit de plus de l'oppreſſion & un hoquet, ou plutôt

une toux convulsive qui revenoit par paroxysmes très-courts & très-violens, & qui dégénéra ensuite en véritable toux. J'essayai en vain de petites doses de nitre, une émulsion huileuse, &c.; la malade avoit pris une telle répugnance pour les remèdes qu'elle les refusoit absolument, ou qu'elle les vomissoit, & je fus obligé de m'en tenir à ce que j'avois prescrit la veille. Cet état dura encore pendant deux ou trois jours; cependant les douleurs & la tension du ventre ayant diminué, quoique la fièvre se soutînt toujours au même degré, & que les maux de cœur, la toux, l'oppression eussent augmenté, je donnai une dose d'huile de ricin qui fit son effet sans occasionner aucune fatigue, & je répétai deux fois ce remède avec le même succès. J'avois ainsi gagné le onzième jour après l'accouchement, lorsque tous les symptômes parurent empirer. J'eus alors recours aux véscatoires que je fis appliquer aux jambes: ils eurent d'abord un effet très-heureux, puisqu'ils

abattirent considérablement la fièvre, la toux & l'oppression ; cependant, comme tout cela subsistoit encore à un point capable d'allarmer, comme il s'y étoit joint une enflure œdémateuse qui s'étoit d'abord manifestée aux jambes & qui gagnoit tout le reste du corps, comme la malade avoit eu quelques frissons irréguliers suivis de chaleur qui donnoient lieu de craindre une suppuration intérieure, je lui fis prendre une décoction de kina qu'elle supporta parfaitement, & qui parut lui faire du bien. Mais au dix-huitième jour, ou environ, l'enflure ayant beaucoup augmenté, la fièvre & l'oppression ayant redoublé, & les urines étant considérablement diminuées, je fis appliquer de nouveaux véficatoires aux cuisses, & je donnai quelques petites doses de camphre avec un julep composé d'oxymel scillitique & de tartre stibié. Le lendemain tout alloit plus mal, l'oppression & la fièvre particulièrement étoient extrêmes. Le soir le pouls devint si foible,

& la difficulté de reſpirer étoit venue à un tel point que je crus que la malade alloit expirer. Cependant je fis appliquer des véſicatoires aux bras ; au bout de quelques heures le pouls reprit un peu de force, & la reſpiration devint un peu plus libre. Je donnai le lendemain un purgatif compoſé de ſcille, de rhubarbe, de poudre cornachine & de tartre ſoluble, qui opéra fort bien & ſans cauſer de fatigue ; mais les urines ne devenoient pas plus abondantes, & l'anaſarque augmentoit conſtamment, enſorte que bientôt après il ſurvint une diſpoſition léthargique, qu'un nouveau véſicatoire qu'on mit à la nuque fit ceſſer au bout de deux jours. Les crachats parurent alors tout-à-fait purulens, on eut même lieu de ſoupçonner un abſcès dans le foie, dans la région duquel on ſentoit un gonflement circonſcrit très-douloureux, qui me détermina à employer pendant un aſſez long-temps de petites doſes de calomel intérieurement, & des fric-

tions d'onguent mercuriel sur cette partie. Je fis usage en même temps de poudres diurétiques composées de scille, de crême de tartre & de nitre, en y joignant de temps en temps quelque léger purgatif; j'employai aussi les eaux de Seltzer & la poudre des feuilles de lierre terrestre. Peu à peu les urines se rétablirent, la toux, l'oppression, l'enflûre, la tension du foie se dissipèrent, & enfin au bout de six semaines, la malade commença à recouvrer les forces & la santé

CAS VII.

Fièvre puerpérale éphémère, occasionnée par l'extraction de l'arrière-faix.

Une Dame d'un tempérament colérico-sanguin, & d'une bonne santé, étoit en couche pour la seconde fois. Lorsqu'elle fut délivrée de son enfant, l'arrière-faix demeurant encore dans la matrice, l'accoucheur y porta la main pour

le tirer, & le fit avec une ſorte de violence qui cauſa une douleur aſſez vive. Au bout de quelques heures elle ſe plaignit d un ſentiment de meurtriſſure intérieure au deſſus de l'aine du côté gauche, qu'elle-même attribuoit à l'effort fait pour arracher le placenta. J'eſpérai que cette douleur paſſeroit d'elle-même, & je ne preſcrivis autre choſe qu'un régime très-modéré & très-doux. Le lendemain la douleur duroit encore, & j'apperçus dans la région ou la malade la rapportoit une tumeur circonſcrite, douloureuſe au toucher, & que je jugeai avoir ſon ſiège dans la ſubſtance même de l'uterus, ou dans le voiſinage de l'ovaire. Il y avoit aſſez de tranchées de matrice auxquelles j'attribuai en partie la formation de cet engorgement, & je penſai que l'écoulement des vidanges le diſſiperoit. Le troiſième jour la tumeur s'étoit beaucoup étendue, & la ſenſation pénible qu'elle cauſoit gênoit les mouvemens de la malade. Je fis faire

alors des fomentations ſimples ſur toute la région hypogaſtrique, mais elles n'empêchèrent pas que dans la journée le mal ne fît des progrès, & que les douleurs ne s'étendiſſent vers l'hypochondre gauche; le pouls en même temps commença à s'élever; vers le ſoir il étoit à 90 & aſſez plein; il ſurvint un peu de friſſon & de mal de tête. On ne pouvoit pas attribuer ces ſymptômes au lait, parce qu'il y en avoit peu dans les ſeins, & que l'enfant tétoit déja fort bien; d'ailleurs cette perſonne n'avoit eu que peu ou point de fièvre de lait à ſon premier accouchement. Je fis donner un lavement émollient qui amena beaucoup de matières, je fis fomenter le ventre avec une décoction de camomille dans du vin rouge, & je preſcrivis une boiſſon très-abondante. Ces ſecours firent baiſſer promptement la fièvre & ceſſer les douleurs qui n'étoient pas dans le ſiège de la tumeur circonſcrite; on continua à tenir le ventre libre par des lavemens, & à

fomenter la tumeur qui se dissipa complettement au bout de quelques jours.

CAS VIII. (1)

Fièvre puerpérale occasionnée par l'extraction de l'arrière-faix, & suivie d'une suppuration mortelle de l'ovaire.

Une Dame âgée de 20 ans accoucha de son premier enfant le 7 janvier 1780; l'accouchement fut difficile & laborieux, & peu de temps après la sortie de l'enfant, l'accoucheur fit l'extraction de l'arrière-faix & le tira par morceaux. L'accouchée souffrit beaucoup, & se plaignit constamment les jours suivans d'une douleur dans le côté droit & inférieur du ventre, à l'endroit où elle disoit avoir senti la main du Chirurgien.

Ensuite elle se plaignit d'un point de

(1) Cette observation m'a été communiquée par M. le docteur Vieusseux.

côté

côté accompagné de toux & de fièvre. Elle fut alors saignée, ce qui diminua la fièvre & dissipa la douleur de côté.

Le 12 janvier la fièvre augmenta beaucoup ; la douleur qui n'avoit jamais cessé dans l'endroit marqué, devint générale dans tout le ventre. Je vis la malade pour la première fois dans la nuit du 12 au 13. Le pouls plein, fort & dur, battoit au-delà de 130 fois par minute. J'ordonnai une saignée sur le moment, il étoit trois heures du matin : on en fit deux autres dans le jour. La saignée fut répétée les deux ou trois jours suivans, enforte qu'en comptant une saignée faite pendant le travail d'enfant, elle fut saignée abondamment sept ou huit fois, en un mot autant qu'elle put le supporter, sans que la fièvre diminuât beaucoup. Mais la grande diminution de la partie rouge dans le sang tiré, la foiblesse de la malade & des mouvemens spasmodiques assez allarmans, empêchèrent de saigner davantage. La douleur générale & la tension

du ventre ceſſèrent, mais l'endroit affecté dès le commencement continua à être douloureux au toucher, & l'on y ſentoit toujours une dureté. Enfin au moyen d'un uſage ſuivi du nitre, du camphre, des laxatifs, du quinquina &c. la fièvre diminua, & la malade étoit aſſez bien; elle reprit même des forces & de l'appétit; mais la fièvre ne ceſſa point, & le pouls, quoique peu élevé, n'étoit jamais au deſſous de 120, le plus ſouvent il étoit à 130 & au-delà : les lochies avoient eu leur cours ordinaire.

Peu à peu la dureté & la douleur s'accrurent, & l'on ſentit manifeſtement au côté droit inférieur du ventre une tumeur ſemblable à la tête d'un enfant; la fièvre augmenta conſtamment; les ſueurs, les angoiſſes, les douleurs, l'inſomnie, affoiblirent & épuiſèrent la malade. En vain l'on employa un grand nombre de remèdes tant intérieurement qu'extérieurement, il ſurvint les derniers jours des ſymptômes de tetanos de la

mâchoire, & elle mourut neuf semaines après l'accouchement.

A l'ouverture du cadavre on trouva la matrice parfaitement saine & réduite à son volume ordinaire; mais il y avoit à la partie droite inférieure du bas-ventre, une tumeur de forme irrégulièrement sphérique, remplissant presque tout l'espace entre les os des îles & le pubis. Cette tumeur étoit composée des membranes de l'omentum & du péritoine, & de différentes parties des intestins qui paroissoient avoir été attirées comme par force dans cet endroit, de sorte que la partie du colon qui auroit dû être située sous le ventricule, formant un angle extrêmement aigu, étoit descendue jusques à la tumeur, & y avoit contracté une adhérence. Toutes ces parties étoient tellement collées les unes aux autres, qu'on ne pouvoit les séparer qu'en les déchirant. Les différentes cellules qui formoient la tumeur étoient pleines de pus contenu dans des membranes dur-

cies & épaiſſies, mais qui avoient ſouffert en quelques endroits une corroſion telle qu'en peu de temps les muſcles du bas-ventre ou les inteſtins auroient été percés; ces cellules ne communiquoient pas entr'elles. Au milieu de la tumeur on remarquoit une tumeur particulière de la groſſeur d'un œuf de pigeon, formée par l'ovaire conſidérablement durci & augmenté dans ſon volume, contenant auſſi du pus. Le reſte du corps étoit ſain.

Je vis dans le même temps un cas ſemblable dans une jeune femme en couche auſſi de ſon premier enfant, chez qui un autre accoucheur avoit fait l'extraction de l'arrière-faix, mais avec cette différence qu'on put commencer à ſaigner plus tôt, & aſſez pour que la fièvre diminuât beaucoup par les ſaignées. Il reſta une tumeur comme dans la première malade, dure & douloureuſe au toucher, qui au moyen des applications émollientes, & des réſolutifs intérieurs,

ſe diſſipa enfin tout-à-fait, quoique très-lentement.

CAS IX.

Fièvre puerpérale terminée par la mort.

Une Dame de trente ans, d'un tempérament phlegmatico-ſanguin & d'une bonne ſanté étoit, enceinte pour la ſeconde fois. Au ſeptième mois de ſa groſſeſſe elle ſe plaignoit ſouvent de peſanteur de tête & de chaleur au viſage, ce qui détermina ſon accoucheur à lui conſeiller une ſaignée. Elle ne ſupporta pas bien cette évacuation, & au bout de quelques heures elle eut une violente ſuffocation qui fut ſuivie de défaillance. Cet accident revint deux fois en aſſez peu de temps, & pendant deux jours la malade fut ſujette à une extrême mobilité de nerfs. Cependant le fleurs de zinc & l'éther calmèrent tous ces ſymptômes qui ne reparurent plus. Cette perſonne n'avoit jamais éprouvé juſqu'alors aucune

affection hyſtérique, & elle n'y avoit point de diſpoſition héréditaire.

Dès les premiers mois de ſa groſſeſſe le ventre parut plus gros qu'il ne l'eſt ordinairement chez les femmes enceintes, ce qui fit ſoupçonner qu'elle portoit des jumeaux. Au commencement du neuvième mois elle prit des douleurs comme celles de l'accouchement, qui furent accompagnées d'une perte d'eau conſidérable; cependant ces douleurs ceſſèrent au bout de deux jours, & l'accouchement n'eut lieu qu'au terme ordinaire, quoique pendant cet intervalle, l'accident des douleurs accompagnées de perte ſe renouvella deux ou trois fois, ce qui diminua beaucoup le volume du ventre. L'accouchement fut naturel, & les membranes du fœtus s'avancèrent dans le vagin gonflées de fluide, ſe rompirent & laiſſèrent échapper les eaux comme à l'ordinaire. Les fauſſes douleurs qui précédèrent la dilatation du col de la matrice, & les tranchées qui ſuivirent la ſortie de l'enfant, furent de la plus grande vio-

lence ; tout alla bien cependant au bout de deux ou trois heures. Le lendemain au ſoir j'allai voir l'accouchée qui ſe trouvoit fort bien, & étoit pleine de courage ; ſon enfant tétoit, & les vidanges avoient leur cours. Le pouls me parut un peu plus élevé & plus fréquent qu'il ne devoit être ; mais comme il n'y avoit d'ailleurs aucun autre ſymptôme allarmant, & comme j'avois déjà obſervé quelquefois ce même état du pouls avant la couche, je ne crus pas devoir m'en inquiéter.

Le ſurlendemain, c'eſt-à dire le quatrième jour depuis l'accouchement, on m'appella dans la matinée. J'appris alors que la veille il étoit ſurvenu un peu de friſſon qui avoit été ſuivi de chaleur, ce qui avoit empêché de mettre l'enfant au ſein, & que le ſoir la foibleſſe étoit ſi grande qu'elle n'avoit pas permis non plus de l'eſſayer. La malade avoit été tranquille juſques vers les quatre heures du matin, mais alors il étoit ſurvenu du friſſon accompagné de tremblement ;

enſuite des douleurs de ventre & de la diarrhée. Le pouls étoit plein & alloit à 105 ; le mal de tête violent, la ſoif ardente, la langue très-blanche ; il y avoit quelques naufées les déjections, étoient fréquentes & féreuſes, & le ventre ſi douloureux qu'il ne ſupportoit pas la plus légère preſſion de la main, les douleurs redoubloient même avec violence par paroxyſmes très-fréquens, & ſur-tout à chaque ſelle ; tous les mouvemens du corps étoient accompagnés de ſouffrances cruelles. Il y avoit en outre une difficulté de reſpirer, que la malade attribuoit à ſes douleurs intérieures. Le cours des lochies n'étoit point dérangé.

Ce concours de ſymptômes, l'état déjà très-avancé de la maladie, la rapidité avec laquelle elle avoit cheminé, l'angoiſſe, l'extrême inquiétude d'eſprit que je voyois peintes ſur la phyſionomie de la malade, m'effrayèrent dès les premiers momens au point de ne me

laiſſer preſque aucune eſpérance de la ſauver, & me firent porter le plus fâcheux pronoſtic. Le mauvais effet qu'avoit eu la ſaignée pendant la groſſeſſe, & la crainte qu'en avoit conſervée la malade, m'en faiſoient redouter l'uſage; je me bornai donc à ne preſcrire d'abord que des lavemens mucilagineux, des fomentations, & une boiſſon abondante & adouciſſante. Le premier lavement fait avec de la graine de lin ſoulágea un peu les douleurs, mais de nouveaux lavemens parurent occaſionner plus de fatigue que de bien être; c'eſt pourquoi, trois heures après ma première viſite, je me déterminai à faire tirer ſix onces de ſang qui fut très-couenneux; le pouls qui étoit à 110 au moment de la ſaignée, monta d'abord à 120 & devint en même temps plus foible; l'oppreſſion augmenta auſſi quelques momens après. Je fis donner toutes les deux heures une poudre contenant trois grains de camphre & un ſcrupule de gomme arabique, & de temps

en temps, à cauſe des maux de cœur qui devenoient perpétuels, dix grains de ſel de tartre avec une quantité ſuffiſante de ſuc de citron dans l'acte d'effervescence. Les premières doſes de camphre ſembloient faire du bien, mais cet effet ne ſe ſoutint pas long-temps. Dans la ſoirée la fréquence du pouls varia beaucoup, mais il ne fut jamais aſſez fort pour m'encourager à tenter une nouvelle ſaignée. A onze heures du ſoir je preſcrivis une demi-once de ſirop de diacode à prendre en deux fois dans une émulſion huileuſe, ce qui procura un peu de calme pendant la nuit. Les douleurs étoient moins vives qu'au matin, mais elles étoient plus généralement répandues dans tout le ventre.

Le lendemain matin le pouls alloit à 120, il étoit un peu plus fort que la veille. Les douleurs étoient moins vives; mais les naufées, le mal de tête, l'oppreſſion, l'angoiſſe n'avoient pas diminué. Les urines étoient rouges & en petite

quantité. La langue s'étoit nettoyée par les bords qui étoient rouges & humides. Les ſelles étoient tout-à-fait ſupprimées, quoique l'on donnât des lavemens; mais il reſtoit toujours du ténesme. M. Butini que je demandai alors en conſultation, crut que l'on pouvoit faire une nouvelle ſaignée. On tira ſept onces de ſang qui fut très-couenneux, mais ſans aucun ſoulagement pour la malade, quoique le pouls s'affoiblît promptement.

Dans la journée il ſurvint à deux repriſes un vomiſſement abondant d'une liqueur d'un verd foncé. Les maux de cœur ne permettoient plus de donner du camphre, ni même les boiſſons adouciſſantes preſcrites la veille, & ils n'étoient plus ſoulagés par la mixture ſaline. Le ſoir on mit un grand véſicatoire ſur la région épigaſtrique où la douleur ſe faiſoit alors particulièrement ſentir. La malade s'étant plaint qu'une boiſſon légèrement acidulée avec de l'eſprit de vitriol lui cauſoit beaucoup d'irritation à la

gorge, nous examinâmes l'intérieur de la bouche, dont tout le fond nous parut garni d'une légère éruption rouge. Nous fîmes appliquer de forts ſinapiſmes à la plante des pieds.

Le jour ſuivant le pouls alloit à 128. La nuit avoit été mauvaiſe, le vomiſſement de matière verte s'étoit renouvellé, & la malade ſe plaignoit vivement d'une douleur dont le ſiège paroiſſoit être le long de l'œſophage, ainſi que du mal de gorge qui ne permettoit pas de boire l'eau de Seltzer que nous avions ſubſtituée aux autres boiſſons. L'oppreſſion avoit augmenté. Le ventre étoit moins douloureux, mais plus volumineux que la veille. Le téneſme ſubſiſtoit, mais les ſelles étoient très-peu conſidérables. L'huile de ricin, dont nous donnâmes dans le jour pluſieurs doſes, ne paſſa point, & les lavemens faits avec de la manne n'amenèrent point de matières. A huit heures du ſoir le pouls monta tout-à-coup à 136, & devint en même temps

plus foible ; bientôt les extrémités commencèrent à ſe refroidir : au milieu de la nuit la tête, qui juſqu'alors avoit été parfaitement nette, s'embarraſſa, le délire augmenta de plus en plus, & la malade mourut ſur le matin.

CAS X.

Fièvre puerpérale guérie par la ſaignée.

Je fus appelé il y a quelque temps pour voir une femme non mariée, âgée d'environ vingt ans, qui avoit accouché depuis trois jours, & qui avoit eu à eſſuyer beaucoup de chagrins & de ſoucis. Elle ſouffroit de très-vives douleurs dans le ventre, qui d'ailleurs étoit fort tendu, & elle ne pouvoit preſque pas ſupporter qu'on le touchât. Elle avoit un grand mal de tête, une ſoif ardente, le pouls plein, dur & fréquent, il alloit à 130 par minute ; elle avoit de plus quelques maux de cœur, mais point de diarrhée,

elle étoit plutôt conſtipée. L'état des vidanges étoit tout-à-fait naturel. Quant au régime, elle s'étoit juſqu'à ce moment très-mal conduite, s'étant forcée depuis ſa couche à prendre des alimens échauffans, & n'ayant eu pour boiſſon qu'une infuſion de canelle.

Je commençai par lui interdire toute eſpèce de nourriture, excepté de petites quantités de ſoupe de gruau fort claire; je lui donnai pour boiſſon de l'eau panée, & une décoction de chiendent & de réglisſe; je fis faire une ſaignée de douze onces, je recommandai de tenir le ventre libre par des lavemens, & j'ordonnai des poudres de nitre & de crême de tartre avec deux grains de camphre par priſe. La malade ſupporta bien le camphre, mais il n'eut pas d'effet ſenſible.

Le lendemain le pouls avoit un peu baiſſé, mais les autres ſymptômes ſubſiſtoient dans toute leur force. Je conſeillai le matin une ſeconde ſaignée, &

me réglant ſur l'état du pouls & ſur la violence des douleurs, j'en fis faire deux autres dans le même jour. L'effet de ce traitement fut de procurer à la malade un peu de ſommeil la nuit ſuivante, de diminuer conſidérablement les douleurs, d'appaiſer les maux de cœur & d'abattre la fièvre. Le lendemain cependant, comme les douleurs & la fièvre ſembloient ſe réveiller, j'ordonnai une cinquième ſaignée après laquelle tout alla de mieux en mieux. La malade prit deux purgatifs doux, & ſe trouva en peu de jours complettement délivrée d'une maladie qui s'étoit annoncée comme la menaçant du plus grand danger.

Je n'ai jamais vu dans aucune maladie inflammatoire un ſang plus couenneux que celui de cette malade, depuis la première ſaignée juſqu'à la dernière.

CAS XI.

Fièvre puerpérale éphémère, produite par l'irritation des inteſtins.

Une Dame d'un tempérament ſanguin, mais d'une conſtitution délicate, & ſujette à des maladies nerveuſes, accoucha fort heureuſement de ſon troiſième enfant. Elle ſe trouva ſi bien enſuite, qu'à peine deux ſemaines s'étoient-elles écoulées qu'elle ſongeoit déjà à ſortir; cependant comme elle étoit reſſerrée, & manquoit un peu d'appétit, elle ſouhaita de ſe purger, & je lui conſeillai de le faire avec une once d'huile de ricin, qu'elle prit le lendemain, qui étoit le quinzième jour depuis ſa couche. Ce remède opéra fort bien & ſans la fatiguer : ſur le ſoir cependant elle commença à ſentir des douleurs de ventre aſſez vives, accompagnées d'envies fréquentes d'aller à la ſelle; mais alors les déjections étoient très-peu conſidérables. Dans

la nuit elle prit un lavement ſimple, dont l'unique effet fut d'augmenter beaucoup les douleurs.

Le matin je fus appelé pour la voir. Je trouvai le ventre aſſez gros ſans être fort tendu, les douleurs de colique ſubſiſtoient toujours & ſe faiſoient ſentir ſurtout dans la région iliaque du côté gauche, où la compreſſion les augmentoit. Le pouls étoit élevé & alloit à quatre-vingt-douze. Malgré l'époque déjà avancée depuis la couche, je craignis la formation d'une fièvre puerpérale ; il eſt même probable qu'il y avoit déjà un léger commencement d'inflammation d'entrailles, que l'état de ſpaſme où étoient les inteſtins avoit fait naître, & auroit achevé de déterminer ſi la maladie eût été abandonnée à elle-même. Connoiſſant la mobilité du genre nerveux chez cette malade, je crus devoir conſidérer ſon état comme purement ſpaſmodique ; & ſans avoir égard à la fièvre, je me contentai de lui donner une émulſion faite avec

une once d'huile d'amandes, & autant de ſirop de diacode pour prendre toute la doſe en quatre ou cinq repriſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre. L'effet de ce remède fut de calmer aſſez promptement les douleurs. Le ſoir je la trouvai paſſablement bien, le pouls étoit deſcendu à 80 & il étoit devenu tout-à-fait ſouple. La nuit fut aſſez bonne. Le lendemain les douleurs & le gonflement du ventre s'étant un peu réveillés, je tâchai de les appaiſer avec quelques priſes de magnéſie calcinée, mais inutilement; le ſoir la fièvre ſe ranima, mais tous ces ſymptômes cédèrent de nouveau à la mixture anodine, à laquelle je fus obligé de revenir deux ou trois fois avant que la cure fût complette & permanente.

POSTCRIPT.

REMARQUES sur le Mémoire concernant la maladie qui a attaqué en différens temps les femmes en couche à l'Hôtel-Dieu de Paris; luà l'une des assemblées de la Faculté de Médecine, dites prima mensis, *en l'année 1782.*

IL y avoit déjà long-temps que cet ouvrage prêt pour l'impression avoit été remis entre les mains d'un Membre de la Société royale de médecine, lorsque la Faculté de Paris a publié son mémoire sur la nouvelle méthode proposée par M. Doulcet pour guérir la fièvre puerpérale. La découverte qu'on y annonce est des plus intéressantes; & si un succès constant la confirme, on pourra la mettre au rang des plus belles acquisitions que la médecine ait faites depuis long-

temps. On ne peut donc qu'applaudir avec reconnoiſſance aux ſoins du gouvernement qui a ordonné de réimprimer ce mémoire avec le rapport qu'a fait à ce ſujet la Société royale, afin de le faire diſtribuer gratis aux différens hôpitaux du Royaume & dans les campagnes.

Je dois ici dire un mot de ce petit ouvrage, dont la publication ſemble au premier coup-d'œil rendre le mien inutile, & m'auroit peut-être engagé à le ſupprimer, ſi ce n'étoit cette conſidération, qu'étant relatif ſeulement à l'état où paroît la fièvre puerpérale dans l'atmoſphère extrêmement impure d'un grand hôpital, il pouvoit être conſidéré comme n'embraſſant pas tous les cas poſſibles, & comme laiſſant bien des doutes ſur ceux où la maladie a des caractères plus décidément inflammatoires.

Ce mémoire donne d'abord une deſcription de la fièvre puerpérale aſſez ſuccinte, mais où les principaux ſymptômes pathognomoniques ſont décrits

de manière à ce qu'on ne puiſſe s'y méprendre. Le ſeul égard auquel elle diffère eſſentiellement de la mienne, c'eſt celui du pouls, que l'on a trouvé petit & concentré, tel que l'ont décrit tous les Auteurs qui ont obſervé cette maladie dans de grands hôpitaux, mais bien différent de ce qu'il eſt dans d'autres circonſtances, lorſque les malades ne ſont pas expoſées à des exhalaiſons putrides, qui détruiſent le ton des vaiſſeaux en énervant la vigueur du principe vital.

Ce qu'on a trouvé à l'ouverture des cadavres répond parfaitement à ce que j'ai obſervé, & prouve clairement que le principal ſiège du mal n'eſt pas dans la matrice, mais dans les inteſtins & autres-viſcères, qui ſont dans un état d'inflammation tendante à la gangrène. Quant à l'épanchement qu'on trouve dans le bas-ventre de deux eſpèces de fluides, auxquels j'ai donné les noms de liqueur ſéreuſe & de pus épais, & que dans ce mémoire de M. Doulcet on ne

fait pas difficulté de nommer du petit-lait & du fromage, j'obſerverai,

1°. Que la couleur des liquides épanchés qui a toujours une teinte plus ou moins jaunâtre, n'eſt point un caractère ſuffiſant pour les faire regarder comme étant véritablement du lait ; que d'ailleurs les flocons de matière épaiſſe qu'on trouve dans la cavité de l'abdomen ont une apparence fibreuſe, que ne prend jamais la partie coagulable de ce fluide; mais que la lymphe, ou partie coagulable du ſang, qui dans les parties affectées d'inflammation fournit la matière du pus, eſt très-diſpoſée à contracter dans beaucoup de circonſtances.

2°. Que, quoiqu'en médecine on ne puiſſe jamais donner que des théories incomplettes des maladies, celles-là cependant doivent être préférées où l'on a fait tous les pas que l'on pouvoit faire vers la connoiſſance des cauſes. Quand il ſeroit démontré que la matière épanchée dans le bas-ventre eſt véritablement

du lait altéré par la putrefaction, on pourroit demander encore, pourquoi ce lait, qui dans l'état naturel n'exiſte comme tel que dans les ſeins, ſe porte avec impétuoſité ſur les viſcères, & ſe fait jour au travers des membranes qui les recouvrent pour s'épancher dans leurs interſtices. Le mouvement progreſſif des fluides animaux ne leur eſt-il pas imprimé par l'action des vaiſſeaux dans leſquels ils circulent? & peut-on imaginer qu'aucune de leurs parties conſtituantes, ſoit qu'on les conſidère relativement à leur maſſe, ou relativement aux fluides particuliers qui les compoſent, puiſſent jamais s'écarter de la route ordinaire ſans quelque modification particulière de la force motrice? Et quelle peut être la nature de cette modification du mouvement des vaiſſeaux ſanguins dans les viſcères des femmes en couche, qui donne lieu à l'épanchement abondant qu'on obſerve chez les perſonnes mortes de fièvre puerpérale? On ne ſauroit douter

qu'elle ne tende à augmenter leur action; c'eſt ce que démontrent la chaleur, l'altération & tous les ſymptômes d'une extrême irritation de quelque partie du ſyſtême ſanguin : ſymptômes qui la manifeſtent ici de la manière la plus évidente, même dans les cas où une atmoſphère chargée d'exhalaiſons impures, énervant les forces vitales, empêche le développement de cette vive réaction des vaiſſeaux, qui pour l'ordinaire caractériſe les maladies inflammatoires.

Ce n'eſt donc pas aſſez de dire que dans la fièvre puerpérale il ſe fait une métaſtaſe du lait ſur les inteſtins, il faut néceſſairement reconnoître un changement dans l'action des vaiſſeaux de ces organes, qui en eſt l'avant-coureur & la cauſe. Ce changement indiqué d'abord par la douleur & par la fièvre, & qui laiſſe ſur les viſcères qu'occupe le mal des traces évidentes d'une affection organique de ces parties, m'a paru mériter le nom d'inflammatoire, & j'ai développé dans

dans le corps de cet ouvrage les raisons qui m'ont déterminé à regarder la fièvre puerpérale comme tenant essentiellement à une inflammation éryſipélateuse des viscères, dont, suivant moi, un épanchement de fluides est un effet naturel.

Ayant ainsi posé l'état de la question, je consentirai, si l'on veut, à regarder la disposition particulière qu'ont les femmes à former du lait après leurs couches, comme pouvant influer sur la nature de l'épanchement, ainsi que je l'ai dit ci-devant (1). Mais on ne sauroit tirer de cette opinion aucune conséquence utile à la pratique ; & la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que, quoiqu'il paroisse que la théorie des métastases du lait fût généralement admise par les Médecins qui ont exercé à l'Hôtel-Dieu, la fièvre puerpérale avoit toujours été funeste aux femmes qui en étoient atteintes dans cet

(1) Voy. p. 143 à la note.

hôpital, jusqu'à ce qu'on eût découvert la nouvelle méthode de les traiter; découverte à laquelle le hasard seul a conduit M. Doulcet, comme nous l'apprenons dans le mémoire dont il est ici question.

Quoi qu'il en soit, l'ipécacuanha a réussi pour la guérison de la fièvre puerpérale, c'est un fait constaté par un grand nombre d'expériences; mais il faut y avoir recours de très-bonne heure, comme nous l'avons dit de la saignée, & comme cela doit être vrai de toute autre méthode qui d'ailleurs promettroit du succès. Il paroît que l'ipécacuanha, en relâchant le système des vaisseaux à la surface du corps, ce qui est l'effet constant des émétiques dans toutes les maladies fébriles, (1) & en rétablissant le ton des vaisseaux des intestins par le mouvement extraordinaire qu'il imprime à ces organes, ar-

(1) Voy. p. 195.

rête les progrès de l'inflammation & en prévient les funeſtes effets. Mais pourra-t-on l'employer auſſi hardiment qu'on l'a fait à l'Hôtel-Dieu, dans les cas où l'état du pouls indiquera la néceſſité de la ſaignée ? C'eſt une queſtion ſur laquelle l'expérience ſeule a droit de décider.

Les guériſons nombreuſes qu'a opérées ce remède doivent ſans doute être attribuées en grande partie à la confiance que ſes premiers ſuccès ont inſpirée aux nouvelles malades auxquelles on l'a adminiſtré. Si quelque choſe peut être plus funeſte encore que le mauvais air aux perſonnes attaquées de la fièvre puerpérale, & en général aux femmes en couche, c'eſt un état de crainte. Or, quoi de plus propre à porter la terreur dans l'ame de ces femmes, que de ſe voir attaquées d'une maladie dont aucune de celles qui en ont été ſaiſies dans le même lieu n'a réchappé? Mais on comprend comment la vue d'une de ces malades qu'on eſt enfin venu à bout de guérir par un traite-

ment nouveau a pu remonter le courage de celles qui en avoient été les témoins, en leur donnant l'eſpérance d'être auſſi guéries par la même méthode ; & comment un petit nombre d'expériences heureuſes a pu changer leur confiance en certitude. Alors l'ouvrage de la guériſon s'eſt trouvé à moitié fait avant l'exhibition du ſpécifique, & ſes ſuccès en ont été beaucoup plus aſſurés. Mais ſi par malheur l'ipécacuanha venoit à manquer dans quelques cas, ce qui pourroit bien arriver, puiſque les Médecins ne connoiſſent aucun remède dont le ſuccès ſoit toujours infaillible, il eſt bien à craindre que la confiance des malades venant à diminuer, le nombre des cas fâcheux n'augmente dans une proportion toujours plus grande. Ces pernicieux effets de la crainte ſont à redouter ſur-tout dans les hôpitaux. Dans la pratique particulière, on voit le plus ſouvent des femmes qui, peu inſtruites des dangers de leur état, ſe laiſſent moins aller à ces terreurs

qui ajoutent un degré terrible d'activité aux maux dont leur corps eſt la proie, & qui par conſéquent ſont des ſujets ſur leſquels on peut plus aiſément conſtater les effets des remèdes. Il eſt à ſouhaiter que ceux de l'ipécacuanha ſoient bien obſervés en différens lieux, & que les Praticiens qui en auront fait uſage veuillent bien rendre publiques leurs obſervations ſur un ſujet ſi intéreſſant pour l'humanité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage.

PRÉFACE, Page iij

INTRODUCTION, 1

CHAP. I. *Deſcription de la fièvre puerpérale. Pronoſtic.* ibid

§. I. *Deſcription des ſymptômes.* 4

§. II. *État des cadavres à la ſuite de la Fièvre puerpérale.* 17

§. III. *Auteurs qui ont décrit la Fièvre puerpérale.* 19

§. IV. *Importance des caractères propres à faire reconnoître de bonne heure la Fièvre puerpérale.* 25

§. V. *Pronoſtic.* 34

CHAP. II. *Cauſes de la Fièvre puerpérale.* 43

§. I. *Cauſe prochaine de la Fièvre puerpérale. Réfutation de ceux qui*

regardent cette maladie comme étant essentiellement une Fièvre putride. 47

§. II. *Recherches sur la connexion qui existe entre les maladies inflammatoires & les maladies putrides, & particulièrement la gangrène. Causes qui déterminent ou accélèrent la tendance à la putridité.* 55

§. III. *Influence du mauvais air sur les Femmes en couche.* 81

§. IV. *Causes prédisposantes & occasionnelles de la Fièvre puerpérale.* 89

§. V. *Explication des principaux phénomènes de la Fièvre puerpérale.* 121

§. VI. *Examen de quelques autres Théories de la Fièvre puerpérale.* 133

§. VII. *Récapitulation de ce qui a été dit sur les causes de la Fièvre puerpérale.* 152

CHAP. III. *Traitement de la Fièvre puerpérale.* 156

§. I. *La Saignée.* 158

§. II. *Différentes parties du régime*

antiphlogistique. 171
§. III. *Les purgatifs.* 188
§. IV. *Les émétiques.* 193
§. V. *Les sudorifiques.* 197
§. VI. *Le Camphre.* 203
§. VII. *Les véscatoires.* 208
§. VIII. *Le kina.* 210
§. IX. *Conclusion de ce Chapitre.* 216
CHAP. IV. *Recherches sur la mortalité des femmes en couche à Genève. Préservatifs contre la Fièvre puerpérale, & avis aux Accoucheurs sur quelques abus qui se sont introduits dans leur pratique.* 222
Tableau de la mortalité des femmes en couche à Genève, depuis l'an 1700 jusqu'en 1779. 224
§. I. *Abus qui se sont introduits dans la pratique des accouchemens* : 1°. *l'extraction trop précipitée de l'enfant & de l'arrière-faix.* 233
§ II. *L'air trop chaud des appartemens.* 237
§. III. *L'abus de la saignée pendant*

le travail de l'accouchement. 247

IV. *La crainte mal fondée d'évacuer les gros inteſtins.* 254

OBSERVATIONS. 257

CAS I. *Fièvre puerpérale guérie par la ſaignée & le camphre.* Ibid.

CAS II. *Fièvre puerpérale guérie par la ſaignée.* 260

CAS III. *Fièvre puerpérale terminée par la mort.* 264

CAS IV. *Autre fièvre puerpérale mortelle, avec ouverture du cadavre.* 270

CAS V. *Fièvre puerpérale guérie par la ſaignée.* 278

CAS VI. *Fièvre puerpérale ſuivie d'hydropiſie & de ſuppuration intérieure.* 279

CAS VII. *Fièvre puerpérale éphémère, occaſionnée par l'extraction de l'arrière-faix.* 285

CAS. VIII. *Fièvre puerpérale occaſionnée par l'extraction de l'arrière-faix, & ſuivie d'une ſuppuration mortelle de l'ovaire.* 288

CAS IX. *Fièvre puerpérale terminée par la mort.* 293
CAS X. *Fièvre puerpérale guérie par la saignée.* 301
CAS XI. *Fièvre puerpérale éphémère produite par l'irritation des intestins.* 304
POSTCRIPT. 307
Remarques sur le Mémoire concernant la maladie qui a attaqué en différens temps les femmes en couche à l'Hôtel-Dieu de Paris, lu à l'une des assemblées de la Faculté de Médecine, dites prima mensis, *en l'année 1782*

Fin de la Table.

EXTRAIT des Regiſtres de la Société Royale de Médecine.

LA Société royale de Médecine ayant entendu, dans la ſéance tenue au Louvre le 31 décembre 1782, la lecture du rapport avantageux qui lui a été fait par MM. Geoffroy, Michel, Varnier & Thouret, d'un traité *ſur la Fievre puerpérale*, par M. Delaroche, docteur en médecine & membre de la Société de Médecine de Genève, a penſé que cet Ouvrage étoit très-digne de ſon approbation & d'être imprimé ſous ſon privilège.

En foi de quoi j'ai ſigné le préſent. A Paris, ce 16 avril 1783.

VICQ-D'AZYR,
Sécrétaire perpétuel.